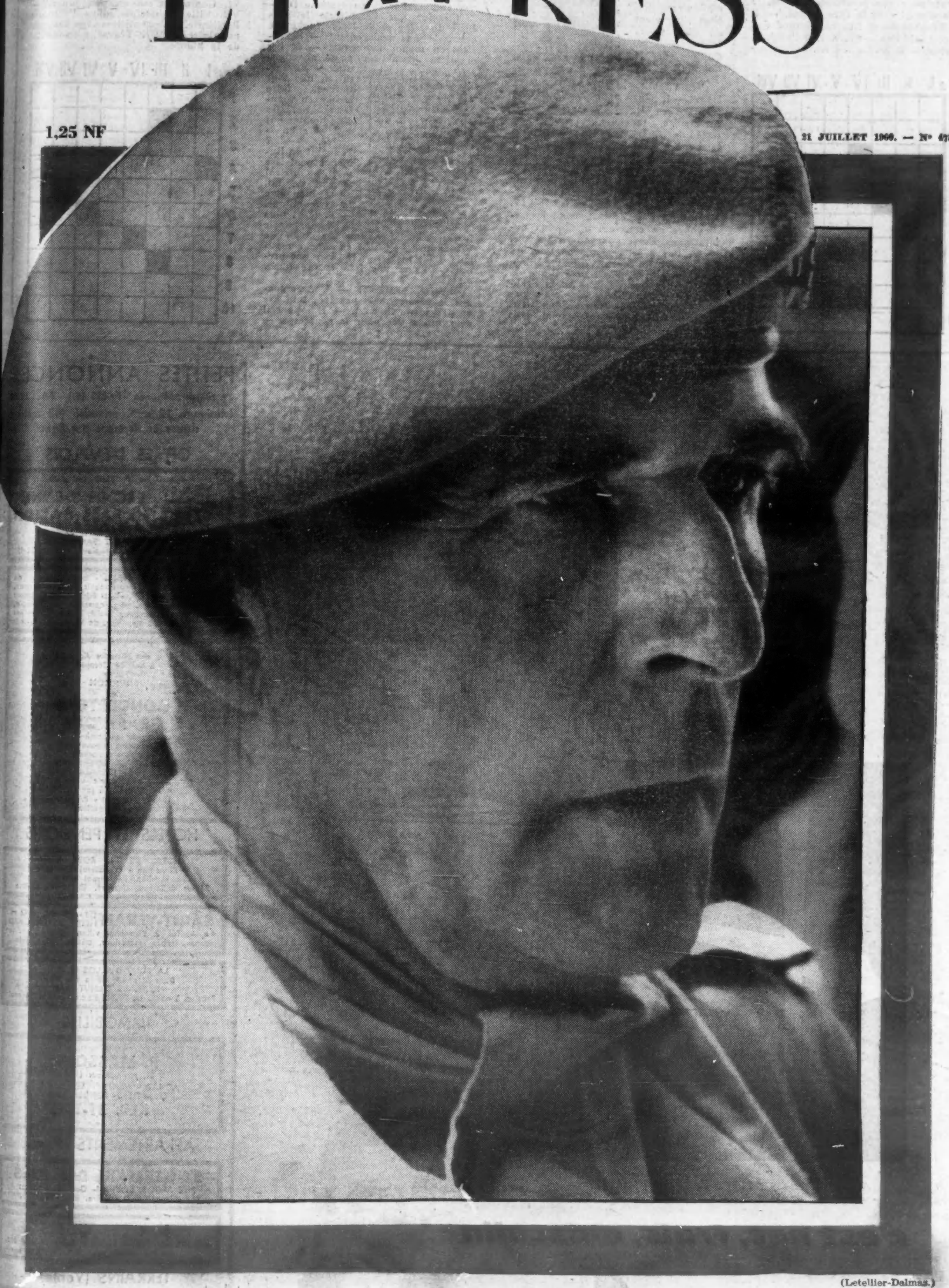
BATAILLE POUR L'AFRIQUE

(Voir pp. 9-10-11)

L'EXPRESS

1,25 NF

21 JUILLET 1960. — N° 475.



(Letellier-Dalmas.)

LE GENERAL VON HORN, COMMANDANT EN CHEF DE L'O.N.U. AU CONGO.

« Le système colonial que nous avons vu est fini pour nous ; il l'est pour tout le continent de l'Europe : nous devons y renoncer. » **(Napoléon Ier en 1816.)**

B 6 ★★★★★

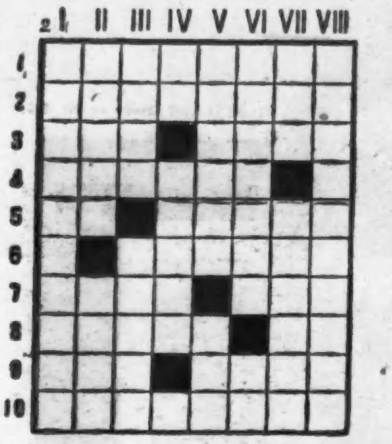
LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

● GRILLE N° 3 *(pour les plus patients)*

HORIZONTALEMENT. — 1. Fit quelque peu parade de sa discrétion. — 2. Travaille en profondeur. — 3. Donne de quoi réfléchir à Bergson ou ses émules. Indique très brièvement, pour une personne, le nom, le lieu d'origine et le titre brigué. — 4. A dit plus d'une fois oui, quand Galien disait non. — 5. Are, à l'origine. Formé. — 6. Indication rassurante sur un carton. — 7. Gagner en gravité. Epaminondas en était aussi dépourvu que Miltiade. — 8. Souvent pris à La Guardia. Désinence roumaine. — 9. Sans faire d'histoires. Son nom lui vient du dieu de la Mort. — 10. Gaulois de la Belgique.

VERTICALEMENT. — I. Sans tiédeur. — II. Adversaire tenace de Charlemagne. C'est encore la meilleure façon de reconnaître la qualité. — III. Mieux vus à la table royale d'Angleterre au XVI[e] siècle qu'aujourd'hui. Se ramasse et se retourne. — IV. N'implique pas nécessairement le gardiennage en commun d'animaux domestiques. Passe pour ouvrir la voie. — V. Pas à jeter. Va dans tous les sens. — VI. En concurrence avec Ninon sous la plume d'Alfred. Indique la langue d'origine. — VII. Après François ou Jean, chez nous, mais pas après Jacques ou Pierre. Sans titre. — VIII. Gibier assez recherché, dans un hôtel.



N° 1	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	R	N	A	S	S	E
2	R	U	I	S	S	E	A	U
3	E	G	O	■	T	E	N	D
4	S	E	M	E	R	■	T	I
5	I	T	■	M	E	T	E	O
6	D	■	B	U	E	E	■	M
7	E	L	L	E	■	T	U	E
8	N	I	A	■	P	A	R	T
9	T	O	N	S	U	R	E	R
10	E	N	C	O	R	D	E	E

Solution du numéro 1

● GRILLE N° 4 *(pour les plus pressés)*

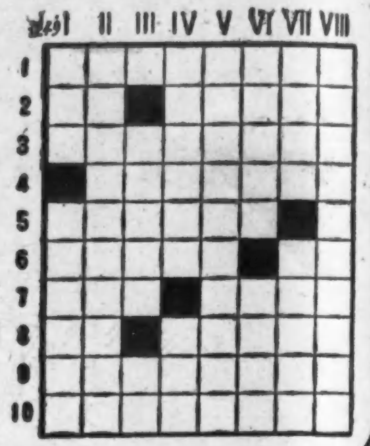
(*Problème n° 249*)

HORIZONTALEMENT. — 1. Contemporain de Baudelaire et de Stendhal qui fut, cela peut surprendre, plus célèbre qu'eux. — 2. Entre le nom et la profession d'un retraité. Peu apte aux commandos et au système D. — 3. Colonne que l'architecte le plus épris de grâce et de légèreté cherche à grossir sans ménagement. — Réduisîtes en menus morceaux. — 5. Les premiers arpents de neige abandonnés. — 6. Opération que doit souvent faire le car en montagne. Initiales d'un homme qui est « enfin » arrivé. — 7 Franchit un Rubicon, peut-être petit. Le mistral dépend de lui, aussi bien que la tramontane. — 8. N'est plus dépassée par le forçat. Fut la capitale du duché de Ventadour. — 9. Tu es sans compagnie (trois mots). — 10. Erre une première fois et une fois encore (deux mots).

VERTICALEMENT. — I. Accompagne le navire, mais pas très loin. Ne va pas jusqu'au bout. — II. Appareil de gymnastique pour la souplesse. — III. Etat sud-américain qui s'occupe de sucre. Initiales d'un biographe qui s'attacha à une vie divine. — IV. On y met le coupable. Ne laisse pas dans l'armoire. — V. Femme d'un officier qui, ne se contentant pas de paroles, passe, de temps à autre, aux actes. — VI. Gomme. C'est un peu jouer. — VII. Ville d'autrefois, dans l'actuelle Basilicate. Une gentillesse, en langage populaire. — VIII. Travaille en faveur de la plante.

N° 248	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	X	E	N	O	P	H	O	N
2	E	C	O	L	I	E	R	E
3	N	A	P	I	E	R	■	C
4	O	L	■	E	G	A	R	E
5	P	E	G	R	E	■	H	S
6	H	E	U	■	U	V	E	S
7	O	■	E	R	R	A	T	A
8	B	I	N	E	■	L	E	I
9	E	M	O	N	D	E	U	R
10	S	E	N	E	S	T	R	E

Solution du numéro 248



PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8°) - BAL. 19-60
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

OFFRES D'EMPLOIS

Agence de Publicité recherche
SECRET : TECHNICIENNE de FABRICATION
Sens des responsabilités, autorité
(CONN. CLICHES ET FACTURATION)
Place stable - Avant. sociaux - ELY. 22-49

ECOLE ACTIVE BILINGUE - Ecole internat. de PARIS. 39, av. de la Bourdonnais, Paris, ouv. nouv. cl. ch. pr Jard. d'Enf. et 11e éducatrices bilingues qualif., franç. ou étrang. capables ass. princip. enseig. Anglais et Educ. artist. à élèv. 3 à 6 ans Ecr. n° 6490 l'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8e

Une des Grandes Agences à Service Complet offre SITUATION à
CONCEPTEUR GRAPHIQUE
pour recherche et création d'annonces
Intéresse seulement DESSINATEUR EXPERIMENTE et de TOUT PREMIER PLAN
Ecrire avec curric. vitae à AJAX PUBLICITE (n° 16-ZF)
15, rue Taitbout - PARIS-9e qui transmettra

HOTELS ET PENSIONS

HOTEL DE LA ROSE D'OR
Roussillon - (Vaucluse) Tél. 21
Excellent Restaurant ★★★
Séjour délicieux. Confort. Elégance. Calme

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD
★★ A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche. 300 j. soleil.

LA FOUX D'ALLOS (B.-A.)
Dans le calme et la fraîcheur
HOTEL LE DAHUT ★★
Pension à partir de 25 NF t.t.c.c Caveau dansant

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

APPARTEMENTS (Vente)

ST-GERMAIN DES PRÉS
RUE JACOB. Studio + Cuisine + Bains
Immeuble caractère. ELY. 93-47

SUR LES QUAIS
ATELIER ARTISTE + Cuis. + Bains. 6e sans asc. lumière exceptionn. ELY. 93-47.

TERRAINS (Vente)

A VEND. TERRAIN 5.000 m2 bord de mer golfe d'Ajaccio à prox. imm. Porticcio. S'adr. N° 2383 SPERAR, 8, r. Lamartine, PARIS, qui transmettra.

Courrier

INDEX

Art Buchwald	34	Lettres	25
Bloc-Notes	36	Médecine	15
Cinéma	32	Mendes France	4
Communisme	8	Sagan	33
Correspondances	7	Santé	18
Editorial	5	Sélection Spectacles	21
Enseignement	20	Siné	6
Expositions	35	Théâtre	33
Jazz	35	Tim	13
Le jour le plus long (fin)	22	Vacances	19

Bataille pour l'Afrique 9-10-11
Document : L'idée N° 1 de M. Kennedy 12-14
Lettres : Êtes-vous à la page ? 30-31

Je suis citoyen américain

Je suis citoyen américain (naturalisé !) et lecteur très assidu de votre journal, mais dans le numéro du 14 juillet 1960, j'ai été un tant soit peu déçu de la façon cavalière dont vous traitez les Etats-Unis par rapport à Cuba. Il me plairait beaucoup (dans ma candeur naïve) que vos lecteurs sachent que l'Amérique a investi 1.000.000.000 (un milliard) de dollars à Cuba et... que Cuba n'appartient pas aux Etats-Unis ! Si un commerçant investit son argent dans une affaire, il veut en retirer quelque profit. Cet argent a fait travailler pas mal d'ouvriers cubains (qui sont d'ailleurs extrêmement paresseux, c'est un fait et non pas mon opinion !), donc le capital (puisqu'il faut l'appeler par son nom) a tout de même fait du bien aux Cubains...

Le parallélisme du joug que les Belges ont toujours imposé aux Congolais noirs (tout en nous faisant croire que le Congo est un paradis pour les Congolais noirs alors qu'ils les saignaient à blanc) ne devrait pas vous entraîner à faire croire à vos lecteurs que les Américains ont fait la même chose aux Cubains, et c'est justement ce que je vous reproche de mettre dans votre article :

— Belges contre Congolais,
— Etats-Unis contre Cuba,

car il n'y a point de parallélisme entre ces deux situations, bien que vous aimeriez le faire croire à vos lecteurs !

D. Kipnis,
Aix-les-Bains.

Indignation

C'est avec indignation que j'ai pris connaissance du témoignage de Jean Benoît sur le Congo, reproduit dans votre édition du 14 juillet. Ce sentiment d'indignation ne concerne pas ses commentaires sur le déroulement tragique des événements dans la jeune république, mais a trait à l'interprétation du fond du problème.

En effet, depuis l'explosion du 7 juillet, « L'Express », comme d'ailleurs la plupart des journaux de l'Est comme de l'Ouest, de droite comme de gauche, s'évertue à démontrer les fautes ou la faute des Belges.

A plusieurs titres, ces commentaires paraissent injustes aux plus libéraux de mes concitoyens. Car, malgré des erreurs tactiques, l'œuvre coloniale belge n'a guère fait l'objet de critiques fondamentales avant les événements dramatiques actuels...

En moins de quinze jours cependant, la politique belge a fait faillite. Croyez-vous sincèrement qu'en dépit de toutes ces erreurs — et quel pays colonisateur n'en a pas commis ? — ce soit la seule « faute » de la politique coloniale belge ?

Jules A. Horn,
Bruxelles.

L'octroi de l'indépendance

Votre article sur les événements du Congo est excellent. Il met en relief le danger que font courir aux peuples les néo-colonialistes, pour qui l'octroi de l'indépendance ne signifie pas autre chose que le maintien ou l'atténuation du *statu quo*. Il souligne aussi la faiblesse du gouvernement dont la position se trouve en deçà des aspirations des populations qu'il doit administrer.

Dr F. Reynaud,
La Seyne-sur-Mer (Var).

Suite des Petites Annonces

VACANCES (Locations)

A LOUER - Août - Septembre 40 km. Paris par autoroute Sud BUNGALOWS sur terrain camping, boisé - calme - Rivière Renseig. ROQ. 28-38 - après 19 heures.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS
AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »
REMISES
20 % PEINTURES
30 % PAPIERS PEINTS
Catalogue sur demande contre 2 NF en timbres
MAGALIA
27, boulevard de la Chapelle - PARIS
Métro : CHAPELLE - NOR. 54-40
OUVERT tous les jours sauf le dimanche

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DIVERS

DECORATION
Photographie au m2
Photothèque noir et couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS

De Marie-Antoinette à Jean Effel

L'explication des événements du Congo donnée par votre collaborateur, du moins pour les causes immédiates, est sûrement convaincante. Le soin que les Belges ont mis à empêcher la formation de cadres noirs est un fait indiscutable et, d'ailleurs, largement reconnu. A cet égard, le comportement du général Janssens depuis son retour manifeste un état d'esprit spécialement rétrograde et obtus. Que les fonctionnaires, en majorité, aient été, comme Marie-Antoinette, pour la politique du pire, cela me paraît aussi, évident. Il me paraît, encore, très probable qu'au cabinet de Bruxelles et dans l'administration centrale, on ait favorisé insidieusement les menées des milieux d'affaires tendant au séparatisme katangais. Et on pourrait ajouter le ressentiment conçu par les Noirs de l'insupportable paternalisme par lequel on aurait voulu, partout, les contraindre à ne jamais vivre que sous tutelle.

Où je crois vos affirmations beaucoup plus contestables, c'est quand vous laissez entendre que le capitalisme belge, plus rapace qu'ailleurs en Afrique, n'aurait fait que tirer des dividendes de ses exploitations au Congo, au détriment des investissements. Du moins par comparaison avec les autres pays sous-développés, c'est généralement le contraire qui est admis...

En tout cas, il me paraît utile de signaler que s'appuyer sur la tragédie du Congo pour, comme l'a fait de Gaulle, se féliciter de l'action menée par l'armée en Algérie, est une sinistre sottise. Jusqu'à présent, la somme de misères, de violences, de dénis de la dignité humaine et d'exactions cyniques qu'ont entraînés la guerre d'Indochine, la répression à Madagascar et la guerre d'Algérie est sans commune mesure avec ce qu'a fait dans ce genre l'action belge au Congo. Le brave général fait bien souvent penser au beau Mac Mahon du « Que d'eau, que d'eau », et je sais gré à Jean Effel de le rappeler de temps en temps.

Pierre de Rudder,
Bruxelles.

Nye et les oraisons

Cher K.-S. Karol, je ne peux résister à mon désir de vous féliciter et de vous remercier de votre admirable article sur Bevan.

Cela console de certaines oraisons funèbres qui faisaient mal et que Nye aurait, en effet, repoussées avec indignation. Vous le connaissiez certes mieux que moi. Mais sur deux points — le congrès S.F.I.O. de Toulouse et ses rapports avec Gaitskell — mon témoignage concorde exactement avec le vôtre.

E. Depreux,
secrétaire général du P.S.U.

D'accord avec P.M.F.

Entièrement d'accord avec M. Mendès France dans le numéro de cette semaine.

La paix n'est pas encore pour demain. Où allons-nous ? Je dirai comme un de vos lecteurs, nous ne voulons pas d'une septième année de guerre. C'est impossible. Cette situation ne peut pas durer indéfiniment. Croyez-vous que les jeunes pourront supporter cette épreuve jusqu'au bout ? N'y a-t-il pas moyen de faire quelque chose, puisque nous ne devons pas déserter, puisqu'il faut obéir ? Alors ?

Oui, lorsque la foule normande acclame de Gaulle aux cris de « Vive la paix », on se demande si les Français savent ce qu'ils font !

Binet Gérard,
Paris.

Traiter avec les combattants

Comment croire vraiment que la guerre algérienne pourrait se terminer par la force des armes ?

C'est là une question du plus simple bon sens.

Supposons, en effet (ce qui est déjà très improbable), que l'armée française, grâce à sa supériorité matérielle et numérique, arrive enfin à débarrasser complètement le pays des 20.000 rebelles qui résistent encore.

Il restera les milliers de combattants du F.L.N. cantonnés en Tunisie et au Maroc, soutenus par la Chine et les pays arabes. Ils tenteront toujours de forcer les lignes Morice. Même s'ils n'y arrivent pas, l'armée française devra continuer à lutter contre eux et maintenir tous ses effectifs aux frontières et à l'intérieur pour prévenir le retour du terrorisme. C'est dire que la guerre ne finira pas. Conclusion qui s'impose : pour terminer la lutte, il faut traiter avec ceux avec lesquels nous combattons.

Comment des gens ne s'inclinent-ils pas devant cette évidence ?

Dr Brotteaux,
Bazas (Gironde).

Autre assistante sociale

Je lis dans « L'Express » les lignes d'une assistante sociale à Alger, Marie-Claire Villemonte...

Je suis assistante sociale depuis vingt-cinq ans et ai exercé deux ans et demi au Maroc, en Algérie, en Tunisie.

Issue d'une famille de petite bourgeoisie, réactionnaire, conformiste, catholique, apolitique, je suis arrivée à 29 ans en Afrique du Nord, n'ayant aucune idée sur la France coloniale, sur la politique en général.

Ce fut mon chemin de Damas.

La vie quotidienne, insoutenable, de la misère physique et morale des populations autochtones musulmanes (dont la France avait la responsabilité physique et morale) m'a transformée à tout jamais en progressiste, anticatholique, en femme luttant par tous les moyens et jusqu'à mon dernier souffle pour la libération de ces populations abandonnées.

Lorsque je lis dans la lettre en cause « malgré la fatigue d'avoir à arpenter des bidonvilles en tous sens », j'avoue qu'une sainte colère me fait poser les deux questions suivantes à Marie-Claire :

1) N'êtes-vous pas payée pour ce travail en tant qu'assistante sociale ? — certainement si — donc inutile de vous et de nous attendrir : c'est votre job.

2) Comment pouvez-vous supporter le mot « bidonville » ? Si vous trouvez « fatigant » de les arpenter, quel adjectif emploient ceux qui y naissent, y vivent, y meurent ?

N. B.,
assistante sociale,
Sceaux.

Un abus de pouvoir

Il est impardonnable qu'un journal comme le vôtre donne la parole à un critique et à un chroniqueur du niveau de Françoise Sagan. Il y a là, sur le plan journalistique, ce que vous déplorez sans cesse sur le plan politique, abus de pouvoir, en l'occurrence celui de l'argent et de la célébrité, et usurpation d'un rôle que, vous le savez, cent mille jeunes gens, à Paris, sont à même de jouer avec une autre ferveur et une autre pénétration.

Claude Livois,
Lyon.

Les « Amis de « L'Express »

● *A l'attention des lecteurs d'Indre-et-Loire.* — Réunion du Cercle des Amis de « L'Express » le 29 juillet 1960, à la Brasserie Chanteclerc, 38, avenue de Grammont, Tours, à 21 heures.

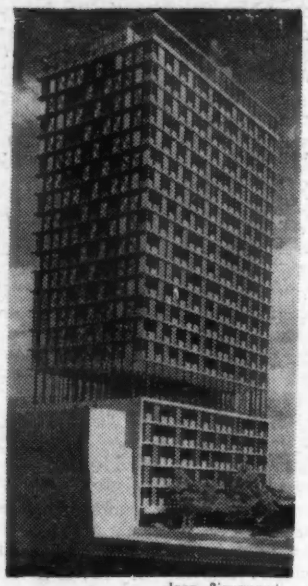
● *A l'attention des lecteurs de l'Aube.* — Le responsable des Amis de « L'Express » de votre département est M. Robert Plard, 38, avenue Claude-Huez, à Troyes.

Erratum

● La citation de Shakespeare publiée dans le dernier numéro de « L'Express » sous la photo de M. Lumumba était extraite de « Jules César ».

VIVEZ
AU-DESSUS DU BRUIT
ET DES FUMÉES...
...EN PLEIN CIEL

Vous trouverez enfin un APPARTEMENT NOUVEAU dans une construction de VOTRE ÉPOQUE



Jean Biaugeaud

Le Gratte-Ciel n° 1

A deux pas des Gobelins, entre la rue Croulebarbe et l'avenue Sœur-Rosalie, le premier gratte-ciel de Paris élève ses 21 étages, correspondant exactement à la hauteur des tours de Notre-Dame.

Il domine un quartier en plein essor, extension traditionnelle du Quartier Latin.

Les deux façades donnent, l'une sur l'admirable square René Le Gall, l'autre sur la perspective plantée d'arbres de l'avenue Sœur-Rosalie.

Quelle que soit la position de votre appartement, vous aurez l'une des plus jolies vues sur Paris, ses monuments et ses bois, la Seine.

Appartements grand confort :
2 pièces.... 61 m2
3 pièces.... 82 m2
4-5 pièces.... 106 m2

Contrôle technique SECURITAS.

PRIME à 6 NF
PRET 10 ANS

Vous pouvez visiter l'appartement modèle (les samedis et dimanches après-midi) 33, rue Croulebarbe, à Paris (13e).

Renseignements et souscriptions :

MANERA & Cie

9, av. Milleret-de-Brou, PARIS (16e)
Tél. : BAG. 95-00. Métro Ranelagh

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Le gouvernement français a exprimé sa solidarité avec la Belgique dans l'affaire du Congo. Quelles sont, selon vous, les répercussions que cette affaire peut avoir sur la Communauté franco-africaine ?

LA situation actuelle résulte de fautes passées très graves et c'est pourquoi il n'y a pas aujourd'hui de bonne solution. La Belgique, en se refusant depuis des générations à préparer la maturité et l'émancipation progressive des peuples, a encouru la responsabilité majeure du chaos actuel. D'autre part, il y a, au Congo comme à Bruxelles, des éléments influents qui ne sont pas résignés à l'indépendance et veulent conserver leurs privilèges économiques. Ils ont contribué à saboter la transition déjà très difficile. Et c'est encore ce qui explique « l'opération Katanga » à laquelle nous assistons et qui est dangereuse.

Si le Congo belge se voit amputé de ses provinces prospères, le chaos sera encore aggravé. Le « découpage » serait à l'image de ce que certains ont en vue pour l'Algérie : aux populations faméliques devenues indépendantes, les régions misérables; aux Européens, aux grandes sociétés et à une minorité autochtone docile, le contrôle des régions riches.

Que deviendrait, en cas de partition, la fraction occidentale de l'ancien Congo belge, la partie la plus pauvre, de Léopoldville à Stanleyville ? Certains prévoient déjà qu'elle pourra s'unir à l'ancien Congo français. Qui fera vivre cet ensemble défavorisé par la nature ? Déjà, faute de moyens, nous ne faisons pas tout ce qui serait nécessaire pour nos anciens territoires. Allons-nous nous charger d'autres territoires également déficitaires ?

La coexistence des pays riches comme le Katanga, dominés, en fait, par les compagnies concessionnaires européennes, et des pays malheureux du Bas-Congo, créerait une situation explosive, des revendications, des conflits. Belle occasion pour l'Union Soviétique d'intervenir de plus en plus dans ce secteur.

— Mais le gouvernement du Katanga paraît bien déterminé à réclamer l'indépendance. L'Occident peut-il y faire obstacle ?

QUE représente exactement ce gouvernement appuyé sur une armée et une police belges ou encadrées par les Belges ? Quelle valeur peut-on reconnaître aux dernières élections du Katanga où le parti de M. Lumumba n'a même pas pu avoir de liste ? A tout le moins, il faudrait, pour savoir ce que veut vraiment la population, un référendum honnête, contrôlé par l'O.N.U.

— La situation actuelle peut-elle se transformer en crise internationale ? Quels sont les buts de l'Union Soviétique dans cette affaire ?

DANS les crises que nous venons de traverser — et je pense à Cuba, à l'affaire de l'avion américain abattu dans l'extrême Nord, tout comme au Congo — les Russes ont employé un vocabulaire très violent, mais sans jamais agir d'une manière irrémédiable. On dirait qu'ils soufflent sur le feu pour effrayer les Occidentaux, pour les pousser à prendre des positions capables d'irriter plus encore la susceptibilité et la méfiance des petites nations, en un mot pour aggraver les conflits ; mais qu'ils ne veulent pas prendre véritablement le risque de la guerre. Un pareil jeu est toujours plein de périls.

— Quelle leçon politique tirer de tous ces événements ?

LA Guinée, Cuba, le Congo, voilà trois pays où des gouvernements nationalistes, non communistes, ont été poussés peu à peu vers une alliance de fait avec l'Union Soviétique. Sekou Touré, en 1958, a proclamé cent fois qu'il ne voulait d'association qu'avec la France. Fidel Castro n'est pas communiste. Et personne n'a sérieusement prétendu que le parti nationaliste congolais l'était.

Mais c'est un fait que les pays occidentaux manifestent souvent une totale incompréhension à l'égard des nationalismes dans les pays jeunes, récemment émancipés et qui s'efforcent de conquérir leur indépendance politique et économique. Les gouvernements européens ou américain n'ont pas toujours la clairvoyance et le courage nécessaires pour choisir entre ces poussées nationalistes et les grands intérêts privés qu'elles menacent inévitablement. Dès lors, ils se comportent de telle sorte qu'ils jettent littéralement les jeunes gouvernements autochtones dans les bras des communistes.

— Est-ce que cela peut s'appliquer aussi à l'Algérie ?

EN dépit de ce qu'on a avancé ici ou là, le F.L.N. n'est pas sous le contrôle communiste ; mais, bien entendu, pour la poursuite de son combat, il ne refuse aucun des secours qu'on lui offre. Nous n'avons pas agi autrement pendant la guerre et la résistance !

La question est donc la suivante : allons-nous persister dans une politique telle que le F.L.N. sera de plus en plus dépendant de l'aide offerte par l'Est, par exemple, par la Chine ? Si la guerre dure indéfiniment, les liens se resserreront entre le F.L.N. et ceux qui offrent de le soutenir.

— Revenons au Congo. Que se passera-t-il si l'Union Soviétique y envoie des troupes ?

CE n'est pas en envoyant des troupes là-bas que Krouchtchev peut exploiter le mieux la situation ; c'est plutôt en tirant parti politiquement de la fermentation, de la misère, du désordre, de l'antagonisme croissant entre Européens et Africains, facteurs très propices à l'infiltration communiste et pas seulement au Congo.

Tous ceux qui jettent de l'huile sur le feu facilitent ce jeu. Par exemple, ceux qui exploitent en les exagérant systématiquement les déclarations de tels extrémistes congolais, ceux qui répandent des informations sur des bateaux fantômes chargés d'armements, etc. On dirait parfois que certains grands journaux français travaillent à plaisir pour le compte de M. K. !

— Comment voyez-vous l'avenir ?

CE qui se passe au Congo est, de toute manière, désastreux pour ce pays. La fuite des capitaux européens (et même de certains capitaux locaux), le départ des techniciens belges, l'accroissement de la méfiance inter-raciale, tout cela tourne littéralement le dos aux vraies solutions. Et ces inconvénients dépassent les frontières. Les événements récents ne faciliteront pas les coopérations nécessaires dans les pays sous-développés, et tout d'abord en Afrique.

— Que peut-on faire ?

QUE les Russes et les Américains se « mesurent » à coups de fermes modèles, d'écoles techniques et d'ingénieurs, au lieu de se menacer de recourir à leurs bombes A et H, voilà une rivalité qui serait enfin avantageuse pour tout le monde. Bien sûr, ce serait encore une rivalité, une lutte, mais dans la paix et pour le bien de ceux qui ont besoin d'être aidés.

Qu'est-ce qui nous empêche de proposer à l'Assemblée générale de l'O.N.U. une résolution proclamant solennellement le principe et le devoir de solidarité des nations et demandant, en conséquence, à chaque pays membre de consacrer de 1 à 2 % de son revenu national (c'est l'ordre de grandeur calculé par les experts) à l'aide aux sous-développés — ce serait une sorte d' « impôt sur le revenu » international. Chaque pays donateur agirait ensuite en toute liberté (au moins au début) soit par des accords bilatéraux avec les pays bénéficiaires, soit par l'intermédiaire des organisations internationales — mais il devrait rendre compte de son action, une fois par an. Ainsi naîtrait et se développerait une compétition salutaire.

L'opinion publique pourrait mesurer l'effort de chacun. L'O.N.U. pourrait ensuite exercer son influence pour orienter l'œuvre entreprise dans le sens le plus utile.

Une pareille procédure est empirique, mais simple et rapide. Il suffirait que quelques gouvernements veuillent énergiquement prendre l'initiative.

— Mais quel intérêt les Russes auraient-ils à accepter ce type de compétition ?

CROYEZ-VOUS que l'Union Soviétique pourrait voter contre une proposition du genre de celle-là ?

Et, ensuite, de deux choses l'une. Ou bien les Russes feraient le compte rendu annuel de leur activité en faveur des pays sous-développés ; on mesurerait leur contribution et ce serait alors la course au progrès — qui est souhaitable. Ou bien ils ne le feraient pas, mais ils s'aliéneraient alors les pays jeunes. N'en doutez pas, ils entreraient dans la course, et ce serait tant mieux.

— En somme, vous faites confiance à l'O.N.U. Vous trouvez qu'il y a là un assez bon instrument pour régler les crises ?

OUI, elle fournit un terrain neutre, une procédure que personne au fond ne peut récuser ; en ce sens elle permet de sauver la face des uns et des autres, ce qui est parfois essentiel. Un Etat est toujours enclin à refuser une mise en demeure d'un autre Etat ; mais il peut accepter de s'incliner devant un vote de l'O.N.U. C'est pourquoi, et même avec ses réels défauts, l'O.N.U. joue un rôle considérable.

Les petits Etats y sont puissants ; parfois même un peu trop ! Mais l'O.N.U. leur permet de se faire entendre, de soumettre leur cas, de s'appuyer sur l'opinion ; par là, ils réussissent parfois à faire reculer les Grands. Il est difficile de braver soixante petits peuples à la fois.

On dit : il y a eu l'intervention soviétique en Hongrie, le refus de l'Afrique du Sud de mettre fin à l'apartheid, etc. C'est vrai. Le système est loin d'être parfait et il y a des Etats qui n'appliquent pas les motions de l'O.N.U. Politiquement, cela leur fait beaucoup de tort ; c'est pour eux, pour leur action extérieure, un réel affaiblissement.

Les pays qui sont attachés aux principes des Droits de l'homme, qui veulent jouer leur rôle dans le progrès de la démocratie internationale, sont obligés d'en tenir compte. Ce n'est encore qu'un début, mais qui va dans la bonne direction.

Bien entendu, si un différend peut être réglé directement par les pays intéressés, cela vaut beaucoup mieux ; pourquoi y mêler des tiers ? Mais s'ils n'y parviennent pas, l'intervention de l'O.N.U. est de plus en plus fréquente, inévitable et utile.

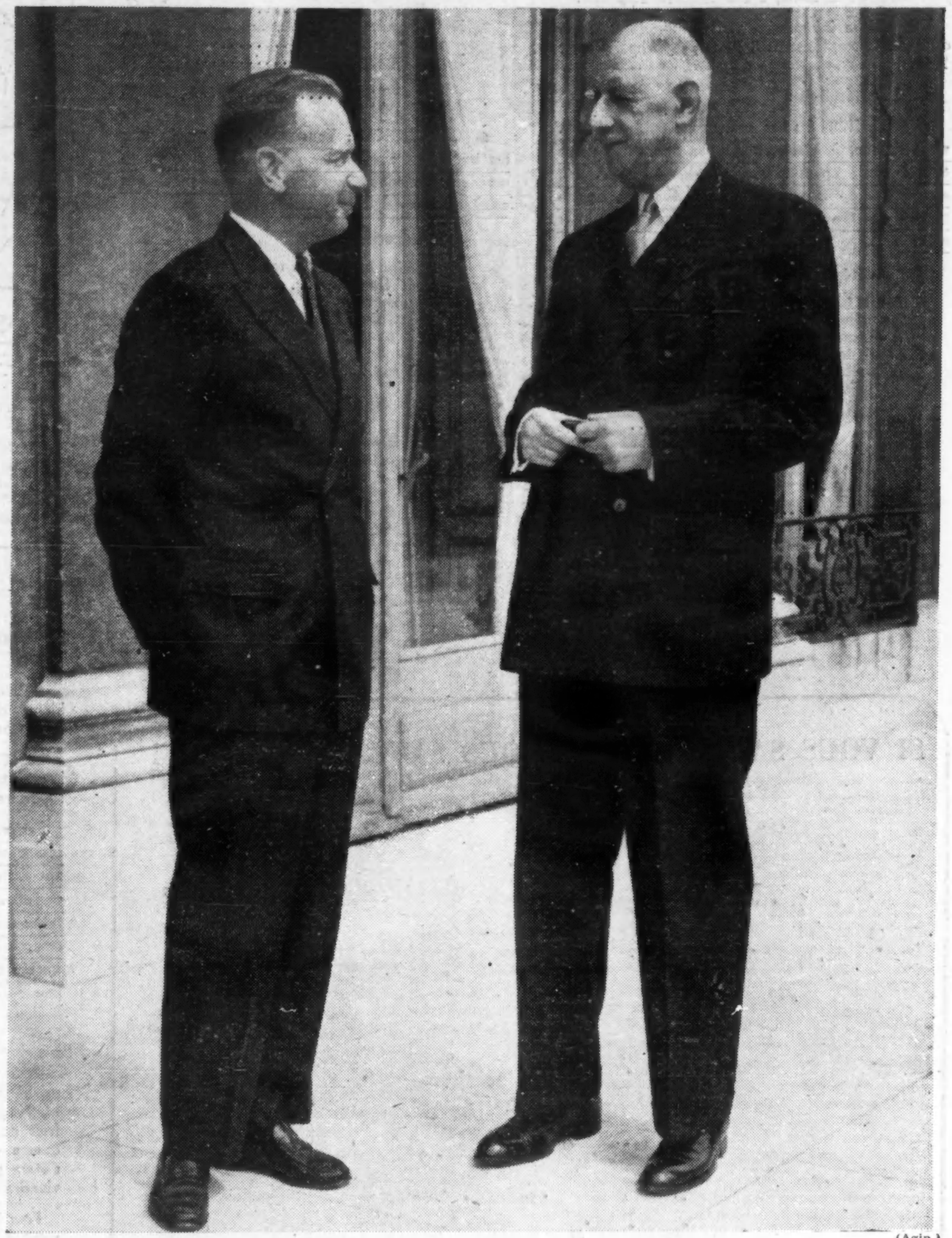
P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

(Copyright « L'Express ».)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

La puissance africaine



LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'O.N.U. AU COURS DE SON PASSAGE A PARIS. (Agip.)
Ah ! quel dommage !

La crise du Congo marquera une date. La géo-politique russe brûle les étapes. Après l'échec de la Conférence au Sommet, on voit bien ce qui se produit : considérant que le gouvernement des Etats-Unis est pratiquement paralysé jusqu'à l'élection d'un nouveau président (qui prendra le pouvoir seulement le 1er janvier 1961), les Soviétiques sont résolus à pousser à fond cet avantage en exploitant partout les situations mouvantes créées par l'éruption du nationalisme et la fin de l'exploitation coloniale. Au rythme actuel, le futur président américain trouvera, en arrivant dans son bureau de la Maison-Blanche, une carte du monde bouleversée.

Mais si cette crise (en particulier en Afrique, autour du Congo) intéresse donc le monde entier, elle nous concerne, nous Français, tout spécialement. Pour plusieurs raisons. En les examinant, nous toucherons du doigt un des traits essentiels de notre régime : sa politique étrangère.

1°. - Quand l'affrontement Est-Ouest se produit en Corée, ou à Cuba, la France peut peser sur le déroulement des choses, mais elle n'est pas un facteur décisif. En Afrique, c'est une autre affaire : la France est, de loin, la plus grande puissance africaine. Ce que sont les Etats-Unis à l'Amérique latine, ce qu'est la Chine à l'Extrême-Orient, la France l'est à l'Afrique. Elle y exerce, ou peut y exercer, l'influence dominante. On peut donc considérer, pour ainsi dire à priori, que tout progrès politique en Afrique est à quelque titre une victoire française ; tout drame en Afrique compte une part de responsabilité française. Concrètement, dans le cas précis du Congo, cette règle s'applique à l'évidence. Ni les Etats-Unis ni l'Angleterre n'étaient équipés comme nous le sommes pour agir sur les événements. Les traits d'union Paris-Bruxelles et Brazzaville-Léopoldville sont très courts. Si les choses ont mal tourné, si elles continuent d'évoluer vers une internationalisation aux multiples conséquences, n'ayons aucun doute : nous y sommes directement pour quelque chose.

Avant que la crise éclate, le gouvernement français, qui était très alerté sur l'affaire du Congo, n'a rien fait pour aider les Belges à assurer la transition, alors qu'il en avait tous les moyens (y compris sur le plan du maintien de l'ordre, grâce aux troupes noires des pays avoisinants). Pourquoi ? Parce que, là comme ailleurs, des initiatives semi-clandestines se substituent à une impulsion du pouvoir. L'abbé Fulbert Youlou (du Congo français) et M. Jacques Soustelle ont prêté la main très activement aux groupes belges qui préparaient un démembrement du Congo aussitôt après l'indépendance. Chacun y voyait son profit : on voit le résultat.

Une fois le drame arrivé, le gouvernement français s'est conduit à l'O.N.U. à l'inverse de nos intérêts. Notre délégué, sur ordre du général de Gaulle, s'y est désolidarisé de la motion, appuyée par l'Amérique, d'envoi de troupes de l'O.N.U. Et nous avons assuré le gouvernement belge de notre appui moral et matériel. Affichant ainsi, une nouvelle fois, une position raciale de « solidarité blanche » comme lors de nos votes en faveur de l'Afrique du Sud. Chaque fois, parce que nous avons besoin de la réciprocité pour « tenir » l'Algérie hors de l'O.N.U. La France gaulliste est actuellement la puissance du monde la plus anti-O.N.U.

2°. - Dans l'enchaînement d'événements qui a conduit à la crise actuelle, le rôle de la France a aussi été primordial.

Du temps — bien lointain aujourd'hui, et bien regretté, mais trop tard — où M. Krouchtchev cherchait, par tous les moyens, une vraie Conférence au Sommet, à l'automne 59, c'est la diplomatie française qui a fait retarder cette réunion de plusieurs mois, avec les résultats que l'on sait.

Et lorsque, pour la première fois, une possibilité sérieuse d'accord atomique a été étudiée à la Commission atomique Est-Ouest à Genève, c'est la volonté gaulliste d'y faire obstacle jusqu'à ce que la France dispose de sa propre panoplie nucléaire qui a, plus que toute autre, contribué à faire échouer les travaux.

L'Elysée et le Quai d'Orsay ont lutté avec autant de persévérance contre la détente que contre l'O.N.U. Le plat qui nous est servi aujourd'hui à propos du Congo a été cuisiné attentivement sur nos propres fourneaux... Et, bien entendu, on y trouve une raison immédiate supplémentaire d'augmenter les crédits militaires et de financer la « force de frappe ».

3°. - Le film des événements nous révèle donc la nature de notre politique étrangère. C'est assez fascinant. Elle est, s'il faut la caractériser d'un mot : algérienne. Commandée par l'Algérie.

Le régime gaulliste, dont la vraie force politique organisée est l'Armée, dont le seul ciment est la guerre d'Algérie, est finalement déterminé dans ses actes par cette force et par cette guerre. C'était vrai en politique intérieure ; eh bien ! contrairement aux apparences, c'est vrai davantage encore en politique étrangère.

Ah ! quel dommage... Le crédit immense dont jouit le général de Gaulle auprès des Français n'est surpassé que par celui dont il dispose dans le monde ; mais l'un comme l'autre sont restés stériles. Et le jour où ils s'évanouiront, ils ne laisseront rien derrière eux. En France comme dans le monde, l'homme qui nous gouverne, et qui pouvait tant (« le leader de l'Occident », a écrit Walter Lippmann au moment du récent périple en Amérique), aura seulement usé son talent à séduire ses divers auditoires. De cette période historique, il ne restera, en matière gaulliste, que le souvenir d'un brillant conférencier. .

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

SONDAGES : L'OPINION APRES MELUN

● A la demande de « L'Express », l'Institut d'études Cambessédès vient de procéder, dans le département de la Seine, à une enquête d'opinion.

L'enquête a été menée, par la méthode classique du « sondage », les samedi 16 et dimanche 17 juillet 1960.

Voici les résultats :

● QUESTION 1 : Les pourparlers entre le F.L.N. et la France, à Melun, n'ont pas abouti. A votre avis, la faute en revient principalement au F.L.N., au général de Gaulle, à d'autres Français que le général de Gaulle, à la situation qui n'était pas mûre ?

● **Réponses :**

Au F.L.N.	**24 %**
Au général de Gaulle	**19 %**
A d'autres Français que le général de Gaulle	**17 %**
A la situation qui n'était pas mûre	**20 %**
Ne sait pas	**20 %**
Total	**100 %**

Réponses des personnes appartenant à la catégorie ouvriers, contremaîtres, manœuvres :

Au F.L.N.	**23 %**
Au général de Gaulle	**33 %**
A d'autres Français que le général de Gaulle	**14 %**
A la situation qui n'était pas mûre	**18 %**
Ne sait pas	**12 %**
Total	**100 %**

● QUESTION 2 : Vous, personnellement, êtes-vous favorable à la reprise des négociations entre la France et le F.L.N. ?

● **Réponses :**

Favorable à la reprise des négociations	**78 %**
Défavorable à la reprise des négociations	**11 %**
Ne sait pas	**11 %**
Total	**100 %**

● QUESTION 3 : Vous, personnellement, pour mettre fin aux combats en Algérie, faites-vous pleinement confiance, moyennement confiance, pas confiance au général de Gaulle ?

● **Réponses :**

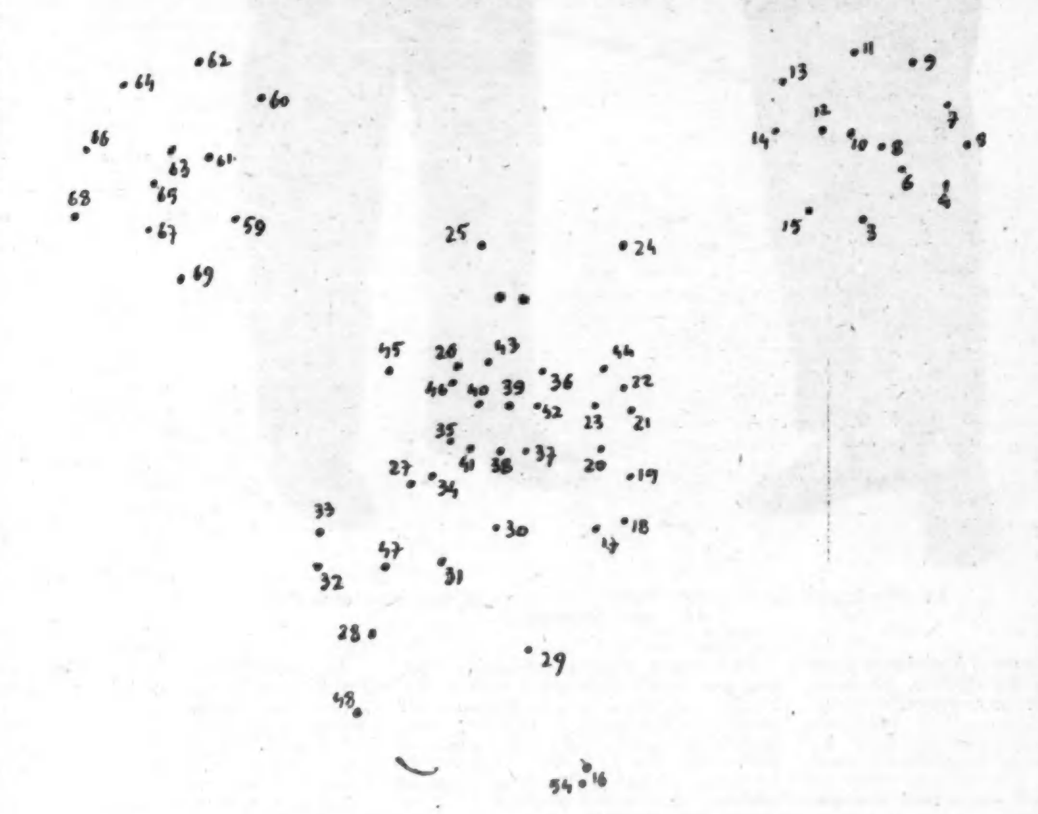
Fait pleinement confiance au général de Gaulle	**49 %**
Fait moyennement confiance au général de Gaulle	**23 %**
Ne fait pas confiance au général de Gaulle	**23 %**
Ne sait pas	**5 %**
Total	**100 %**

Réponses des personnes appartenant à la catégorie ouvriers, contremaîtres, manœuvres :

Fait pleinement confiance au général de Gaulle	**40 %**
Fait moyennement confiance au général de Gaulle	**18 %**
Ne fait pas confiance au général de Gaulle	**38 %**
Ne sait pas	**4 %**
Total	**100 %**

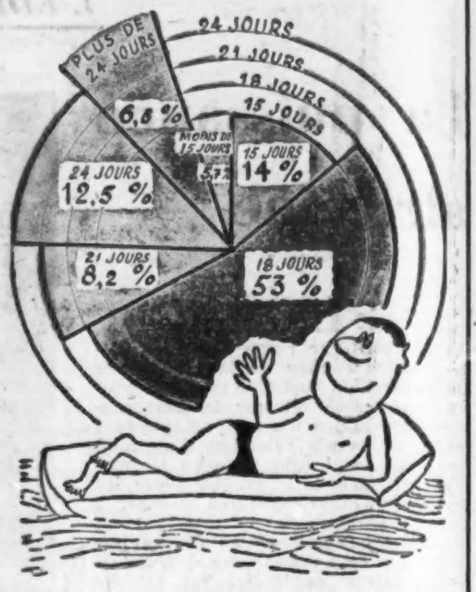
JEU

SI VOUS SAVEZ ÉCRIRE, VOUS SAVEZ DES... SINÉ !



Règle du Jeu : *reliez les points par un trait droit dans l'ordre de leur numérotation. Vous découvrirez ainsi que vous êtes un second Siné.*

LES FRANÇAIS EN VACANCES



Voici, selon une enquête officielle réalisée par le Commissariat au Tourisme, combien les Français prennent de jours de vacances par an. On voit que plus de la moitié ne prennent pas 3 semaines. Environ 5 % de la population prennent effectivement un mois.

BOUILLEURS DE CRU : LE GOUVERNEMENT AU PIED DU MUR

● Bloqué par l'hostilité du Parlement, le problème des bouilleurs de cru sera-t-il finalement résolu par ordonnance ?

Le débat qui vient de se dérouler à ce sujet à l'Assemblée nationale ne permet pas encore de répondre affirmativement.

Par crainte d'un échec — s'il ne s'attaquait qu'au seul problème des bouilleurs de cru — le gouvernement avait envisagé que les ordonnances prévues s'appliquent à l'ensemble des fléaux sociaux : cancer, tuberculose, maladie du cœur, prostitution, etc. : la commission de l'Assemblée nationale a limité la portée du texte à l'alcoolisme et à la prostitution. (Au dernier moment, M. Mirguet (U.N.R.) l'a fait étendre à l'homosexualité, après un échange de propos burlesques.)

Tous les arguments habituels en faveur du privilège des bouilleurs de cru ont été repris : M. Nader (U.N.R.) a dit qu'il fallait défendre « le fruit de la treille qui aida les poilus à gagner la guerre de 1914 », et a dénoncé le whisky « qui s'étale sur toutes les tables officielles » et qui deviendra « l'opium de la classe moyenne ».

Pour imposer le vote de son projet, le gouvernement a utilisé l'argumentation suivante :

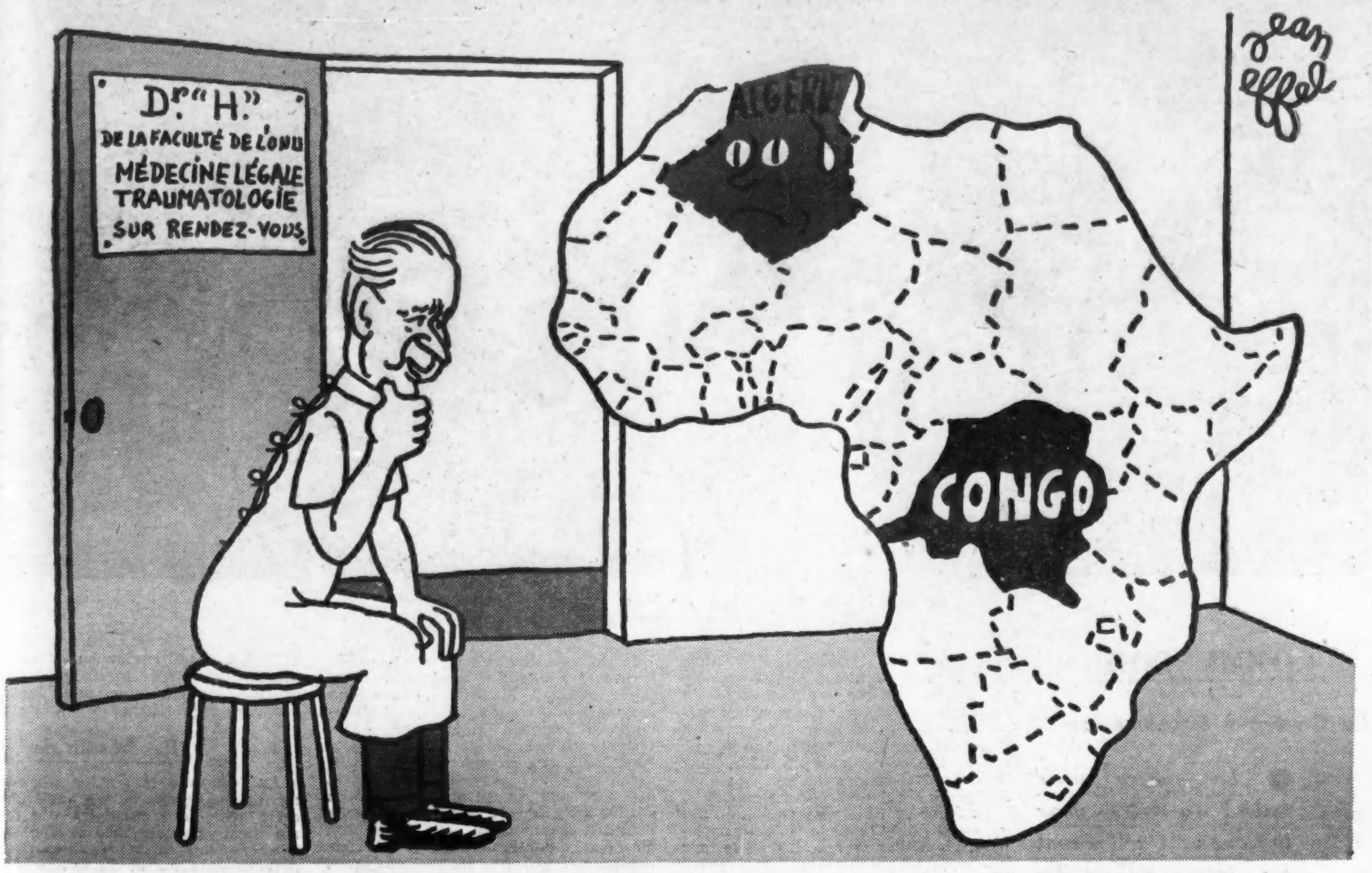
— ou bien l'Assemblée accepte que le gouvernement prenne des mesures qui suppriment progressivement le privilège des bouilleurs de cru ; il ne touche pas au privilège des bouilleurs actuels ni à celui de leurs conjoints, ni à celui des bouilleurs mobilisés, et leur accordera éventuellement prêts et subventions pour la fabrication des jus de fruits ;

— ou bien le gouvernement appliquera le décret Mendès France de 1954 contre l'alcoolisme, qui constitue, actuellement encore, la loi théorique.

Sous cette menace, l'Assemblée nationale a ac-

Tout le nettoyage pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17

LE LANGAGE DES CARTES



— Les maux de tête, comme ces douleurs abdominales, proviennent du colon descendant...

cordé au gouvernement le pouvoir d'agir par ordonnance. Le Sénat devra confirmer le vote de l'Assemblée.

Les parlementaires soutenant les bouilleurs de cru ont encore plusieurs cartes dans leur jeu :

— La préparation des ordonnances peut traîner plusieurs mois : or le gouvernement n'a que jusqu'au 15 décembre pour déposer ses projets sur les bureaux des Assemblées qui devront les ratifier.

— Des pressions peuvent s'exercer pour que les textes des ordonnances soient aussi timides que possible.

— Ces textes peuvent encore être amendés — ou même rejetés — au moment de leur ratification, en décembre.

— La fin de l'année étant toujours consacrée au budget, rien de définitif ne sera fait avant le début de l'année.

De toute façon, le texte adopté par l'Assemblée qui interdit au gouvernement de supprimer le privilège des bouilleurs actuels, tant qu'ils vivront ou que leur conjoint vivra, enlève aux ordonnances gouvernementales toute efficacité immédiate.

LA MISE EN PLACE DE « L'ALGERIE EN T »

● L'idée de la « partition » de l'Algérie continue de faire des progrès dans les milieux gouvernementaux. Il apparaît d'ores et déjà que le partage est même prévu par le général de Gaulle au cas où les autres projets gouvernementaux échoueraient.

Cette idée a toujours été présente à l'arrière-plan de la politique gaulliste. Aux termes mêmes du discours du 16 septembre 1959, le Sahara était exclu du bénéfice de l'autodétermination. A Alger, M. Michel Debré a formellement déclaré que la partition ferait inévitablement suite à la sécession.

Ces dernières semaines, deux signes montrent que le général de Gaulle et le gouvernement poursuivent méthodiquement la mise en application de ces principes :

● Le premier est la création de la Société bônoise de sidérurgie. L'importance des capitaux investis en vue de la constitution du combinat de Bône (au total, 82 milliards), à peu près aux conditions que M. Pinay jugeait trop onéreuses pour le Trésor, souligne que le gouvernement entend « amarrer » l'Algérie à la France.

Mais ces capitaux, supérieurs à ceux que prévoyait le plan de Constantine (75 milliards) sont investis dans une région bien particulière : celle que les milieux officiels appellent « l'Algérie en T », et qui est constituée par la bande de littoral perpendiculaire au pipe-line Hassi-Messaoud-Bougie. Ainsi se poursuit, autour des grands centres de peuplement européen, la mise en place de véritables « présides » économiques.

● Le deuxième signe est le rôle dévolu aux commissions d'élus, qui vont siéger dès le début du mois d'août. Elles sont la dernière chance de « l'Algérie algérienne » avant la partition.

Leur tâche sera d'étudier les modalités de coexistence des communautés qui vivent sur le sol algérien. Elles doivent faire office de groupes de contact, où la communauté musulmane se réconciliera avec elle-même et les diverses communautés entre elles. Elles doivent faire la preuve, auprès des extrémistes, européens et nationalistes, que des formules intermédiaires existent et contribuer ainsi à l'apaisement auquel le général de Gaulle attribue une importance aussi grande qu'à la paix.

Une formule qu'aurait employée le général de Gaulle dans une conversation privée au cours de son voyage en Normandie définit l'esprit de la politique en cours : « Je suis prêt à accrocher le wagon du F.L.N. au train de l'Algérie quand il le voudra, mais le train est sur ses rails et il continuera. »

SECONDE SESSION 1960
PROPEDEUTIQUE-LETTRES
PROPEDEUTIQUE-SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N., P.C.B.)
Examen d'Entrée à l'INSTITUT des SCIENCES POLITIQUES
★
Préparation sur place
Cinq semaines de travail intensif
du 29 Août au 1er Octobre
★
COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS-8e
WAGram 28-33 et CARnot 22-05

Inscription par correspondance ou au Cours FIDES tous les jours de 16 h. à 18 h.

(U.F.P.)

La délégation cubaine reçue a Moscou par M. Krouchtchev.
Au Comité Central on a parlé d'une autre arme.

COMMUNISME

De Castro à l'automation

● La guerre pour Cuba ? La guerre pour le Congo ? Quelles sont les intentions réelles des dirigeants russes dans cette nouvelle phase de la guerre froide ? K.S. Karol raconte comment les Soviétiques la vivent.

« C*UBA ne sera pas un second Guatemala !* » — « *L'agression impérialiste au Congo échouera de la même façon que l'aventure de Suez* » — « *Le monde entier condamne la politique aventurière des Etats-Unis.* » Ces titres menaçants occupent tous les jours un quart des journaux soviétiques. A les croire, à lire les articles incendiaires consacrés à la politique internationale, le monde se trouverait à la veille d'une épreuve de force décisive.

D'un côté de la barricade se trouvent les nations qui viennent de conquérir leur indépendance et qui sont fermement soutenues par le monde africain et asiatique. De l'autre côté, les puissances impérialistes armées jusqu'aux dents et voulant arrêter la marche de l'Histoire en intervenant militairement pour défendre leurs intérêts désuets.

L'issue de l'épreuve ne serait pas difficile à deviner, étant donné la supériorité militaire et matérielle du bloc colonialiste. Mais les jeunes nations n'ont pas seulement pour elles le soutien moral du tiers du monde, elles ont aussi la protection du camp socialiste avec ses fusées et sa détermination de ne plus permettre l'arbitraire des agresseurs.

Une affaire plus urgente

Tel est le tableau qu'on présente quotidiennement aux Soviétiques avec des témoignages à l'appui. Sur les écrans de Moscou vient de sortir un film « Viva Cuba » à la gloire de la révolution de Fidel Castro. Les « Izvestia » publient en exclusivité de larges extraits du reportage de Jean-Paul Sartre sur ce pays. Les correspondants soviétiques aux Caraïbes signalent pour leur part que le peuple cubain fait confiance à l'U.R.S.S. pour le défendre contre le sort que les Américains ont réservé au Guatemala.

Le frère de Fidel Castro, Raoul, qui est aussi ministre de la Défense nationale, vient d'arriver à Moscou le jour même de la publication, par l'agence Tass, d'une longue déclaration sur le caractère désuet de la doctrine de Monroe invoquée par les Etats-Unis pour empêcher l'aide économique et militaire à Cuba.

Mais des meetings convoqués dans toutes les villes de l'U.R.S.S. pour soutenir la cause de Cuba ont eu à s'occuper en même temps d'une affaire encore plus urgente, celle du Congo.

« *C'est une agression au cœur de l'Afrique* », explique-t-on aux travailleurs russes en faisant le résumé suivant des événements :

Déjà, au mois de janvier, au cours de la conférence de la Table ronde à Bruxelles, les Belges ont essayé de diviser ce pays en six provinces pour que l'indépendance qu'ils étaient obligés d'accorder ne soit qu'une fiction. Ils n'étaient pas les seuls à favoriser cette solution dite « fédéraliste » qui devait leur permettre d'attiser les haines locales et de faciliter une future intervention.

Les plans savants élaborés à Washington et à Bruxelles se sont heurtés toutefois à un élément imprévisible. Le premier ministre du Congo, Patrice Lumumba, a décidé d'arracher une indépendance réelle et non fictive pour son pays. Voyant cette détermination, et les actes qui ont suivi, les impérialistes sont passés à l'action directe sous prétexte de « défendre le Congo du chaos ». Mais la provocation ne réussira pas plus en Afrique qu'au Moyen-Orient en 1956. Répondant à l'appel de Patrice Lumumba, l'U.R.S.S. est prête à seconder les nations afro-asiatiques dans leur défense commune du Congo.

Les Soviétiques approuvent entièrement cette action bienfaitrice de leur gouvernement. Rien dans les exposés qu'on leur fait ne permet de douter de la justesse de la cause des Cubains et des Congolais et rien à leurs yeux ne peut justifier les desseins perfides des Etats-Unis et de leurs acolytes. Si l'Amérique ne recule pas devant la menace, elle devra donc s'incliner devant la force tout en se déshonorant aux yeux de l'opinion publique mondiale.

La lecture des pages étrangères de la presse soviétique laisse donc supposer que l'U.R.S.S. vit dans une atmosphère de « suspense » en attendant la réponse américaine à un virtuel ultimatum de Krouchtchev. Mais les pages étrangères n'occupent qu'un quart des journaux. Le reste est consacré aux comptes rendus de la session plénière du comité central de l'U.R.S.S. qui a siégé cette semaine à Moscou. Le contraste entre le ton et le contenu de chacune de ces rubriques éclaire et explique la conduite des dirigeants soviétiques au cours de la crise actuelle.

La session du comité central a été convoquée au début de mai, avant l'échec de la Conférence au Sommet, et son ordre du jour devait être purement économique. Un certain nombre de techniciens et de dirigeants locaux, qui ne font pas partie du comité central, avaient été invités à participer à ces travaux dont le thème principal était l'accélération du progrès de l'économie nationale et l'introduction de l'automatisation et de la semi-automatisation sur une grande échelle en U.R.S.S. au cours des années à venir.

Le gage de la victoire

La tension internationale qui a suivi l'échec de la Conférence au Sommet n'a pas provoqué le moindre changement dans cet ordre du jour. Les exposés qui y ont été faits ont témoigné de la conviction des Russes qu'ils vivent dans un monde pacifique, qu'ils pourront continuer la réalisation de leur plan septennal, et qu'ils sont sur la bonne voie dans leur effort pour dépasser économiquement les Etats-Unis.

« *Au cours des six dernières années, la croissance de l'économie soviétique a été de 11,3 % par an, tandis que celle des Etats-Unis n'avançait que de 2,4 %. Par conséquent, le rythme de notre développement est de 4,5 fois supérieur au rythme américain et l'introduction de l'automatisation fera pencher le plateau de la balance encore plus sensiblement en notre faveur.* »

Tel a été le thème essentiel des discours de tous les dirigeants économiques du pays, depuis M. Kossyguine jusqu'à M. Anatoli Kostooussov, président du comité d'Etat pour l'automatisation.

« *La Russie*, a-t-on proclamé avec fierté à la tribune du Comité central, *dépasse de loin les Etats-Unis dans l'utilisation de la technique moderne de la soudure à l'arc mécanisée. Elle dispose de plus de* 12.000 *machines automatiques et semi-automatiques pour la soudure à l'arc et de plus de* 40.000 *machines à souder par contact.* » Et les orateurs ont ajouté avec confiance que seul un pays socialiste et planifié pouvait se permettre une modernisation aussi rapide de ses industries, gage de la victoire finale. On ne peut pas ne pas évoquer, en lisant ces rapports optimistes, les propos tenus par Krouchtchev lui-même au cours de sa visite de la Régie Renault. Devant l'atelier automatisé de Flins, le Premier ministre de l'U.R.S.S. s'était exclamé : « *L'automatisation, c'est très bien ; c'est l'arme grâce à laquelle nous vous battrons, vous, les capitalistes !* »

Pas besoin de bases

Au cours de la session du comité central, à Moscou, on n'a parlé que de cette arme-là. L'existence des fusées n'a même pas été mentionnée et aucune menace de représailles pour la défense de Cuba et du Congo n'a été proférée. Le seul exposé politique a été fait par M. Koslov — qui est apparu ainsi comme le successeur probable de Krouchtchev — et il contenait une fois de plus de longs passages sur la coexistence pacifique et sur la possibilité d'éviter la guerre dans les conditions actuelles. Bref, M. Koslov a repris et commenté à l'usage du comité central les thèses de Nikita Krouchtchev au récent congrès de Bucarest.

Ainsi, les dirigeants soviétiques appellent leur peuple à la vigilance et adressent des notes extrêmement énergiques aux Occidentaux pour soutenir Fidel Castro et Patrice Lumumba. Mais aux cadres économiques et administratifs du pays, ils demandent de se pencher sur les problèmes concrets comme si l'horizon n'était nullement obscurci par la tension actuelle.

La contradiction n'est qu'apparente. Les Russes croient que leur protestation énergique et leur déclaration d'intention suffiront à faire reculer les Occidentaux — que ce soit les Etats-Unis ou la Belgique. Ils pensent que l'existence de la puissance thermonucléaire soviétique sème à elle seule le désarroi dans le camp occidental et favorise les éléments conciliateurs, comme ce fut le cas dans l'affaire de Suez.

Les militants communistes en U.R.S.S. sont convaincus que c'est la note de Boulganine qui a arrêté l'Angleterre et la France dans leur intervention en Egypte en 1956. Au cours de leurs discussions avec les dirigeants travaillistes, en septembre dernier, ils n'ont jamais accepté de partager cette gloire avec ceux qui ont agi à l'intérieur du camp occidental, que ce soit le Labour Party ou... les Etats-Unis. Il en sera de même et à plus forte raison demain si le régime de Castro et celui de Lumumba se consolident.

Tout en accordant leur soutien à ceux qui sont en rupture de ban avec l'Occident, les Russes protestent de leur complet désintéressement et se moquent des sénateurs américains qui craignent l'établissement d'une base soviétique à Cuba. « *Il ne faut pas juger les autres d'après soi* », affirment-ils. C'est sans doute sincère : l'U.R.S.S. n'a pas besoin de bases aux Caraïbes, pas plus qu'au Moyen-Orient. Elle cherche seulement à apparaître aux yeux du tiers monde comme le défenseur des peuples menacés par l'impérialisme. Une telle renommée, estiment les dirigeants soviétiques, paiera plus de dividendes que n'importe quel investissement militaire.

K. S. KAROL.

ÉTUDIANTS
ne décidez pas de votre orientation future sans avoir pris des renseignements à
L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES
15, rue Soufflot - PARIS (5e) - ODE. 46-73

CONGO

L'opération Tschombé

● *L'avenir politique du Congo — et de l'Afrique — se joue à Bruxelles. Notre correspondant Jean Benoît révèle comment se déroule cette dangereuse partie.*

ENTOUREE de journalistes, la femme se mit à crier : « *Je reviens de l'enfer. Nous étions occupés à jouer au tennis, et puis voilà que des soldats nègres nous attaquent...* » Sur la piste de l'aéroport de Bruxelles-National, des appels rauques retentissaient, en langue allemande. Une compagnie de Chasseurs ardennais — tous originaires des cantons de l'Est — s'embarquait avec armes et bagages à destination de Léopoldville. Un peu plus loin, quelques centaines d'hommes très bien habillés criaient sur l'air des lampions : « *Les macaques au poteau* ».

Ce mot « macaque », je l'ai entendu hurler à plusieurs reprises ces jours derniers à Bruxelles, à l'adresse des stagiaires ou des étudiants noirs de l'Université qui attendaient tranquillement le tramway. Généralement, l'insulte venait des occupants d'une voiture portant encore la plaque du Congo belge.

Parfois, d'une auto bondée de jeunes gens vêtus d'un vague uniforme de mouvement de jeunesse flamand. Samedi déjà, le « Rassemblement pour la défense des Belges au Congo » (R.D.B.C.) avait organisé un cortège, devant la police débonnaire, dont les cordons protégeaient la Maison du Peuple.

Le sport

Comme les Blancs du Kenya — où il n'existe que trente et un cadres africains, dont vingt-trois médecins — les colons du Congo et leurs supporters veulent créer une « force défensive ». Cette revendication s'assortit des thèmes suivants, dont plusieurs sont déjà dépassés : « *Défendre les Belges du Congo, ne pas céder devant les intrigues extérieures* (l'O.N.U.), *reconnaître le Katanga.* »

Sans arrêt, dans Bruxelles, cette foule a scandé le nom du président du gouvernement provincial katangais, Moïse Tschombé. D'autres associations fraîches émoulues se sont jointes au mouvement : le « Comité d'Action et de Défense des Belges d'Afrique », dirigé par un ancien colon, tenancier d'un café, chaussée de Wavre, et le « Rassemblement national », d'inspiration néo-rexiste.

Ces formations semblent coiffées par un « Comité de salut public » dont la première manifestation a été un tract appelant le peuple à prendre le pouvoir « *autour de la personne sacrée du roi des Belges* »... Ce sont probablement les émules de ce comité qui ont jeté récemment des pavés dans les vitres de M. Kanza, représentant du gouvernement congolais aux Nations Unies.

Parmi les calicots promenés par les manifestants, on pouvait lire notamment : « *La politicaille vous a fait perdre un empire* », et ces deux avis assez contradictoires : « *Familles des paras, vos angoisses sont les nôtres... Maintenons nos troupes au Congo.* » Enfin, cette inscription, reprenant la phrase prononcée devant la statue de Léopold II par le général Janssens, à son retour du Congo : « *Le Congo, ils nous l'ont cochonné.* »

Certains peuvent se demander de quel côté se trouvent les « cochonneurs ». Car le général Janssens — qui fit jadis incarcérer le premier ministre, Patrice Lumumba, alors leader du Mouvement national congolais — avait déclaré au lendemain des incidents de la N'Djili : « *Ces quelques morts doivent servir de leçon à ceux qui ont eu la chance d'échapper aux balles. S'ils ne se taisent pas, nous sommes prêts à recommencer le sport.* »

(Reporters Associés)

M. MOISE TSCHOMBÉ, PREMIER MINISTRE DU KATANGA.
Où sont les « cochonneurs » ?

Plusieurs réponses

C'est également lui qui a rejeté « à la dernière minute », un plan de sécurité, destiné au maintien de l'ordre au moment de l'indépendance (1).

Il est significatif que *tous* les officiers belges se soient enfuis à bord de leurs voitures lors de la mutinerie des troupes, alors que leur devoir d'officiers était de retenir les mutins. Mais la mutinerie, apparemment, cadrait avec un plan : à Kolwezi, dans le Katanga, un colon australien, à la tête d'une milice improvisée d'Européens en armes, a pénétré dans un camp de mutins, les a désarmés et leur a pris sept camions d'armes. Lorsqu'il a voulu réitérer cet exploit dans d'autres camps, les officiers belges se sont interposés et ont appelé les 5.000 Européens de la ville à s'enfuir.

Des scènes analogues se sont produites à Elisabethville et à Jadotville : visiblement, certains officiers, en refusant de s'opposer à la mutinerie et en incitant les Européens au départ, ont voulu hâter délibérément cette désintégration de l'Etat à la faveur de laquelle l'armée et l'administration belges pourraient revenir en force.

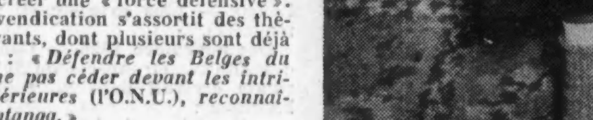
Le journal « La Libre Belgique » du 19 juillet décrit avec force détails une tentative de sabotage à Radio-Léopoldville opérée par des Blancs, et précise que « *des appuis extérieurs firent échec à cette sage mesure des techniciens belges* ».

En fait, quelles que soient les circonstances de la révolte militaire dirigée au départ contre M. Lumumba, il apparaît de plus en plus que des provocateurs européens, et d'abord des officiers, ont semé la haine au sein de la Force publique congolaise. L'inconscience ne paie pas. Ils ont été les premières victimes des vexations qu'ils ont continué de faire subir à leurs subordonnés *après l'indépendance* et des faux bruits qu'ils ont répandus sur le gouvernement congolais.

Il est incontestable que certains groupes hostiles à l'indépendance effective du Congo belge sont à l'origine de beaucoup des maladresses commises, notamment dans l'entourage du roi Baudouin : intrigues au sujet de la désignation du ministre des Colonies, discours intempestif, tels que la déclaration royale du 30 juin. Je sais, par des confrères africains, que M. Lumumba avait en poche, ce jour-là, *plusieurs* réponses différentes. Au discours paternaliste du souverain belge, il a rétorqué na- →

(1) Prof. Gérard-Libois dixit dans une interview à la B.B.C. Gérard-Libois fut conseiller à la Table ronde.

VISITEZ L'U.R.S.S. ET L'EST EUROPÉEN



VOYAGE CIRCULAIRE CAR-AVION
30 jours - Départ le 11 Août - Prix : 3.000 NF

Renseignements :
Dubreuil

CIRCUITS TRANSCONTINENTAUX
2, rue du 29-Juillet - PARIS 1er
Tél. : RIC. 43-90 (lignes groupées)

Contre les insectes et champignons qui menacent de ronger et de détruire vos meubles, parquets, boiseries, charpentes :

LES XYLOPHÈNES
spécialités Progil Pechiney

Service-Conseil Xylochimie - Bureau 20 - 11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris 8e

→

turellement par le texte le plus violent.

Ces pressions, dont la personne royale semble être assez souvent le jouet, le président du parti socialiste belge, M. Léo Collard, les dénonce dans un récent éditorial du « Peuple » : *« Ce n'est pas un mystère que des « groupes de pression » puissants qui contrôlent ou inspirent toute une chaîne d'information (2) ne se sont jamais ralliés à une indépendance qui va à l'encontre de leurs intérêts. Ont-ils l'espoir de la remettre en question en exploitant les événements du moment ? Leur but immédiat est en tout cas de précipiter une crise politique intérieure en déclenchant une campagne contre le régime. Une offensive de ce genre commence toujours par le bombardement massif des positions les plus avancées de la démocratie. »*

On assiste dans la presse belge de droite — libérale, « neutre » ou catholique conservatrice — à l'amorce d'une préparation psychologique de l'opinion à ce « renforcement de l'Etat » qui permettrait peut-être la reconquête économique, sinon militaire, du « Congo ingrat » des colonialistes. Il y a quelques jours encore, « La Libre Belgique » (social-chrétien de droite) écrivait : *« Le Congo a été conquis avec des fusils. Il serait tout de même singulier qu'une armée moderne ne puisse pas s'y maintenir avec des avions à réaction et des canons. »* Les journaux financiers renchérissent, et les ouvertures du président provincial katangais sont l'occasion, pour l'organe de l'Agence économique et financière, d'exposer sans pudeur ses préoccupations :

« Tout ce qui pourra être fait pour soutenir les gouvernements régionaux... doit l'être aujourd'hui pleinement par notre administration, audelà de toutes considérations purement juridiques (sic). *Le Katanga, déjà, demande notre appui militaire pour établir un ordre qui ne saurait être compromis par les sautes d'humeur de quelques sergents de la Force publique. Nul doute alors qu'après l'exode des éléments blancs indispensables à la marche des entreprises, nous pourrons alors assister assez rapidement à leur retour, et cela d'autant que l'on nous demande également notre collaboration dans le domaine économique. »*

Les centurions

Une telle optique, qui est celle d'une majorité de droite, explique suffisamment la « pax belgica » qui s'est instaurée au Katanga de M. Tschombé, comme elle explique la boulimie soudaine dont faisait preuve, samedi dernier, le gouvernement belge en encourageant les rumeurs d'une « Confédération » groupant non seulement le Katanga, mais encore le Kasaï, le Kivu et le Ruanda-Urundi ! Le gouvernement de Bruxelles agit comme s'il disposait encore, en maître absolu, des structures politiques d'un Etat auquel il est censé avoir accordé l'indépendance complète et définitive.

C'est ainsi qu'un simple commandant de l'armée belge débarqué depuis quelques heures à Elisabethville, se voit accorder les pleins pouvoirs militaires par le Premier ministre du Katanga, tient des conférences de presse et annonce que *« la direction du nouvel Etat passera progressivement aux services civils congolais »*. Et cela à l'heure où le Conseil des ministres de Bruxelles n'arrivait pas à se prononcer sur la nécessité de reconnaître l'indépendance du Katanga. La « pax belgica » ressemble à s'y méprendre à la paix romaine, avec cette différence que les consuls s'y font représenter par des centuroins. Mais pas seulement par des centurions.

Une puanteur de zoo

Il est significatif que les valeurs africaines, après s'être fortement redressée à la Bourse de Bruxelles, après l'annonce de la sécession du Katanga, se soient alourdies dès que l'on eut connaissance de l'intervention de l'O.N.U. au Congo belge. Bien plus : les cours de l'Union Minière ont remonté *la veille* de l'annonce de la sécession par M. Tschombé !

Un simple coup d'œil au baromètre de la Bourse suffirait à le démontrer : dès le 30 juin, la récente reprise de confiance des grosses sociétés a été rompue par le discours incendiaire de M. Lumumba et les cours se sont dégradés. Mais, le 11 juillet, les actions de l'Union Minière sont passées de 1.700 à 2.098. Or, ce n'est que le 12 de ce mois que M. Tschombé a proclamé son intention de créer la République du Katanga. Le 12, les cours atteignaient 2.180.

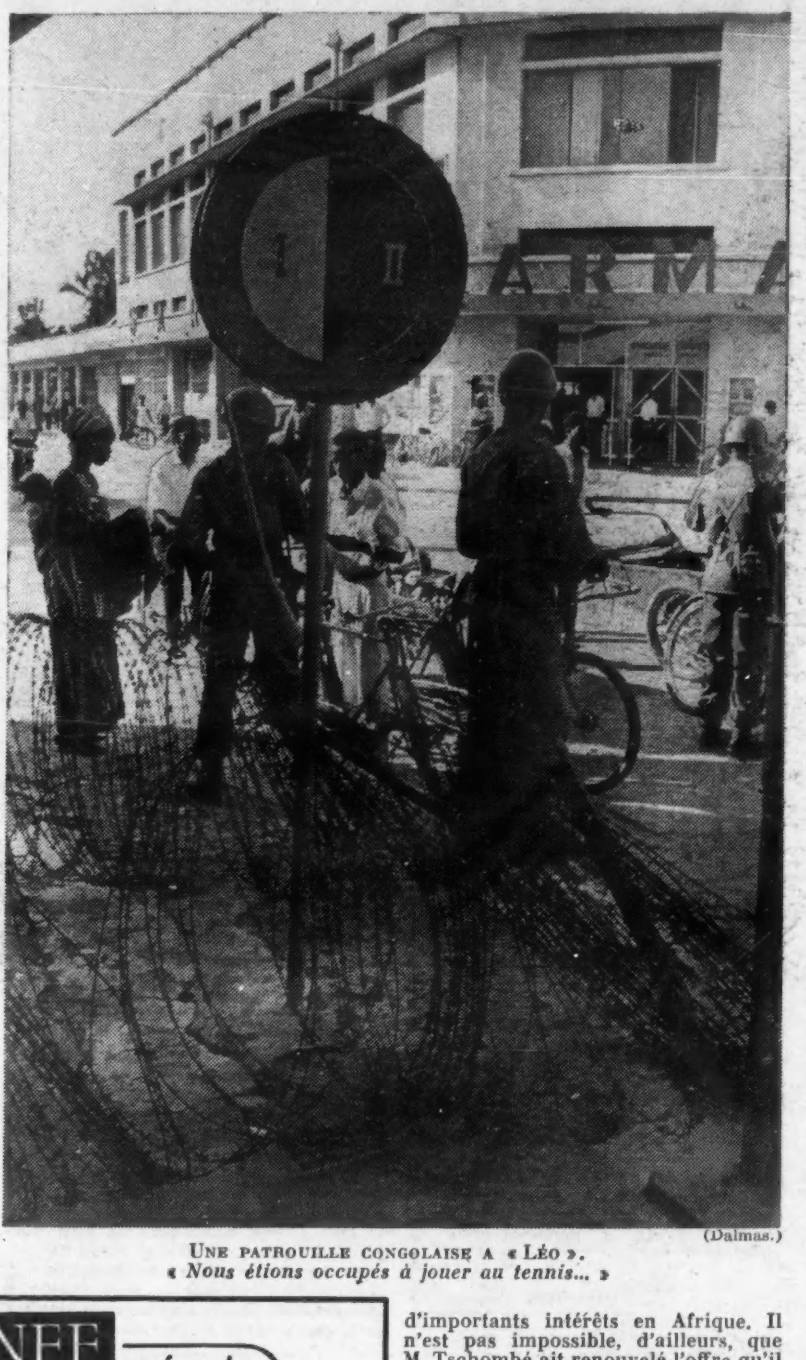
Mais la hausse la plus forte, enregistrée la veille, provenait des informations recueillies en direct du Katanga par M. Roger Motz, président du parti libéral, qui possède, comme le sénateur libéral Norbert Hougardy, d'importants intérêts en Afrique. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que M. Tschombé ait renouvelé l'offre qu'il avait déjà faite au roi Baudouin de régner sur une Confédération belgo-katangaise (voire rhodésienne ?) dans le cadre d'une Communauté « à la française ».

Appels au fascisme d'un côté, S.O.S. contre le « communisme anticolonial » de l'autre, tout cela participe d'une même tactique, que l'hebdomadaire socialiste « La Gauche » dénonce cette semaine : *« La droite (libérale et cléricale) exerce une ignoble pression sur le gouvernement pour que celui-ci prenne prétexte de l'angoisse qui règne dans les familles belges, afin de remettre en question la politique de l'indépendance et d'installer un gouvernement de collaborateurs à Léo. »*

Tout cela explique aussi que « La Libre Belgique », journal catholique réputé sérieux, ouvre aujourd'hui ses colonnes à un journaliste d'extrême-droite qui vient d'écrire dans l'hebdomadaire à scandales « Europe-Magazine » : *« Ces soldats congolais dégagent une puanteur de jardin zoologique. J'en aurais volontiers abattu quelques-uns. »*

JEAN BENOIT.

(2) Il n'existe en Belgique qu'une seule grande chaîne d'information : le groupe « La Meuse-La Lanterne » du comte de Launoit, administrateur de plusieurs banques.



(Dalmas.)

UNE PATROUILLE CONGOLAISE A « LÉO ».
« Nous étions occupés à jouer au tennis... »

LA NEF présente
un panorama de l'actualité médicale
avec la collaboration
des plus éminents praticiens français
MÉDECINE 1960
- La détermination du sexe
- La chirurgie à cœur ouvert
- Le cancer
- L'infarctus du myocarde
- L'obésité
- Les brûlures
- La médecine psychosomatique
- Alcoolisme et cirrhose
Ce numéro spécial de la revue LA NEF est en vente dans tous les kiosques et dans toutes les librairies. Abonnements : 24, rue de l'Université - Paris VII.

AFRIQUE

L'enjeu de la bataille

Le sud de l'Afrique recèle un trésor. C'est à cause de lui que le drame a éclaté. C'est lui qu'on se dispute avec acharnement. Michel Bosquet dévoile le « cœur minier » de l'Afrique.

« LA quantité de métaux et de combustibles minéraux utilisés dans notre pays depuis la première guerre mondiale, dépasse la quantité totale utilisée dans le monde entier depuis ses origines jusqu'en 1914... Les Etats-Unis devront acheter à l'étranger, en 1975, 80 % de leur manganèse, 70 % de leur plomb, 75 % de leur cuivre, 40 % de leur fer... »

Ces lignes sont extraites d'un rapport adressé en 1955, par l'économiste Paley, au président Eisenhower. L'année suivante, le vice-président Nixon entreprenait une grande tournée en Afrique. L'inventaire des ressources minières du monde est certainement une raison dominante du vif intérêt manifesté par les Etats-Unis pour l'Afrique depuis quatre ans.

Le sous-sol africain fournit actuellement la totalité des diamants (industriels et de taille) consommés dans le monde, la moitié de l'antimoine, le tiers du cuivre et du chrome, 40 % du manganèse, 15 % du plomb et de l'étain, 10 % de l'uranium, 65 % de l'or et du cobalt.

Oublier l'anticommunisme

Or la presque totalité de ce cuivre, de ce chrome, de ce cobalt, de cet uranium, de cet antimoine, de ces diamants, de cet or, ainsi qu'un tiers de l'étain africains, proviennent de trois territoires situés au centre et au sud de l'Afrique : l'Union Sud-Africaine, la Rhodésie du Nord et le Congo — plus exactement : le Katanga (1).

Dès novembre 1959, la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain écrivait dans un rapport sur l'Afrique :

« En raison de la contribution du Congo aux besoins industriels et militaires des Etats-Unis, il est essentiel que nos relations futures avec ce pays nous assurent la continuation de ses fournitures. »

Que fallait-il entendre par là ? La commission du Sénat s'empressa de le préciser : les Etats-Unis devaient tenir compte des aspirations et intérêts des nations africaines. Seuls des gouvernements authentiquement africains auraient l'autorité nécessaire pour assurer la stabilité des nouveaux Etats. En particulier, écrivait la Commission, *« nous devons avant tout nous dégager des préoccupations passionnelles au sujet de la pénétration communiste, préoccupations qui ont commandé jusqu'ici notre conduite... Une politique de non-alignement sur les deux blocs est dans l'intérêt bien compris de l'Occident aussi bien que de l'Afrique. »*

Trois groupes

Mais si le Sénat américain reconnaissait lucidement que les nouveaux Etats africains ne devaient à aucun prix être mêlés à la guerre froide, les compagnies ne l'entendaient pas ainsi. L'empire qu'elles s'étaient taillé en Afrique centrale et méridionale était plus profitable qu'aucune autre exploitation minière du monde. Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir que la « Ceinture du cuivre » (Rhodésie du Nord et Katanga méridional) fournit un minerai contenant 3 à 7 % de métal. Les gisements nord-américains ne contiennent que 0,9 % ; les gisements chiliens 1,8 %. Le prix de revient du cuivre centrafricain est (selon les gisements) de 80 à 135 livres sterling la tonne. Le prix mondial du cuivre varie entre 420 (cours le plus haut) et 170 (cours le plus bas) livres

(1) Ce dernier, à lui seul, fournit 53 % du cobalt, 9 % du cuivre et de l'étain, 5 % du zinc et de l'uranium consommés dans le monde.

sterling ; il est actuellement de 260 livres, laissant 100 à 200 % de bénéfice.

L'empire minier de l'Afrique est dominé par trois groupes. Le « Rhodesian Selection Trust » (contrôlé par l'American Metal de New York) qui distribue durant les bonnes années deux fois plus de dividendes que l'ensemble des 39.000 mineurs rhodésiens ne touchent sous forme de salaire ; le groupe Anglo-Américain, présidé par Harry Oppenheimer, qui produit 20 % de l'or mondial, 35 % des diamants (dont il commercialise la production mondiale tout entière) et 10 % du cuivre. Ce groupe, dont l'actif est de 1.200 milliards de francs légers, a réalisé l'année dernière 135 milliards de bénéfices, après paiement de 180 milliards d'impôts. Enfin, l'Union Minière du Haut Katanga (U.M.H.K.), elle-même filiale de la Société Générale belge, qui a des participations dans les deux autres groupes, et vice versa.

Un allié africain

Pour la Société Générale, le Congo, et spécialement le Katanga, avait été jusqu'en 1952 une affaire de famille. La Générale faisait office de banque centrale et d'institut d'émission congolais. Elle ne vit donc pas d'inconvénient à ce que la majorité des actions de l'Union Minière fussent détenues par le C.S.K. (Comité Spécial du Katanga), lui-même contrôlé pour deux tiers par le gouvernement congolais.

Lorsque l'indépendance du Congo fut devenue inévitable, le grand souci de la Générale fut de conserver son empire katangais. Le C.S.K. fut dissous ; le gouvernement du Congo indépendant perdait ainsi le contrôle indirect de l'Union Minière ; de celle-ci, 22,5 % des parts seulement lui furent consentis.

Au cours des négociations de Bruxelles, il ne fut pas spécifié si ces 22,5 % iraient au gouvernement central congolais, ou au gouvernement provincial katangais. En fait, les membres du conseil d'administration de l'Union Minière avaient déjà arrêté leur plan. A la fin de l'année dernière, ils avaient recruté, comme conseiller à Bruxelles, le Captain Waterhouse, ci-devant chef de file des ultra-conservateurs du Parlement britannique, qui allait leur servir d'intermédiaire auprès du gouvernement rhodésien. Simultanément, des négociations eurent lieu avec le groupe Anglo-Américain de Rhodésie et le Selection Trust. De quoi s'agissait-il ? Sir Roy Welenski, Premier ministre de la Fédération centrafricaine (qui englobe la Rhodésie du Nord) fit le 2 mars dernier cette confidence au « Daily Express » : « *Des milieux katangais m'ont approché pour me suggérer de tendre une main amicale au Katanga, après l'indépendance.* »

Le plan de l'Union Minière était de soustraire au gouvernement central du Congo les 22,5 % de ses parts, en provoquant la sécession du Katanga et, pour plus de sûreté, sa fédération avec la Rhodésie, dominion britannique assis sur le même gisement et dont le gouvernement était un défenseur intransigeant de la « suprématie blanche ».

Pour réussir l'opération, il fallait un allié africain. C'était M. Moïse Tschombé, qui déclara d'entrée, en janvier dernier, à Bruxelles, ce que « L'Echo du Katanga », journal des colons, avait écrit un mois plus tôt : « *Nous sommes décidés à créer un Etat du Katanga indépendant, que cela plaise à Bruxelles ou non.* »

Un coup sur les doigts

A cette fin, le parti Conakat de M. Tschombé s'était lié, aux élections de l'année dernière, avec l'Ucol (Union des colons katangais), dont l'ex-président devint le conseiller technique de la Conakat aux négociations de Bruxelles. Aux élections katangaises, M. Lumumba étant encore en prison, son parti (le M.N.C.), non représenté, et le seul autre parti admis à disputer les élections, peu connu, le Conakat de M. Tschombé enleva 37 sièges sur 60.

En vertu de la Constitution, c'était insuffisant pour permettre à M. Tschombé de former un gouvernement homogène : le vice-gouverneur général Schoeller se chargea de faire voter à Bruxelles une modification de la Constitution.

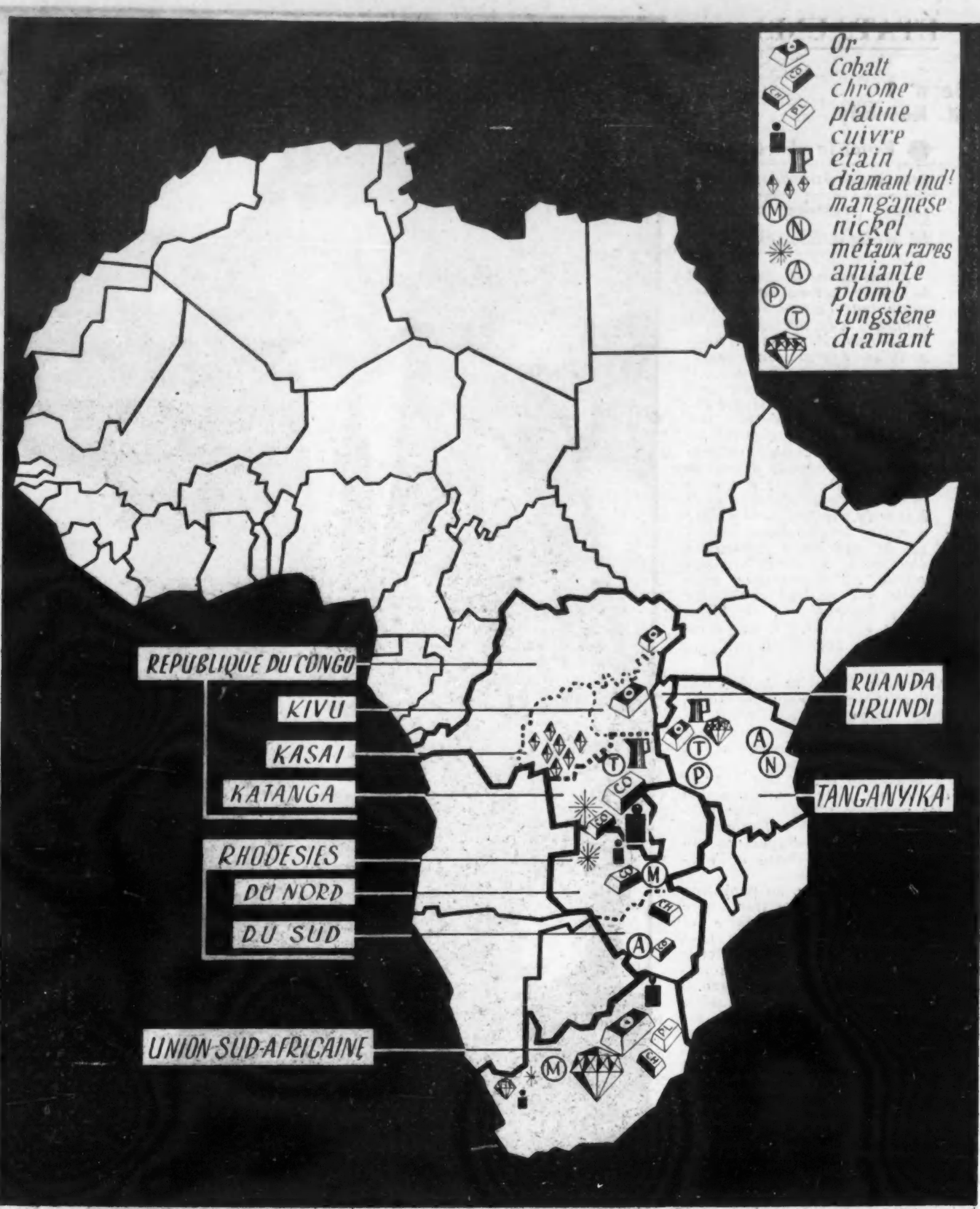
L'opération avait été menée de main de maître. La sécession du Katanga permettrait à la Société Générale de faire d'une pierre deux coups : elle larguerait le Congo, dont le tiers des rentrées fiscales était assuré par les impôts que payait l'Union Minière, et dont les immenses besoins (aggravés par la fuite des capitaux, le rapatriement de la totalité des réserves d'or et de devises, l'endettement consécutif) risquent de grever pendant longtemps le budget général, mais elle conserverait le Katanga et, par son intermédiaire, récupérerait ensuite les deux autres provinces bénéficiaires : le Kasaï et le Kivu voisins. Quant aux restes exsangues du pays, que l'U.R.S.S. s'en charge, si le cœur lui en dit...

L'exécution de ce plan de démembrement est déjà fort avancée. L'attitude du gouvernement belge, dans les jours à venir, montrera s'il était dupe ou non. Les gouvernements britannique et américain, en tout cas, n'avaient visiblement pas été associés au jeu des compagnies minières. La « main amicale » que Sir Roy Welenski allait tendre au Katanga reçut promptement un coup sur les doigts de la part de M. Macmillan, et se retira.

Quant au gouvernement américain, il juge, semble-t-il, que couvrir une opération du plus pur style colonialiste serait la meilleure manière d'entraîner l'Afrique dans la guerre froide et de compromettre les approvisionnements américains en métaux non ferreux.

Malgré la réticence américaine et britannique, les groupes miniers conservent cependant une chance de forcer la main aux gouvernements et de leur imposer une autre politique. C'est que ces groupes disposent d'une avance considérable. Ni le gouvernement belge ni le gouvernement américain n'ont su les soumettre à temps aux impératifs de leur politique nationale. Telle est la leçon la plus claire de l'affaire katangaise.

MICHEL BOSQUET.



(Service cartographique de « L'Express ».)

LES RESSOURCES MINIÈRES DE L'AFRIQUE CENTRALE ET MÉRIDIONALE.
Quant au reste, que l'U.R.S.S. s'en charge si le cœur lui en dit...

l'autodétermination
en 1860

NICE VOTE "FRANCE"
par Olivier Beniamino
LOUIS XIV EN AVIGNON
LE VOL DE L'AIGLE DU GOLFE JUAN A GRENOBLE
autant d'articles qui illustrent
NOTRE PROVENCE
dans le numéro d'AOUT, qui vient de paraître de
MIROIR DE L'HISTOIRE
Au même sommaire :
- Prince Youssoupoff : LA FIN DE RASPOUTINE
- LE GÉNÉRAL LULLIER, UN ÉTRANGE COMMUNARD
- Marcel Brion : LES TRÉSORS DE NUBIE
- Général Bourcart (C. R.) : UN RÉSEAU D'ESPIONNAGE SOVIÉTIQUE EN SUISSE

et dix autres articles des plus variés.
Nombreuses illustrations en noir et en couleurs.
En vente partout 1,50 NF.

ÉTATS-UNIS

L'idée n° 1 de M. Kennedy

● *Voici la charte de la jeune équipe démocrate pour prendre d'assaut la Maison Blanche.*

Avant même d'aller devant la Convention du parti démocrate, qui l'a choisi comme candidat à la présidence des Etats-Unis, M. John F. Kennedy avait formé son « brain-trust ». En particulier, il avait demandé au jeune professeur Arthur Schlesinger Jr., de Harvard, d'être son conseiller politique (c'est lui qui a préparé le discours prononcé par Kennedy devant la Convention). Après des conversations approfondies avec Kennedy, Arthur Schlesinger a rédigé le document central de la prochaine campagne électorale Kennedy-Nixon : quelle est l'Amérique nouvelle que veulent construire les Démocrates ? « L'Express » publie ici, en exclusivité, ce document.

LE CANDIDAT JOHN KENNEDY ET SA FEMME JACQUELINE.
S'agit-il d'aller à Odessa ou dans la Lune ?
(A. P.)

EN novembre 1960, les Américains choisiront un nouveau président. En même temps, ils choisiront la direction dans laquelle ils souhaitent voir s'engager les Etats-Unis au cours des années à venir.

On a beaucoup dit qu'il n'y avait pas de divergences fondamentales entre les programmes des deux partis, et que le fait que les Démocrates ou les Républicains l'emportent ne changerait pas grand-chose à l'avenir de la nation.

Il existe, au contraire, un problème capital sur lequel l'opposition entre les deux partis est aussi claire et décisive qu'elle l'était en 1932 (1), et c'est pourquoi le choix des électeurs en 1960 sera d'une immense importance pour le destin de l'Amérique.

On nous dit que nous sommes prospères, que nous avons la paix, que nous sommes la plus riche et la plus puissante nation du monde et que, selon la formule du vice-président Nixon, « nous venons de vivre les sept meilleures années de notre vie ». Pourtant, un nombre croissant d'Américains s'inquiètent de notre situation présente.

Tout d'abord, nous prenons conscience du fait que les Etats-Unis perdent du terrain dans la grande compétition mondiale avec l'Union Soviétique. Nous restons en tête dans plusieurs domaines, mais c'est surtout parce que nous avons démarré plus tôt. Si rapide que soit notre progression, celle des Communistes semble plus rapide encore.

Mais la réalité du défi soviétique ne doit pas être le facteur déterminant de notre politique nationale. Ce serait nous abaisser que de nous laisser entraîner par une menace extérieure à faire ce que nous devrions faire dans notre seul intérêt. Notre objectif principal doit être l'amélioration de notre société et de notre mode de vie. Or, nous constatons avec inquiétude que nous prenons du retard dans les secteurs-clefs dont dépendent le bien-être de notre peuple et l'avenir de nos enfants.

Est-ce suffisant ?

Pour calmer nos inquiétudes, on nous répète inlassablement que nous restons le pays le plus riche de l'histoire humaine. C'est exact, mais est-ce suffisant ? Il semble que nous soyons terriblement pauvres dans les secteurs « qui comptent ». Notre revenu national brut approche le chiffre incroyable de 500 milliards de dollars (2.500 milliards de nouveaux francs) par an. Comment se fait-il que nous ne puissions couvrir les besoins élémentaires de notre politique intérieure et extérieure ?

La réponse doit être cherchée dans ce que les économistes appellent la « répartition des ressources », c'est-à-dire la façon dont le revenu national est utilisé.

Le principe qui a présidé à la répartition de nos ressources au cours des dix dernières années est parfaitement clair. L'administration Eisenhower a défini à maintes reprises sa conception des « priorités nationales ». Le Dr J. Saulnier, président du Comité des Conseillers économiques du président Eisenhower, a exposé récemment, devant une commission du Congrès, sa théorie de l'économie américaine :

« *Son objectif ultime est de produire davantage de biens de consommation. Tel est le but. Tel est le motif de tout ce que nous entreprenons : produire des objets pour les consommateurs.* »

Il ne s'agit pas de produire des hommes meilleurs, des écoles meilleures, des hôpitaux mieux équipés, des villes plus saines, de plus grandes possibilités de développement culturel et spirituel, ni même de produire des fusées plus puissantes. Il s'agit de fabriquer plus d'objets qui seront vendus avec bénéfice, plus de « gadgets » et de machines pour encombrer nos vies et distraire notre esprit.

Le président des Etats-Unis a plusieurs fois exprimé son accord sur cette conception. En 1954, il a fixé comme l'un des grands buts de son administration « *la réduction de la part du revenu national dépensée par le gouvernement* ». Et il a tenu parole. L'un des premiers résultats de cette politique a été la loi sur le revenu de 1954, qui a eu pour effet le transfert d'une dizaine de milliards de dollars du secteur public au secteur privé, c'est-à-dire des écoles et des fusées aux ailerons de voiture et aux postes de télévision.

Le libre choix des individus

Le président Eisenhower a laissé passer peu d'occasions de réaffirmer son point de vue. Il a dit l'année dernière :

« *Notre argent fédéral ne sera jamais dépensé aussi intelligemment et utilement pour l'économie qu'il l'aurait été par le contribuable si celui-ci n'avait dû céder une si grande part de ses revenus au gouvernement.* »

Si elle signifie quelque chose, cette déclaration veut dire que le président des Etats-Unis estime sérieusement qu'il est plus « intelligent » et « utile » que l'argent soit dépensé par le consommateur individuel pour s'acheter une seconde voiture et un troisième poste de télévision plutôt que par son gouvernement pour l'enseignement, la lutte contre la pauvreté ou la défense nationale.

Le vice-président Nixon a confirmé cette position le 27 janvier 1960, à Chicago, en déclarant à propos des grands objectifs nationaux :

« *Nous, Républicains, avons la conviction inébranlable que ces objectifs peuvent être le mieux atteints par le libre choix des millions de consommateurs individuels.* »

Derrière cette thèse de l'administration se cache évidemment l'alliance des gros producteurs, qui vivent de la création de nouveaux besoins, et des agences de publicité, qui ont découvert le moyen de créer ces besoins. Ce sont eux qui financent et contrôle le Parti républicain.

Le président Eisenhower, d'autre part, est convaincu que la moindre altération de la politique de priorité absolue à la consommation privée signifierait la fin de la liberté économique et la destruction du mode de vie américain. Il a déclaré au cours d'une récente conférence de presse :

« *Si l'on transformait notre pays en un camp armé, si l'on enrégimentait ses habitants, si l'on pouvait « gonfler » leur enthousiasme comme en temps de guerre, nous pourrions avancer beaucoup plus vite que nous ne le faisons actuellement. ...Mais je crois que les Américains doivent avoir une plus grande confiance en leur propre système et continuer d'agir individuellement.* »

« Les objets sont en selle »

Il n'y a rien de mal à vouloir produire des biens de consommation. Le fait que chacun puisse aspirer au confort et aux facilités matérielles autrefois réservés à une petite élite représente un des plus grands triomphes de l'Histoire. Mais le problème est de savoir si cet objectif doit continuer de dominer tous les autres, comme il l'a fait depuis dix ans.

(*Suite page* 14.)

(1) Au moment de l'élection de Franklin D. Roosevelt à la présidence et du lancement du « New Deal ».

QUI EST CE KENNEDY ?

par TIM

Pour Castro sera-t-il Lincoln ?

Pour Nixon, M. K. ?

Pour Krouchtchev, Roosevelt ?

Pour de Gaulle, un fellagha ?

(*Suite de la page* 12.)

On peut faire deux objections à la thèse Eisenhower-Nixon. La première est d'ordre moral. A la base d'une philosophie de la consommation, il y a en effet l'idée que les besoins essentiels de la vie peuvent être le mieux satisfaits par l'opulence matérielle, que la meilleure façon de réaliser les promesses de la Déclaration d'Indépendance et de la Révolution américaine est de garantir à chaque producteur et à chaque agent de publicité le droit sacré de contraindre les consommateurs à acheter leurs produits. Emerson a résumé cette philosophie il y a un siècle en écrivant :

« Les objets sont en selle
Et chevauchent l'humanité. »

Est-ce pour cela que les Pères Fondateurs ont fait la Révolution américaine ? Un tel point de vue représente assurément une dégradation de la tradition américaine, pour laquelle les « personnes » ont toujours été plus importantes que les « choses ».

Lorsque nous entendons notre président et notre vice-président nous dire que l'argent est dépensé plus intelligemment pour les choses que pour les hommes, et dénoncer en même temps le matérialisme athée des Communistes, nous pouvons nous demander s'ils ne le font pas au nom d'un autre matérialisme athée.

Pas les moyens

La seconde objection est d'ordre politique. La conséquence de la théorie nixonienne du « libre choix des millions de consommateurs individuels » a été le paradoxe de la pauvreté publique au sein de la richesse privée. C'est cette théorie qui a donné à l'administration Eisenhower l'absurde conviction que le pays le plus riche du monde n'avait pas les moyens de faire ce qu'il fallait pour maintenir sa puissance nationale.

Avons-nous besoin de plus d'écoles, de plus d'hôpitaux, de plus importants crédits d'urbanisme, d'une plus grande aide aux activités artistiques, musicales, théâtrales ? On nous assure que nous ne pouvons pas « nous permettre » d'investir davantage dans ces secteurs.

Plus de trente-deux millions d'Américains (y compris un cinquième de nos enfants) tentent de vivre avec moins de cinquante dollars (250 N.F.) par semaine. Mais l'Amérique « n'a pas les moyens » de dépenser davantage pour la lutte contre cette honteuse misère.

L'Union Soviétique, qui est beaucoup plus pauvre que nous, a trois fois plus de fusées intercontinentales, une armée trois fois plus forte et une avance sérieuse dans la conquête de l'espace. Mais les Etats-Unis, nous disent MM. Eisenhower et Nixon, ne peuvent pas se permettre d'en faire davantage.

En même temps, au cours des années 1950-1960, les Américains ont dépensé trois fois plus en publicité que pour l'enseignement supérieur. Le résultat, c'est que chacun de nous est certain de pouvoir installer un poste de télévision supplémentaire dans sa cuisine, mais n'est pas sûr, même s'il est riche, de pouvoir faire faire des études à son fils ou à sa fille. En somme, nous pouvons tout nous offrir, sauf ce dont nous avons le plus urgent besoin.

C'est pourquoi les « meilleures années de notre vie » (comme les appellent les Républicains) ont été marquées par un déclin spectaculaire des Etats-Unis, à la fois en tant que puissance mondiale et en tant que communauté nationale. Et ce déclin n'a pas été le fruit de l'inattention, mais d'une politique préméditée et consciente.

(Archives.)

LA PUBLICITÉ AUTOMOBILE 1960.
« Nous pouvons tout nous offrir, sauf l'essentiel ».

Un billet pour Odessa

Les dix années qui ont vu la position de l'Amérique se dégrader ont été aussi celles de l'ascension soviétique. Comment s'est faite cette ascension ? Le revenu national brut soviétique ne représente que 45 % du nôtre, et pourtant les progrès de l'U.R.S.S. ont été plus rapides dans presque tous les secteurs essentiels. Il n'y a là aucun mystère. La réponse se trouve dans l'aptitude des Soviétiques à concentrer leurs énergies nationales. Ceux qui se rendent en U.R.S.S. sont effrayés de voir quelle énergie une grande nation peut déployer lorsqu'elle utilise ses talents et ses ressources selon un ordre de priorités intelligent.

L'Union Soviétique dépense pour la défense et l'enseignement une part de son revenu national deux ou trois fois supérieure à celle que nous y consacrons. Mais notre pays bien aimé, est-il besoin de le dire, dépense une part très supérieure de son revenu pour la production de biens comme les automobiles, les cosmétiques et le tabac.

Le touriste américain qui s'écrie dans le hall d'un hôtel de Moscou : « Ces gens-là ne sont même pas capables de me donner un billet pour Odessa ! Comment peut-on imaginer qu'ils aient pu envoyer une fusée dans la Lune ? » ne comprend rien à la situation. Il suppose innocemment que le service du consommateur est le critère décisif de l'efficacité économique et administrative. Krouchtchev ne nourrit pas la même illusion. Les dirigeants soviétiques estiment qu'il n'est pas très important de procurer des billets pour Odessa aux touristes et qu'il est très important d'envoyer une fusée dans la Lune ; ils répartissent donc les hommes compétents et les ressources nationales en conséquence. S'ils estimaient que la vente des billets pour Odessa est importante, on peut penser que l'Intourist deviendrait rapidement l'agence de voyage la mieux organisée du monde.

A vau-l'eau

Si le quart de la compétence et des ressources qui sont aujourd'hui consacrées aux Etats-Unis à l'excitation des besoins du consommateur étaient orientées vers le développement de la puissance nationale, nous n'aurions rien à craindre de la concurrence soviétique. Mais tant que nous continuerons à sacrifier les besoins publics aux appétits privés, la Russie continuera de gagner du terrain sur nous et finira par nous dépasser.

Soyons clair : nos difficultés ne sont pas dues à des facteurs échappant à notre contrôle. Elles proviennent uniquement de la façon dont nous avons choisi d'utiliser notre talent et nos ressources. Nous pouvons renverser le courant du jour au lendemain. Le problème n'est pas celui de nos capacités nationales ou du caractère de notre société. C'est un simple problème de priorités nationales — c'est-à-dire de choix politique et de choix moral.

Le président Eisenhower a laissé entendre que nous ne pourrions changer de politique sans renoncer à notre liberté. Il se trompe. Il y a eu des époque de notre Histoire où nous avons été capables d'orienter nos énergies vers un objectif national : au cours des deux grandes guerres, bien sûr, mais aussi pendant la période qui a suivi l'avènement du New Deal. Lorsque le Président suggère que la seule alternative qui nous est offerte est de laisser les choses aller à vau-l'eau ou de devenir un Etat enrégimenté, il montre à la fois son ignorance de notre Histoire et son manque de confiance dans les possibilités des sociétés libres.

Ce qu'il y a de déprimant, c'est le contraste entre la vigueur des réactions présidentielles et les bouleversements relativement peu importants qui seraient nécessaires dans la répartition des ressources. Il suffirait de transférer au secteur public dix à douze milliards de dollars par an. Un tel déplacement pourrait se faire facilement dans le cadre de notre système politique et économique actuel. Il n'entraînerait aucune limitation de la liberté d'investissement ou de choix du consommateur.

Trop explosif

Nous disposons de la machinerie nécessaire pour établir volontairement et démocratiquement les priorités nationales. Nous pouvons utiliser en effet l'autorité du Président, les moyens du budget fédéral et les pouvoirs de taxation, d'autorisation et d'attribution de crédits du Congrès.

Si nous envisageons de conserver dans l'arène notre position de grande nation, nous n'avons pas d'autres choix que d'utiliser cette machinerie énergiquement et efficacement.

Lequel des deux partis apparaît-il comme le plus capable d'offrir à la nation la direction dont elle a besoin ?

La position des Républicains, nous l'avons vu, est claire.

Celle du parti démocrate est meilleure. Les dirigeants démocrates ont abordé le problème des priorités et leur plus grand effort a porté, au cours des dernières années, sur la réduction des différents « retards » de la nation. Cet effort, pourtant, n'a pas été aussi soutenu et décidé qu'il aurait dû l'être. La discussion porte encore sur les aspects particuliers du problème plutôt que sur son essence même. Les politiciens professionnels semblent considérer que le sujet est trop explosif. Ils affirment que le peuple américain ne veut pas être secoué, qu'il est paresseux et somnolent, qu'il craint son gouvernement et déteste les impôts, qu'il ne demande qu'à être laissé en paix.

Mais les Américains ne sont pas une collection d'imbéciles et ils commencent à se fatiguer d'être sous-estimés par leurs dirigeants.

Les hommes politiques qui parleront courageusement des problèmes et des sacrifices des années 60 seront surpris de l'écho qu'ils rencontreront.

ARTHUR SCHLESINGER JR.

La candidature Kennedy vue de Moscou

« POURQUOI la Convention a-t-elle choisi Kennedy et non pas Stevenson ?

« Avant la Convention déjà, Stevenson a critiqué la politique qui a fait faillite de l'administration Eisenhower-Nixon. Il préconisait clairement une autre politique basée sur le réalisme, non aventureuse, et tenant compte du rapport des forces à l'échelle mondiale. Après son arrivée à la Convention, Stevenson a reçu des centaines de milliers de télégrammes d'approbation, beaucoup plus que n'importe quel autre candidat à la présidence. Son point de vue a été approuvé par de simples citoyens et par des hommes politiques responsables.

« Mais c'est précisément le problème de la politique étrangère qui a déterminé le choix du candidat. Le groupe de banquiers et de présidents de grandes compagnies réunis dans le « smoking-room » ne se sont pas déclarés prêts à accepter déjà les propositions de Stevenson.

« Quelles sont les solutions que propose Kennedy ? Aucun Américain ne peut le savoir parce que Kennedy n'a pas défini sa future politique étrangère. Certes, Kennedy attaque férocement le gouvernement Eisenhower-Nixon, mais il ne propose aucune politique à opposer à la ligne aventureuse des républicains. Même au cours de la Convention, il ne s'était prononcé sur aucun des problèmes cruciaux de la politique internationale.

« En choisissant Kennedy au lieu de Stevenson, les Démocrates ont certainement affaibli leurs chances pour les élections de novembre. Mais leurs leaders restent confiants parce qu'ils sont persuadés qu'après la faillite de l'administration républicaine, n'importe quel candidat démocrate emportera la Présidence. »

[*Commentaire des « Izvestia » du 16 juillet 1960, signé du correspondant de ce journal aux Etats-Unis, M. Karev.*]

MÉDECINE

Le professeur Debré parle...

Une déclaration explosive du professeur Robert Debré ouvre le dossier de la médecine française. Voici l'enquête de Rosie Maurel.

« J*E persiste à penser que l'avenir est à la désignation sans concours, même pour les médecins des futurs centres hospitalo-universitaires, mais, pour y arriver, il faut d'abord changer les mœurs, faire disparaître ces coteries, ce népotisme, tout ce système dont j'ai usé, tout en prenant la résolution, une fois à la retraite, de m'efforcer de le faire disparaître.* »

Cette déclaration est extraite d'une interview accordée par le professeur Robert Debré au numéro de juillet de la revue « L'Expansion de la Recherche scientifique » consacré à l'avenir de la recherche médicale.

Dans la bouche d'une personnalité aussi éminente que le professeur Debré, nourri dans le sérail et, d'autre part, parfaitement au courant de la formation médicale dans le monde, une pareille déclaration prend toute sa valeur. Elle est une attaque directe, entourée d'une publicité voulue, contre certaines mœurs médicales : celles qui ont amené progressivement la médecine française, il y a trente ans la première du monde, à une décadence progressive.

Depuis vingt-cinq ans, l'Amérique a eu dix fois le prix Nobel de médecine, l'Angleterre sept fois, l'Allemagne quatre fois, la Suisse trois fois, l'Italie, l'Autriche, le Portugal, la Hongrie une fois. La France n'a pas été distinguée une seule fois. Au cours des trente dernières années, aucune découverte importante, en médecine ou en biologie, n'a été l'œuvre d'un savant français. Les étudiants étrangers ne viennent pratiquement plus suivre les cours de nos facultés. Le diplôme de docteur en médecine français n'est pas reconnu par l'Association médicale américaine, alors que sont jugés valables ceux de Genève, de Leyde ou Louvain. La médecine française se sclérose.

Les causes sont multiples : enseignement médical encyclopédique et théorique, faisant une place trop large à des matières traditionnellement au programme depuis la création du statut médical (qui date du Second Empire) et pas assez aux disciplines nouvelles : biologie, biochimie, génétique, etc.

« Lorsqu'on gave les oies... »

Programmes beaucoup trop chargés sur le plan des connaissances pures. « *Lorsqu'on gave les oies,* lit-on dans un article de « L'Etudiant Médecin » intitulé « Casse-cou à la médecine française », *on ne peut pas s'attendre à avoir une viande de qualité !* » Concours épuisant dont la préparation requiert, comme le précise le même article, « *une connaissance extrêmement détaillée de l'arquebuse alors que le voisin se sert depuis longtemps du canon atomique* », et se fait en vase clos devant d'énormes piles de livres et de dossiers polycopiés, au préjudice de l'étude directe au lit du malade.

Manque de crédits, de professeurs (aux U.S.A. il y a un enseignant en médecine pour deux élèves), de matériel (aussi bien de travaux pratiques que sur le plan des films, télévision, etc.), de locaux (300 étudiants se pressent autour du démonstrateur aux rares présentations de malades à l'amphithéâtre), de chercheurs (aucun statut valable assorti d'un salaire acceptable n'étant jusqu'ici proposé à ceux qui veulent faire de la recherche), etc.

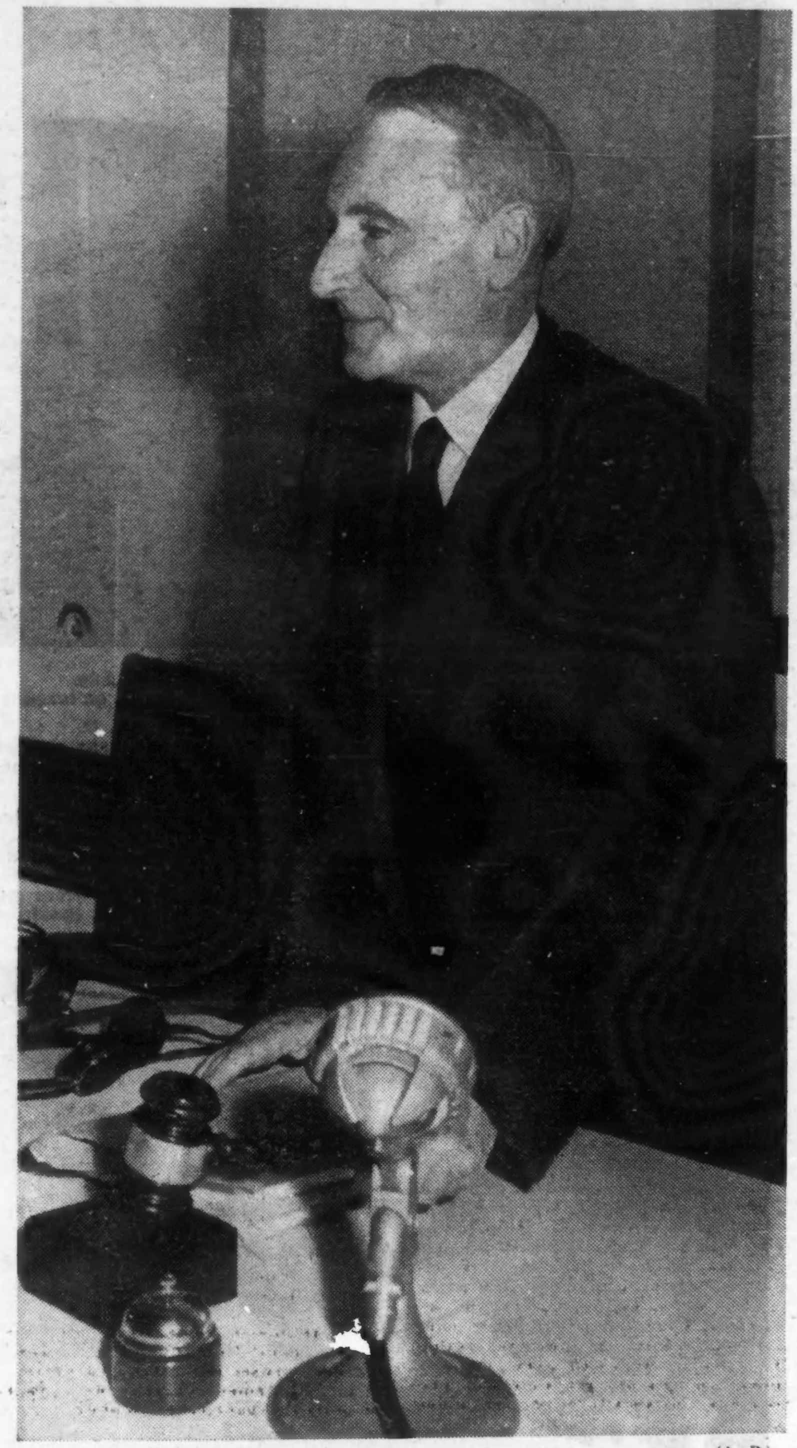
Parmi ces causes, le professeur Debré a choisi de mettre l'accent sur deux points qui pourraient à première vue paraître tenir un rôle secondaire : le népotisme et les coteries.

Le professeur Debré a raison de démasquer le népotisme : il est stérilisant. Pourquoi ?

Prenons l'étudiant en médecine au moment où, arrivé à sa troisième ou quatrième année de médecine, externe dans un hôpital, il décide de préparer l'internat. Dès ce moment, la « course au patron » commence (elle a souvent débuté avant, car il est d'usage de retenir ses places d'externe; certaines sont plus intéressantes que d'autres : déjà les relations personnelles et les recommandations jouent).

« Inutile de te lever »

Arrive le concours de l'internat. La correction de l'écrit est absolument anonyme, les copies sont lues par un lecteur. A l'oral, les relations entrent en jeu. Les membres du jury ont tout naturellement tendance à mettre de meilleures notes à l'élève qu'ils



(A. P.)

LE PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ.
« *Rien à faire : j'ai apporté les sandwiches et le vin.* »

connaissent et qui a travaillé dans leur service.

Mais c'est surtout après l'internat que le népotisme va réellement entrer en jeu. Si l'interne a décidé de faire une carrière indépendante, pas de problème. Il fera en quatre ans huit stages de six mois dans huit services différents pour se mettre au courant des principales spécialités médicales en fonction, selon le cas, de la spécialité qu'il aura choisi d'exercer lui-même dans sa future installation.

Mais s'il se destine à la carrière hospitalière, il devra déjà sélectionner ses patrons en tenant compte de ceux qui ont le plus d'influence dans le jury des concours hospitaliers. Les coteries se forment. Il s'agit de s'attacher le ou les patrons de son choix. En passant le concours — « bon enfant », de l'avis unanime, par rapport à l'internat de chef de clinique — on peut faire une année d'internat de plus. On « se fait » deux patrons supplémentaires. Reste à espérer, en préparant le concours de médecine des hôpitaux, que ce ou ces patrons vont faire partie du jury.

« *Inutile de te lever demain,* téléphonait un jour un candidat à un de ses copains, *il y a un tel et un tel au jury ; tu n'as aucune chance !* »

On se souvient de l'affaire du concours des hôpitaux qui amena l'annulation par le Conseil d'Etat des décisions du jury au concours de 1949, à la suite de la plainte d'un jeune médecin, le docteur Lévy. Celui-ci montra que sur 39 candidats prévus, 25 renoncèrent à se présenter quand ils connurent la composition du jury. Pour prouver que lorsqu'on connaît la composition du jury, on peut établir du même coup la liste des reçus, le docteur Lévy déposa cette liste, composée de 9 noms, chez un huissier avant le concours. Les 9 noms furent ceux des 9 lauréats.

La queue au portillon

Car les patrons, s'ils réclament de leurs poulains une certaine dépendance, les défendent âprement dans les concours. On cite le cas d'un grand professeur particulièrement acharné qui ne voulait rien savoir pour se livrer aux transactions habituelles entre les membres du jury.

« *Nous vous avons donné un tel hier,* disaient ses confrères, *donnez-nous un tel aujourd'hui.*

— *Rien à faire,* répondait l'obstiné, *j'ai apporté des sandwiches et un litre de vin. Je resterai ici le temps qu'il faudra pour que mon candidat soit reçu !* »

En échange d'une protection qui, si elle n'est pas toujours aussi outrancière, est très sûre et très forte, que donne l'élève à son patron ? Leurs relations ne sont pas codifiées sur le papier. Elles obéissent à une sorte d'usage traditionnel solidement ancré dans les mœurs médicales.

Il est de bon ton, par exemple, quand on est assistant, de ne pas se faire une trop grosse clientèle. Il serait indécent de rouler voiture américaine quand on n'a pas de titre et qu'on dépend encore du maître qu'on s'est choisi. Il faut faire le travail de ce maître. On effectue avec lui — ou sans lui quelquefois — ses recherches. On écrit les publications qu'il signe. En somme, ce mode de relations relève plus d'un paternalisme désuet que d'un véritable travail d'équipe au cœur de laquelle le patron forme ceux qui seront un jour apppelés à lui succéder.

Pendant ce temps, les années tournent. Toute l'activité du médecin est tendue vers ce fameux concours et les moyens qu'il faut mettre en œuvre pour l'obtenir.

Le mandarinat et ses conséquences, c'est-à-dire la dépendance qu'il crée d'homme à homme et les obligations qui en découlent, ne laissent l'esprit libre, ni pour la recherche (qui, par ailleurs, réclame des sacrifices sur le plan matériel) ni même pour la constitution d'une clientèle. On vit des miettes du patron. Tout est suspendu à l'obtention de ce fameux concours. L'attente dans ces conditions est stérilisante. Certains sont nommés médecins des hôpitaux à 38, 40 ans ; ils se sont sclérosés à « faire la queue au portillon », selon l'expression d'un médecin, à l'âge où ils devraient être le plus productifs.

Un mal plus profond

De ces maux, quel est le remède ? D'abord, semble-t-il, supprimer ces faux concours. A ce stade, tous les candidats ont atteint un degré de connaissances suffisamment élevé pour être largement à la hauteur des épreuves. On peut leur épargner un travail stérile de préparation, puisque c'est finalement sur leur travail global de médecin qu'on les jugera. C'est du reste fort bien ainsi : il serait scandaleux de décider de la valeur professionnelle d'un médecin de 40 ans sur le hasard d'une épreuve écrite ou orale.

Mais alors, n'est-il pas plus simple de remplacer ce concours qui n'est en réalité qu'une forme hypocrite d'élection dont les apparences ne trompent plus personne, *par un système de cooptation pur et simple,* comme cela existe en Grande-Bretagne, en Amérique, en U.R.S.S., où les professeurs et chefs de service nomment directement leurs assistants et leurs successeurs en fonction de leurs mérites ?

Sûrement. Mais il ne faut pas se faire d'illusions. En supprimant le népotisme, on aura fait un progrès. On n'aura pas résolu le problème de la médecine française. Le mal est plus profond. C'est une réforme totale, une refonte complète de ses institutions qu'il faut envisager, tant sur le plan des programmes qui sont offerts à l'heure actuelle aux étudiants en médecine et sur la façon dont l'enseignement leur est donné, que sur l'exercice même de cette médecine.

La médecine est à un tournant. Le conflit qui oppose à l'heure actuelle les médecins au gouvernement à la suite du décret du 12 mai est un des aspects du malaise général : la profession médicale, dans son cadre actuel, ne correspond plus aux impératifs dictés à la fois par l'évolution des techniques médicales et celle des besoins sociaux.

Nous reviendrons la semaine prochaine sur ce problème qui semble ne pouvoir être résolu dans l'avenir qu'en adoptant une conception de la médecine très profondément différente de ce qu'elle a été jusqu'ici.

ROSIE MAUREL.

men SPORT
LE TAILLEUR CHEMISIER
DE LA RIVE GAUCHE
SOLDE
AVANT TRAVAUX
16
16 RUE DE SÈVRES
LIT. 20-21
parking gratuit réservé à notre clientèle

VOUS FEREZ MIEUX LA PROCHAINE FOIS

De janvier à décembre, on parle souvent des vacances. Mais c'est à la fin du mois de juillet que la fréquence de ces conversations atteint le maximum d'intensité. Si on leur prête une oreille attentive, on peut constater que ces (fameuses) vacances ne sont pas toujours aussi réussies qu'elles le devraient... et que les échecs ne sont pas (forcément) dus au mauvais temps.

Pour tous ceux qui ne possèdent pas une villa au bord de la mer ou une maison de campagne, le choix d'une résidence de vacances pose un problème réel. L'hôtel et la location meublée (qui ne sont pas sans avantages) ne sont pas, non plus, pour certains, sans inconvénient.

Ceux qui vont à l'hôtel ne sont pas toujours sûrs :

- D'avoir *exactement* la chambre qu'ils avaient retenue.
- De trouver tout le calme dont ils ont besoin pour récupérer leur équilibre nerveux.
- De s'adapter sans peine aux horaires des repas, toujours assez stricts.
- De manger chaque jour ce que, précisément, ils aimeraient manger.

Ceux qui louent une maison meublée n'y trouvent pas toujours le confort qu'ils espéraient, et ont souvent du mal à « faire leur trou », dans un décor qui leur est complètement étranger.

Toits à volonté

Dans l'un et l'autre cas, il est évidemment trop tard pour revenir sur ce qui est fait. Mais il est temps en revanche d'assurer la réussite des prochaines vacances.

Comment ? En cherchant dès maintenant un « toit » idéal et en profitant d'être sur place pour le chercher.

Si vous finissez (ou commencez) un séjour sur la Côte d'Azur, et si vous êtes bien décidé à y revenir, mais dans de meilleures conditions, c'est le bon moment pour entreprendre vos recherches.

Le hasard d'une promenade peut vous faire découvrir le terrain bien placé ou le « bungalow » confortable qui apportera une solution définitive et séduisante à tous vos problèmes « vacances ».

Pour ceux qui n'aiment pas chercher « à l'aveuglette », voici une suggestion :

La corniche varoise qui relie Cavalaire à Saint-Tropez, dessert, sur la Côte des Maures, un des plus célèbres domaines viticoles de Provence : celui de la Croix-Valmer.

Sur 400 hectares : des vignes, des bois de chênes-lièges et de mimosas, des forêts de pins et des fleurs. Un domaine qui commence sur les crêtes des collines et qui se termine à quelques mètres de la mer par une immense plage de sable fin.

Dans les vignes

Plusieurs secteurs du domaine ont été réservés à des lotissements. Ils sont séparés les uns des autres et forment des « îlots » d'urbanisation dispersés et de caractère très différent.

— Les uns, situés au sommet des collines, permettent d'avoir une vue étendue sur la baie de la Croix-Valmer et les Iles d'Or.

— Les autres, à quelques mètres de la plage, offrent toutes les possibilités de vie « aquatique ».

Entre ces points d'urbanisation, aussi diversifiés que les goûts mêmes des futurs habitants, les vignes et les mimosas continueront à pousser.

Rien de commun donc avec les classiques « espaces verts » qui ne restent généralement verts que... sur les dépliants publicitaires.

L'organisation intérieure de chaque lotissement a été minutieusement étudiée afin de leur donner un caractère hautement résidentiel :

— Les viabilités (eau, électricité, etc.) entièrement réalisées en souterrain, ne « gâtent » pas le paysage.

— Les routes permettent d'atteindre facilement les différentes propriétés mais ne viennent pas perturber le calme du domaine : la N. 559 (Cavalaire-Saint-Tropez) dessert ce Domaine tout en s'éloignant beaucoup du rivage. Quant aux routes intérieures, elles seront presque toutes en impasses afin d'éviter une circulation intense autour des terrains construits.

Le « réalisé » et le « réalisable »

Ici, en effet, les terrains « se construisent ». Ils le font même avec beaucoup de rapidité et... d'élégance.

UNE MAISON RÉALISÉE.
Si vous aimez voir plutôt qu'imaginer.

Si vous devenez propriétaire de l'un d'eux, plusieurs solutions s'offrent à vous :

● PREMIÈRE HYPOTHÈSE : vous désirez faire édifier vous-même et selon vos plans personnels, la demeure « de vos rêves ».

Vous en avez la possibilité, à condition de vous conformer aux normes qui assurent une homogénéité esthétique à l'ensemble du domaine.

● DEUXIÈME HYPOTHÈSE : vous voulez faire construire votre maison, c'est-à-dire décider de la superficie, du nombre et de la répartition des différentes pièces, mais les problèmes qui se posent aux « particuliers constructeurs » vous effraient un peu. Vous n'avez ni le temps, ni la possibilité matérielle de les résoudre efficacement.

Dans ce cas, les réalisateurs se chargent *à votre place* de l'organisation et de la surveillance des travaux. Il suffit que vous leur confiiez vos directives : ils feront bâtir votre maison. Ils pourront même la décorer et la meubler si vous le leur demandez.

● TROISIÈME HYPOTHÈSE : vous appartenez à la catégorie des gens qui aiment « *voir* » ce qu'ils achètent et préfèrent le « réalisé » au « réalisable ».

Alors, aucun problème : de ravissantes villas sont déjà prêtes au Domaine de la Croix-Valmer. Elles valent entre 69.500 et 79.000 nouveaux francs. Leurs fondations sont en béton, leurs murs en agglomérés de ciment.

Les conditions de confort, spécialement étudiées en fonction du climat et du décor, assurent :

— L'isolation thermique (par les murs et les plafonds).

— La possibilité de rafraîchir l'atmosphère (système de ventilation permanente par gaines d'air).

— Celle de la « réchauffer » (des conduites de cheminées sont prévues).

— Des facilités « ménagères » (équipement sanitaire complet : chauffe-eau électrique, etc.).

L'embarras du choix

Si vous vous êtes laissé séduire par le paysage, la douceur de l'air et l'odeur des pins, aucun doute : vous êtes un futur habitant de la Croix-Valmer.

Mais si vous voulez continuer votre promenade et... choisir, la Société LEREDU vous propose d'autres sites méditerranéens :

— A 4 kilomètres du Lavandou par exemple, le domaine du « Gaou Bénat » où les constructions sont intégrées au paysage (voir « L'Express » du 7 juillet).

Sur la plage de l'Escalet, située entre Saint-Tropez et la Croix-Valmer; à Saint-Tropez enfin où la résidence Holiday est achevée et offre de nombreux types d'appartements.

UN COIN DU DOMAINE.
Au hasard d'une promenade.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par MM. Leredu et Cie, Le Lavandou (Var). Tél. : 88 et 277.

MADAME EXPRESS

Supplément 4 pages pratique

Cette semaine Mme Express a :

● ***Téléphoné*** **au ministère de l'Education Nationale pour obtenir des précisions au sujet de l'oral de rattrapage du baccalauréat en septembre. Elle a appris que :**

— le décret n'est pas encore signé, rien n'est donc officiel ;

— en principe, les candidats ayant obtenu plus de 7 de moyenne à l'écrit de juin recevront directement des convocations pendant la seconde quinzaine d'août ;

— les épreuves se dérouleraient dans la deuxième quinzaine de septembre et comporteraient les même matières que l'écrit avec les mêmes coefficeints ;

— les cours de vacances publics n'auront pas lieu cette année.

Pour venir en aide aux parents que hante le spectre du bac ou d'un examen de passage, Madame Express publie cette semaine une liste d'établissements privés organisant, cet été, des sessions de révision (voir p. IV).

● ***Reçu*** **les deux premiers-nés d'une nouvelle série de guides touristiques. La présentation est ingénieuse : une jaquette plastifiée contient :**

1° une carte routière et détaillée de la région intéressée ;

2° un guide hôtelier où sont sélectionnés les restaurants « corrects » à moins de 10 N.F. le repas ;

3° un guide qui comprend : un aperçu de la région sur le plan économique, social, culturel, un très grand nombre de renseignements pratiques, anecdotiques et naturellement des programmes d'excursions pour les touristes en tous genres. Malheureusement, quatre « unités touristiques » seulement sont sorties jusqu'ici : Normandie, Bretagne (5,90 N.F. chacune), Provence-Côte-d'Azur, Rhône-Alpes (6,50 N.F. chacune) (Foldex, 111-113, rue Legendre, 17e - MAR. 93-10).

● ***Noté*** **l'adresse d'un horticulteur qui se charge de la garde et de l'entretien des plantes vertes pendant l'été. Ce spécialiste peut également : assurer le rempotage (souvent nécessaire lorsque la plante a grandi), appliquer les apports d'engrais, pratiquer les traitements antiparasitaires qui peuvent rendre aux plantes une seconde jeunesse avant l'hiver (Etablissements Horticoles, 15, rue Henri-de-Vilmorin, à Vitry-sur-Seine. ITA. 06-27).**

● ***Réussi*** **à se trouver coiffée, maquillée et munie de conseils de beauté fort utiles pour les vacances, en deux heures et quart et pour la somme très raisonnable de 20 N.F. Un grand magasin vient en effet de lancer le « complet beauté-vacances » où sont compris : shampooing, coupe (facultative, mais recommandée pour l'été) et maquillage (léger). C'est une formule utile et abordable pour celles qui partent et aussi pour celles qui restent. Mais il est prudent de prendre rendez-vous (Salon de coiffure du Louvre - LOU. 08-34 - ouvert sans interruption de 9 h. 15 à 18 h. 30).**

● ***Vu*** **un ravissant polissoir à chaussures, plus agréable à emporter en voyage qu'une brosse à reluire et plus joli à suspendre dans le coin à chaussures que le classique nécessaire d'entretien. C'est une bande de grosse peluche laineuse munie à chaque extrémité d'une petite poignée triangulaire en cuir. C'est aussi un charmant cadeau. Existe en rouge, deux tons de gris et de vert : 16 NF (Rigaud, 51, rue François-Ier).**

(Dambier.)

SANTÉ : le mal des transports
(Voir p. II.)

MODE : le style marin-pêcheur
(Voir pp. II, III.)

(Dambier.)

1. CIRÉ LONG NOIR.
La bonne interprétation.

MODE

Le style marin

● *Cirés, vareuses, suroîts : les vrais pêcheurs vous apprennent à affronter le mauvais temps.*

SUPERSTITION ou autosuggestion, la plupart des femmes composent leur garde-robe de vacances comme s'il ne devait jamais pleuvoir. Elles emportent toutes un short et des robes légères, presque toutes quelques chandails et un imperméable, mais beaucoup plus rarement une grosse veste ou une tenue à toute épreuve pour les jours de « gros temps ».

Bien des estivantes, et des estivants, passent ainsi leurs journées enfermés à regarder tomber la pluie ou à écouter mugir le vent, faute d'un équipement approprié, ce qui est non seulement malsain pour le physique mais également très démoralisant. Ils regardent alors avec envie les pêcheurs bretons, normands ou vendéens bien à l'abri dans leurs grosses vareuses, leurs pantalons de drap ou leur ciré.

Pourtant, il ne tient qu'à eux de les imiter. Il existe en effet dans tous les ports de pêche du littoral, de Boulogne à Saint-Jean-de-Luz, des magasins spécialisés dans la vente d'équipements de marins. Au début, ces commerçants ne vendaient que les vêtements de travail pour les « vrais » pêcheurs, mais, à force de voir les citadins s'extasier sur les chandails de rude laine bleu marine et les suroîts de ciré jaune, ils ont eu l'idée d'adjoindre un rayon « pour touristes » dont les articles sont plus raffinés, un peu plus chers, mais « tellement couleur locale ».

En principe, seuls les inscrits maritimes ont le droit de se fournir dans les coopératives de marins. Ils bénéficient en effet d'une détaxation de 20 % sur tous leurs équipements. Mais pendant l'été, certaines coopératives vendent à la clientèle de passage (les prix étant bien entendu calculés avec les taxes). Une partie des modèles que nous avons photographiés ont ainsi été sélectionnés à « Tout pour la Marine », sur le port de Fécamp. Vous pouvez emprunter aux marins authentiques :

● Marinière pour homme en molleton marine, commode et bien coupée. 48 NF environ (voir photo page I).

● Tricot de corps classique rayé marine et blanc. A porter sous la marinière, 9 NF environ (voir photo page I).

● Gros pull de laine marine à col roulé, manches longues. La plus petite taille est parfaite pour les femmes, mais attention, il vaut mieux les porter sur une chemise ou un chemisier si l'on a la peau fragile : de 28 à 60 NF suivant la qualité de la laine (voir photo page I).

● Bonnet à pompon en tricot à côtes, 5 NF environ (voir photo page I).

Version de plaisance

Quant aux cirés, ceux des pêcheurs sont extrêmement rigides et souvent mal commodes, car ils ne comportent pas d'ouverture sur le devant (pour protéger efficacement par grosse mer). Mieux vaut s'en tenir aux versions « édulcorées », qui ne sont d'ailleurs pas très chères.

On en trouve facilement dans les ports de plaisance.

A Paris, quatre boutiques se sont spécialisées dans le « style marin ».

● Auld Reekie, 10, rue des Capucines.

● Tunmer, 5, place St-Augustin.

● Au Petit Matelot, 27, avenue de la Grande-Armée.

● Henriette Ithurbide, 6, rue du 29-Juillet.

Nous avons photographié, dans cette catégorie, des vêtements plus « policés ».

● Un caban pour hommes (veste trois-quarts en drap marine), boutonnage croisé, fentes sur le côté : 175 NF. (*Auld Reekie*, voir photo n° 3).

● Veste de dame en ratine bleu marine, boutonnage croisé : 155 NF. (*Auld Reekie*, voir photo n° 3).

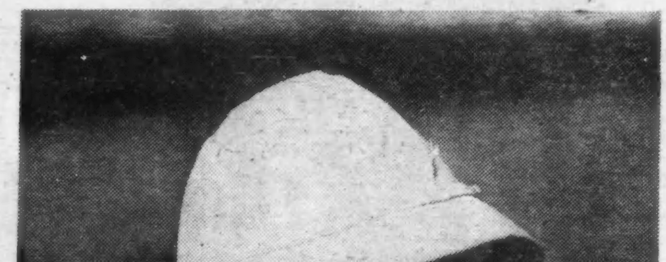
● Ciré 3/4 pour dame. Col double en velours côtelé. Boutonnage croisé, deux poches verticales. 34 NF 50. Suroît assorti : 10 NF 50. Pantalon même matière : 26 NF. (*Au Petit Matelot*, voir photo n° 4).

● Ciré long noir pour dame, forme trench-coat en toile huilée. 69 NF 50. Suroît assorti, 9 NF 95. (*« Tout pour la Marine »*, à Fécamp, voir photo n° 1).

● Suroît ciré jaune pour homme : 9,95 NF (*Fécamp*, voir photo n° 2).

● Bob marine ou blanc pour homme ou pour dame : 6 NF 90. (*Au Petit Matelot*, voir photo n° 3).

Les fameux pantalons de flanelle rouge des pêcheurs d'Arcachon qui font rêver les estivants de la région ne sont pas vendus aux particuliers, mais on en trouve une version stylisée chez Auld Reekie.



(Dambier.)

2. SUROIT AUTHENTIQUE.
De Boulogne à Saint-Jean-de-Luz.

SANTÉ

Etes-vous « naupathique » ?

● *Le mal des transports ne peut pas se guérir. Mais on peut l'atténuer.*

A la question : « Etes-vous naupathique ? » 60 à 80 % d'entre nous pourraient, selon des statistiques américaines, répondre « oui », un « oui » plein de menaces qui risque de gâcher le plaisir des vacances ! Car « être naupathique », c'est être sujet au mal des transports. Affection bénigne qui guérit spontanément — avec la cessation du voyage — mais qui n'en est pas moins affreusement déplaisante.

Les trois stades

Les anciens avaient déjà fort bien décrit les symptômes du mal de mer qui sont les mêmes pour les modernes mal d'avion et mal d'auto.

A un premier stade, le naupathique se sent envahi par une indéfinissable sensation de malaise. Il cesse de parler. Son humeur s'assombrit. La cigarette du conducteur lui est insupportable. Il demande qu'on ouvre la fenêtre. Si on ne le perd pas de l'œil — c'est prudent lorsqu'il s'agit d'enfants — on le verra pâlir, bâiller, se couvrir de sueur. Il vaut mieux arrêter la voiture : les vomissements sont proches. Ils s'accompagnent souvent de vertiges qui obligent à soutenir le malade. C'est le deuxième stade.

Le troisième stade du mal s'observe surtout en avion et en bateau où il est évidemment difficile de débarquer les malades. Le tableau est impressionnant : l'état nauséeux s'installe de façon perman[en]te. Le malade est prostré, inerte, aboulique, indifférent à tout.

Il semble, écrit un spécialiste médecin de la marine, qu'on ait affaire à une masse amorphe ayant perdu tout ressort : on voit disparaître à ce stade tout sentiment de coquetterie ou de pudeur et même jusqu'aux instincts les plus puissants, tels l'instinct maternel et l'instinct de conservation.

Le responsable

Quelle est donc cette affection qui peut rendre si malade et s'effacer sans laisser de traces ? On commence à peine à entrevoir les causes du mal des transports.

Faisons rapidement justice des théories « psychiques » du mal des transports qui se traduisent par des réflexions du type : « Tu es malade parce que tu t'imagines que tu vas l'être ». Les chiens peuvent avoir le mal de mer, ainsi que les bébés dès qu'ils cessent [illegible]sition allongée. *Les th*[illegible]*e* (déplacements ins[illegible]s par les mouvement[illegible] *kinesthésique* (trou[illegible]usculaire), *oculaire* [illegible] entre par les yeux », [illegible]urent leur moment d[illegible]ssayé, plus récemmen[illegible] maladie des trans[illegible]aphylactique et au[illegible]éraux d'adaptation d[illegible]main aux conditions[illegible]ur. Il faut retenir de[illegible]s un point commun[illegible] *déséquilibre neur*[illegible]quelle tout le monde [illegible]

Il semble pr[illegible]r des recherches réce[illegible] *végétative qui carac*[illegible]*ner, a un point de d*[illegible] c'est-à-dire met en c[illegible] cette partie de l'or[illegible] joue un rôle d'équili[illegible]

Non seuleme[illegible]aliste, il est très ancie[illegible]ue les sourds-muets [illegible]mnes de naupathie, [illegible]s expérimentales [illegible]ontré que la maladie [illegible] peut être reproduite [illegible]n du système vestibu[illegible]

([Dam]bier.)

3. CABANS DE DRAP MARINE.
« Tellement couleur locale... »

Mais au fond [illegible]cation physiologique [illegible]pathiques, ce qui [illegible]st de savoir les prév[illegible]

Jusqu'à la fi[illegible]uerre mondiale, la p[illegible]sie a régné dans ce[illegible]e les médecins ne di[illegible]e thérapeutique réc[illegible]contre le mal de mer[illegible]bonne femme les plu[illegible]vaient leurs adeptes, [illegible] gros sel sur l'esto[illegible] bon verre d'eau de [illegible]mbarquement.

Mais aucun [illegible] suffit à protéger pen[illegible]transports de troup[illegible]tassés souvent avec le[illegible] cales des navires de[illegible]taient si malades à l[illegible]upart se révélaient a[illegible]les de tenir un fusil.

Les Anglo-S[illegible]rs en œuvre d'imme[illegible]echerches pour tent[illegible] anti-nausée efficac[illegible]us de 100.000 lapins [illegible]ssaya plus de 10.000 [illegible] et on finit par décou[illegible]t miracle du mal [illegible]e variété d'antihis[illegible]nthèse de la famille [illegible]*mine* d'où sont sorti[illegible]ialités vendues à l'he[illegible]armacie pour lutter [illegible]transports (sous for[illegible]es) ou pour le préven[illegible] comprimés). Ces [illegible]surent dans l'immens[illegible]as un voyage sans hi[illegible]ne légère somnolen[illegible]mbattre par la pri[illegible]dérivé amphétaminiq[illegible]onner aux enfants en [illegible]doses selon les indic[illegible]d'emploi.

Toutefois, [illegible] anti-nauséeux, si ef[illegible]n'empêche pas les[illegible]es au mal des transp[illegible]n certain nombre d[illegible]

[illegible] auto

Les sujets se[illegible]e installés à l'avant, [illegible]la tête appuyée si pos[illegible]lé, de-

vant une fenêtre ouverte (si la température le permet). Ne pas se raidir dans les tournants, laisser au contraire le corps suivre les mouvements du véhicule.

Les autres passagers s'abstiendront de fumer (surtout la pipe ou le cigare). Le conducteur évitera les grandes vitesses et la conduite brutale au frein.

En bateau

Se rapprocher le plus possible du centre de gravité du navire ou de l'embarcation pour être moins secoué.

Eviter les odeurs, le tabac, le café, les repas trop riches ou trop alcoolisés... et le voisinage des sujets malades.

S'efforcer de se distraire, de marcher, de s'aérer le plus possible. Boire de l'eau minérale alcaline gazeuse très fraîche.

En avion

Mêmes précautions générales et même recherche du centre de gravité (demander conseil à l'hôtesse). En cas de gros temps, on peut utiliser la sangle de fixation au siège. Ne pas s'appuyer aux parois en vibration. Le port d'obturateurs d'oreilles a été conseillé (à condition de les enlever à la montée et à la descente de l'appareil).

De toute façon, quel que soit le mode de transport utilisé, savoir que :

— Contrairement à un préjugé répandu, le fait que l'estomac soit vide ou plein n'a pas d'influence sur l'apparition du mal de mer, mais qu'il est préférable de ne pas s'embarquer à jeun pour éviter les malaises de l'hypoglycémie.

VACANCES

Le lit de Charles-Quint

● *De l'Ecosse au Tyrol, du Limbourg au Périgord, des adresses et des prix pour mener la « vie de château ».*

DE nombreux propriétaires de « demeures historiques » ont découvert depuis quelques années que le meilleur moyen de sauver leur patrimoine ancestral était de le reconvertir en hôtel.

C'est une formule encore mal connue du grand public, mais séduisante. Le virus de « la vie de château » s'attrape aisément lorsqu'on apprécie par-dessus tout en vacances la beauté du cadre et du site. Deux conditions cependant : le confort ne doit pas être négligé (les propriétaires reçoivent des crédits à cet effet) et les prix doivent rester « raisonnables » (mieux vaut s'assurer des tarifs ; ils sont parfois variables et quelquefois exorbitants).

Dans ces limites, l'hôtel-château devient l'étape idéale. Il existe environ 160 demeures aménagées en Angleterre, 100 à 130 en France, 40 en Autriche, 26 en Belgique, 25 à 30 en Allemagne, 11 en Hollande, 4 en Espagne, 4 au Portugal, etc.

Madame Express a demandé à un spécialiste du tourisme de sélectionner pour ses lecteurs quelques-uns de ces hôtels-châteaux (1). Les prix indiqués correspondent à la pleine saison pour des chambres avec salle de bains, service non compris (10 à 15 % en moyenne). Hors saison (c'est-à-dire en dehors de juillet et août), les prix sont de 30 à 60 % moins chers.

En France

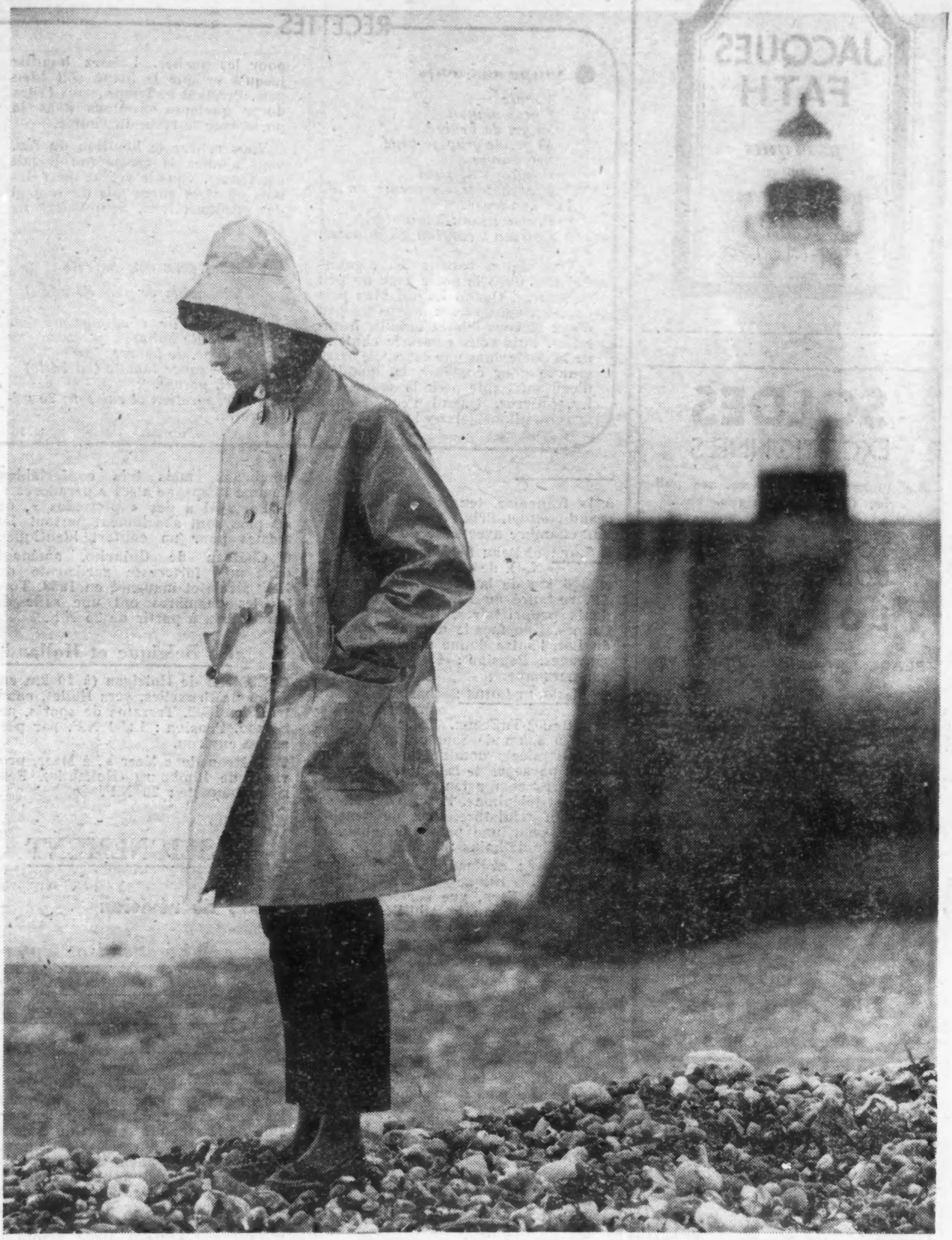
Les hôtels-châteaux sont ouverts de mai à octobre pour la plupart. Chacun comporte environ dix à quinze chambres (il est toujours prudent de réserver). Prix moyen par personne et par jour : 50 N.F. ou 80 N.F. pour deux personnes, service non compris.

● FINISTÈRE : le manoir du Stang, en Cornouaille, sur la N. 783, à 13 km de Quimper et 8 km de Concarneau. Gentilhommière XVI^e siècle. Beaux jardins et golf. Ouvert jusqu'au 20 septembre seulement. De 35 à 45 NF pour une chambre avec salle de bains.

● ISÈRE : château de Monbaly, à Vaulx-Milieu (le dernier-né des châteaux-hôtels), parc, jardin

(*Suite en tournant la page.*)

(1) Madame Express tient à la disposition de ses lecteurs une liste plus complète, mais qui ne peut être publiée, faute de place.



(Dambier.)

4. TROIS-QUARTS HUILÉ JAUNE.
Inutile de rester enfermé.

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis
pour les ongles

RECETTES

Soupe aux œufs

4 œufs
1 gros oignon
50 gr. de beurre
50 gr. de gruyère râpé
Sel, poivre
Croûtons de pain
2 cuillerées de crème ou de lait condensé.
Préparation : 5 minutes.
Cuisson : environ 15 minutes.

Vous faites roussir les oignons émincés dans la poêle avec un peu de beurre. Quand ils ont bien pris couleur, vous versez dessus un peu d'eau et vous laissez bouillir 5 minutes. Puis vous versez le contenu de la poêle dans une casserole assez grande pour contenir la quantité d'eau suffisante pour la soupe. Salez, poivrez. Quand l'eau bout à gros bouillons, jetez-y les œufs 1 à 1 pour les pocher. Laissez bouillir jusqu'à ce que le blanc soit bien pris. Pendant ce temps, vous faites dorer quelques croûtons dans la poêle avec le reste du beurre.

Vous retirez le bouillon du feu, vous ajoutez la crème (ou le lait condensé). Vous le versez dans des bols où vous aurez mis un œuf et des croûtons frits. Saupoudrez de gruyère.

Toast aux œufs frits

4 tranches de pain de mie
4 œufs
150 gr. de champignons (ou une petite boîte)
100 gr. de beurre
Une sauce tomate (en boîte)
Sel, poivre.
Préparation et cuisson: 20 minutes.

Vous faites frire les champignons dans un peu de beurre et vous les hachez grossièrement. Dans le reste du beurre, vous faites dorer rapidement les tranches de pain sur les deux faces. Dans la même poêle, vous faites frire les œufs, puis vous les séparez quand le blanc est bien pris. Pendant la cuisson des œufs, vous faites chauffer un peu de sauce tomate.

Vous disposez les toasts dans un plat ; sur chacun d'eux, vous posez un œuf que vous entourez de champignons. Vous nappez le tout avec la sauce tomate bien poivrée.

Variante : si vous n'avez pas de champignons, remplacez-les par du jambon coupé en menus morceaux, ou encore par des oignons émincés et dorés à la poêle.

SUZANNE ET HENRIETTE.

→

à la française, tennis, piscine. Très grand confort. Prix : 30 à 35 N.F. pour une chambre avec salle de bains.

● Lot : château de Mercuès, à 8 km N.-O. de Cahors par la N. 111 et à 6 km de la ... 120. Château du XI^e, restauré au XIX^e par ses précédents propriétaires, les évêques de Cahors. Une façade domine la vallée du Lot, l'autre donne sur les Causses sauvages. Pension : 45 N.F. environ par personne.

● Maine-et-Loire : hostellerie du Prieuré, à Chênehutte-les-Tuffeaux. Tél. : 1 et 12. Situé à 6 km de Saumur, ce château du XII^e siècle domine l'un des plus beaux paysages de la Loire. Ses trente chambres comportent toutes salle de bains et téléphone. Parc, plage de sable, golf miniature. Prix de pension en été pour une personne, chambre avec salle de bains : 30 à 39 N.F.

● Lozère : château de la Caze (gothique du XV^e), surplombe le Tarn, vue sur les falaises du Causse Méjean. Possibilités de faire du bateau. Pension : 35 N.F.

● Var : abbaye de la Celle, N. 7, à 2 km de Brignoles. Ouvert depuis 1929 dans un pavillon de l'ancienne abbaye. Lits à colonne, piscine, beau parc. Pension : 50 N.F.

En Espagne

Presque tous les hôtels-châteaux font partie de la chaîne des « Paradores ». Le plus beau d'entre eux est une ancienne forteresse moyenâgeuse flanquée de donjons impressionnants : le Parador national d'Oropesa, à Tolède. Remarquable aussi :

● Le Parador de Mérida (province de Badajoz, à 200 km de Séville). Situé dans un couvent baroque, près d'extraordinaires ruines romaines.

En Grande-Bretagne

L'un des plus renommés :

● Le Gleneagles Hotel (Pershire), en Ecosse. Dominant la lande, il possède un golf modèle, une nursery et une piscine. Prix : 45 à 50 N.F. pour une chambre avec salle de bains. On peut obtenir la liste complète des hôtels-châteaux britanniques à l'Office Britannique de Tourisme, 6, place Vendôme, Paris (1^er). RIC 72-40.

En Allemagne

Les hôtels-châteaux allemands sont en général les plus somptueux et les plus confortables d'Europe. En outre, les prix sont relativement moins élevés qu'en France. Parmi les meilleurs :

● Le Georghausen (sur l'autoroute de Sieburg, un peu après Bonn). Chambres meublées style XVIII^e, mais Charles-Quint y séjourna. Pension : de 12 à 25 N.F. environ. Office Allemand de Tourisme, 4, place de l'Opéra, Paris (1^er). OPE 08-08.

En Autriche

La majorité des châteaux aménagés sont situés au bord de lacs. Prix moyen de pension dans une de ces résidences très confortables : 50 à 60 N.F. par jour (avec salle de bains).

● Château de Velden, en Carinthie. Au bord du lac de Worth, le plus « chaud » des lacs alpestres. Plage privée. Office du Tourisme Autrichien, 48, rue Cambon, Paris. OPE 93-82.

Au Portugal

Les hôtels-châteaux sont assez peu nombreux, mais très confortables. Comme l'Espagne a ses « paradores », le Portugal a des « pousadas », où les prix sont absolument partout les mêmes pour un confort identique :

● Château de Guincho, aménagé dans une forteresse garde-côte du XIV^e siècle et inauguré en 1959. Toutes les chambres ont une salle de bains. Prix à partir de 25 N.F.

En Belgique et Hollande

● Château de Huizigen (à 10 km environ de Bruxelles, vers Halle), construit en 1602. Terrains de sports, petit zoo. Pension : 12,50 N.F. par personne environ.

● Château de « Meer », à Meer, province de Limbourg (Hollande). Pension complète : 20 N.F.

ENSEIGNEMENT

Cours de révision

● *En attendant septembre, les bacheliers ne seront pas les seuls à bachoter...*

Un communiqué officiel publié il y a quelques semaines prévenait les familles qu'étant donné la suppression de la seconde session du B.E.P.C. et du bac, il n'y aurait pas cette année de cours de vacances organisés dans les établissements publics. Le rétablissement d'un oral de repêchage ne semble pas remettre cette décision en question. Mais les candidats bacheliers n'étant pas seuls à avoir besoin de cours de vacances, Mme Express a décidé de publier pour les parents embarrassés une liste d'établissements privés qui organisent des cours de révision et de préparation à ces fameux examens de passage qui gâchent tant de vacances.

Garçons :

● *de la 8^e à la 2^e :*

— Collège de Juilly (S.-et-M.). Tél. : 12 et 17, du 31 juillet au 3 septembre, révision des matières principales, jeux, sports.

● *de la 7^e à la 3^e :*

— Les Verrières - Pontigny - L'Abbaye (Yonne). Tél. : 30. Centre de rattrapage pour élèves des sections classiques et modernes.

— Le Val-d'Arly-St.-Nicolas-la-Chapelle (Savoie), organise des séjours de vacances pour garçons de la 7^e à la 3^e avec cours obligatoires de révision scolaire jusqu'au 25 août 1960.

● *de 8 à 13 ans :*

— St-Joseph-de-l'Océan - Saint-Pierre-Quiberon (Morbihan) : maison de vacances pour jeunes collégiens jusqu'au 1^er octobre. Devoirs de vacances, enseignement catholique.

● *de 8 à 16 ans :*

— Collège de Juilly, succursale des Avenières, à Cruselles (Haute-Savoie) : séjour pour garçons français et étrangers. A partir du 25 juillet, révision méthodique du programme de l'année. Cours spéciaux de perfectionnement de la langue française pour les étrangers.

● *3^e et 2^e*

— Institution St-Aspais, 34, rue St-Barthélemy, Melun (S.-et-M.). Tél. : 937.03.86, du 2 août au 31 août, révisions sur le programme.

● *Baccalauréat seulement :*

— Ecole des Francs-Bourgeois, 21, rue St-Antoine, Paris (IV^e). Tél. : ARC. 19-00, du 17 août au 15 septembre. Externat et demi-pension.

Filles :

● *Toutes classes :*

— Institut de l'Enclos, 14, rue de la Merci, Montpellier (Hérault). Tél. : 72.51.11, cours de vacances pour la préparation aux examens de passage, du 16 août au 5 septembre.

● *Classes secondaires :*

— Cours Maintenon, 104, rue des Docks, Tours (I.-et-L.) : peut recevoir pendant le mois d'août des jeunes filles en groupe ou individuellement.

Mixtes, toutes classes :

— Cours Nadaud, 1, place Jussieu, Paris (5^e). Tél. : POR 13-38. Externat et demi-pension (a également un internat de plein air non loin de Paris).

— Cours Fidès, 6, avenue Van Dyck, Paris (8^e) : cours de révision, un cours d'été préparatoire aux examens propédeutiques, du 29 août au 1^er octobre. Externat.

— Institut de Chaillot, 93, rue Lauriston (16^e). KLE 46-24 : de la 6^e à la 1^re, bac et B.E.P.C., du 22 août au 17 septembre. Externat et demi-pension.

Les cours par correspondance :

Ils permettent aux parents de ne pas se séparer de leurs enfants pendant l'été mais requièrent de tous — parents et enfants — une discipline stricte : l'horaire de travail, de deux à quatre heures par jour pendant 6 semaines, doit être régulièrement respecté. Citons entre autres :

— Les Cours de vacances, 21, rue Théophraste-Renaudot, Paris (15^e) préparent aux examens, entretiennent, perfectionnent et initient aux matières nouvelles.

— Les Cours Académiques de France, 143, quai de Valmy, Paris (10^e) préparent aux examens de passage des classes de l'enseignement secondaire, aux examens de propédeutique.

— L'Institut Viète, 15, rue Viète, Paris (17^e) a des cours de rattrapage par correspondance.

— Les Cours Universitaires de France, 14 bis, rue Mouton-Duvernet, Paris (14^e).

— Le Cours Chateaubriand, 75, avenue des Ternes, Paris (17^e).

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Nicole Behar, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Michel Random, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8^e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

SOLDES EXCEPTIONNELS
Ses imperméables italiens, ses pull-over, Cervino, Korrigan, etc... Ses costumes, ses cravates
TOUT LE STOCK DOIT DISPARAITRE
LORENZO
43, rue de Rennes
PLACE ST-GERMAIN-DES-PRES PARIS-6^e
Ouvert sans interruption de 10 à 20 h.

MESDAMES... MESSIEURS
Avant votre départ vérifiez vos robes, vos pantalons trop larges
SILHOUETTE - RETOUCHES
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
reste là pour y parer
Délais plus courts
PRIX MOINS CHERS

WEEK-END - VOYAGES VACANCES
DAVIS
TAILLEUR
« pantalonnier »
VOTRE PANTALON SUR MESURES
depuis 69 NF
laine
pli permanent
SOIE-COTON-TERGAL
ELASTISS D'ETE
Livraison en 48 heures
17, rue de la BANQUE
MÉTRO BOURSE

E Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1^er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

LE PROVENÇAL
ses coquillages d'été poissons et crustacés au gril
OUVERT EN AOUT
3, Rue Mouton-Duvernet
SEG. 40-28
FERME LE DIMANCHE

A VOIR

● cinéma

NOUVEAU

La dolce vita : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan, ELY.* 92-82.)

Propriété privée : la belle et les blousons noirs. Un coup d'éclat de la « Nouvelle Vague » américaine. (*Rotonde, MED.* 08-22 ; *Biarritz, ELY.* 42-33 ; *Royale, ANJ.* 82-66.)

Jamais le dimanche : une comédie réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Mélina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue, ELY,* 49-34 ; *Lord-Byron, BAL.* 04-22.)

Qui était donc cette dame ? : le ménage Tony Curtis-Janet Leigh sauvé par le F.B.I. et l'imagination de Dean Martin. Pour les amateurs de comédie américaine. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

RECENT

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette saison. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Astor, PRO.* 72-00.)

Le pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement du « Rififi chez les hommes ». (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

ANCIEN

Ivan le Terrible : le testament grandiose de S.M. Eisenstein (1945). (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Dossier secret : le génie de Welles dans un film d'aventures grandiloquent (1955). (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

The Third Man : Orson Welles et le célèbre air de cithare (1949). (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

La voix humaine, Le miracle : dirigée par Rossellini, la Magnani interprète Cocteau et Fellini (1948). (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

La main au collet : Grace Kelly, Cary Grant et Alfred Hitchcock sur la Côte d'Azur (1955). (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Fenêtre sur cour : ...et sur crime. Un suspense de Hitchcock (1954). (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

Hotel du Nord : amour raté autour du canal Saint-Martin. Carné (1938), Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont, Louis Jouvet. (*Royal Haussmann-Studio, PRO.* 47-55 ; *Picardy, ARC.* 62-98.)

● expositions

Poussin : le peintre le plus classique que les peintres les plus modernes admirent le plus. (*Musée du Louvre, entrée porte Tenon.*)

700 chefs-d'œuvre sortis des greniers du Louvre. (*Musée du Louvre, entrée porte Saint-Germain-l'Auxerrois.*)

Braque : l'œuvre graphique — trop peu connu — du « patron » de l'école française moderne. (*Bibliothèque Nationale, Galerie Mansard, rue de Richelieu.*)

Degas : directement d'Ingres à Bonnard. (*Durand Ruel,* 37, *avenue de Friedland.*)

● télévision

Jeudi 21 juillet a 22 h. 05 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique, commentée par François Chalais. Réalisation Jean-Paul Sassy.

Samedi 23 juillet a 20 h. 35 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif commentée par Claude Darget. Visite à un véritable zoo (africain) en liberté.

Samedi 23 juillet a 22 h. 30 : « Lady » Billie Holiday. Frédéric Rossif et François Chalais font revivre « Lady Day » qui vient de mourir, grâce à des extraits de films, notamment « New Orleans », avec Louis Armstrong.

Dimanche 24 juillet a 17 h. 30 : « Le couple invisible », la célèbre comédie de Norman McLeod avec Cary Grant et Constance Bennet.

Mardi 26 juillet a 19 h. : Festival de Salzbourg. Transmission de fragments du « Chevalier à la Rose » de Richard Strauss. Orchestre sous la direction d'Herbert von Karajan.

Mardi 26 juillet a 20 h. 50 : « Le quai Conti », une comédie de Guillaume Hanoteau avec Jean-Marc Tennberg,

MUSÉE FERNAND LÉGER
BIOT
Alpes-Maritimes (près d'Antibes)
Ouvert tous les jours, sauf Lundi

GALERIE CHARPENTIER
DUNOYER de SEGONZAC
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e)
LEVÉE

GALERIE MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI
KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT - UBAC

JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
NALLARD - MOSER - LOUTTRE - AGUAYO
CHELIMSKY - FIORINI - MIHAILOVITCH

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Vous bénéficierez gratuitement du service de la « Lettre confidentielle », réservée exclusivement à nos abonnés.

3° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ....

Adresse de vacances ....

désire souscrire un abonnement-vacances de { 1 mois à 5 NF / 2 mois à 7,5 NF / 3 mois à 13 NF

et vous règle la somme — par chèque

de NF — par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

EXCLUSIF

LE JOUR LE PLUS

A Berchtesgaden, alors que les débarquements se poursuivent sur les cinq plages de Normandie baptisées Utah, Omaha, Gold, Juno et Sword, les nouvelles qui parviennent au Q.G. de Hitler sont si confuses que le général Jodl n'a pas jugé bon de réveiller le Führer. Il a même pris sur lui de refuser au maréchal von Rundstedt les divisions blindées que celui-ci réclamait pour repousser l'envahisseur.

Quant au feld-maréchal Erwin Rommel, qui commande toutes les troupes du secteur de l'Atlantique, il est parti en permission pour l'Allemagne la veille même du débarquement. A l'aube du 6 juin, il n'a pas encore été prévenu de l'offensive.

« L'Express » termine la publication, en exclusivité, du récit des vingt-quatre premières heures du débarquement, établi par le journaliste américain Cornelius Ryan.

A huit cents mètres de Sword Beach, le caporal Josef Häger, tremblant et ahuri, finit par trouver la détente de sa mitrailleuse et se remit à tirer. Tout autour de lui, la terre semblait se soulever. Le fracas était assourdissant. Sa tête bourdonnait et le mitrailleur de dix-huit ans était malade de terreur. Il s'était bien battu, et avait aidé à couvrir la retraite de sa compagnie depuis le moment où les lignes de la 716e division avaient été rompues devant Sword Beach. Häger ne savait pas combien de Tommies il avait atteint.

Fasciné, il les avait vus quitter la plage et les avait fauchés les uns après les autres. Il s'était demandé bien souvent, par le passé, quel effet cela lui ferait de tuer un ennemi. Il en avait discuté bien des fois avec ses camarades, Huf, Saxler et Ferdi Klug. Häger le savait maintenant : c'était affreusement facile. Il savait aussi qu'ils allaient tous mourir, que ce n'était plus qu'une question de temps. Avec dix-neuf camarades — tout ce qui restait de la compagnie — il se terrait dans une tranchée devant un petit blockhaus.

De tous côtés, pleuvaient des obus de mortier, des rafales de mitrailleuses et des balles. Ils étaient encerclés, et ne pouvaient que se rendre ou se faire tuer. Tous le savaient — tous sauf le capitaine qui tirait à la mitrailleuse dans le blockhaus, derdière eux, refusait de les laisser entrer et ne cessait de crier :

« Il faut tenir ! Il faut tenir ! »

Une meilleure mort

Ce furent peut-être les chars qui le firent changer d'avis. Tous entendirent le tintamarre et le fracas de ferraille. Il y en avait deux. Le premier s'arrêta de l'autre côté d'un grand pré. Le second poursuivit sa route lentement, écrasa lourdement la haie, passa devant trois vaches qui ruminaient tranquillement dans un pâturage, puis les soldats de la tranchée virent son canon se relever lentement, s'apprêtant à tirer à bout portant. A cet instant précis, miraculeusement, incroyablement, le char s'enflamma. Dans la tranchée, un servant de bazooka qui en était à son dernier projectile trapu et camard, avait fait mouche. Hypnotisés, n'en croyant pas leurs yeux, Häger et son ami Ferdi virent le panneau du char en flammes s'ouvrir et, à travers les nuages de fumée noire, un homme essayer désespérément de se sauver. Hurlant, les vêtements en feu, il sorti à demi de l'ouverture, puis s'effondra, restant suspendu contre le flanc du char. Häger se tourna vers Ferdi et murmura :

« J'espère que Dieu nous réserve une meilleure mort. »

Le second char, se tenant prudemment hors de portée du bazooka, se mit à tirer à son tour, et, enfin, le capitaine fit entrer tout le monde dans son blockhaus. Häger et les autres survivants se ruèrent à l'intérieur, et tombèrent dans un nouveau cauchemar. Le bunker, à peine plus grand qu'une pièce normale, était rempli de morts et de mourants. En plus, il y avait plus de trente hommes qui étaient tellement serrés qu'ils ne pouvaient ni s'asseoir ni même se retourner. Il faisait noir, il faisait atrocement chaud et le bruit était hideux. Les blessés gémissaient. Les hommes parlaient et criaient en diverses langues — il y avait beaucoup de Russes et de Polonais parmi eux — et le capitaine, sourd aux cris des blessés qui le suppliaient de se rendre, continuait de tirer à la mitrailleuse par l'unique meurtrière.

Pendant un court répit, Häger et ses malheureux compagnons entendirent crier au-dehors :

« Ça va, Herman, autant sortir de là ! »

LE DÉBARQUEMENT DES RENFORTS.
« Ça va, Herman, autant sortir de là ! »

(A.F.P.)

Rageusement, le capitaine lâcha encore une rafale. Quelques instants plus tard, la même voix reprit :

« Allez, rends-toi, Fritz ! »

« Hello, boys ! »

Les âcres vapeurs de la poudre faisaient tousser les hommes et empuantissaient l'air déjà irrespirable. Chaque fois que le capitaine s'arrêtait pour recharger sa mitrailleuse, la même voix lui criait de se rendre. Enfin, une autre voix s'adressa à eux en allemand et Häger se souviendra toujours d'un blessé qui, utilisant sans doute les seuls mots anglais qu'il connût, se mit à répéter comme un perroquet :

« Hello, boys ! Hello, boys ! Hello, boys !... »

Soudain, la fusillade et le tir cessèrent à l'extérieur. Tout le monde, pensa Häger, comprit en même temps ce qui allait se passer. Il existait un regard dans la coupole au-dessus de leur tête. Häger et quelques autres hissèrent un homme pour qu'il essayât de voir. A peine eut-il jeté un coup d'œil qu'il se mit à hurler :

« Des lance-flammes ! Ils apportent des lance-flammes ! »

Häger savait que les flammes ne parviendraient pas jusqu'à eux, parce que des chicanes en acier barraient l'orifice d'aération du bunker. Mais la chaleur pouvait les tuer tous. Brusquement, ils entendirent le « oufff » du lance-flammes. Le bunker ne fut plus aéré que par l'étroite meurtrière par laquelle le capitaine s'entêtait à tirer, et par le petit trou du toit.

Peu à peu, la température monta. Certains soldats furent pris de panique. Poussant, griffant, hurlant : *« Laissez-nous sortir ! »*, ils tentèrent de passer entre les jambes de leurs camarades pour gagner la porte. Mais, serrés et coincés par la masse compacte des hommes, ils ne purent même pas se mettre à quatre pattes. Tout le monde se remit à supplier le capitaine de se rendre. Il ne se retourna même pas, et continua de tirer. L'air devint de plus en plus irrespirable.

« Mon capitaine ! glapit un lieutenant. *Les blessés suffoquent ! Il faut nous rendre !*

— Pas question ! grinça le capitaine. *Nous allons nous battre pour sortir de là ! Comptez les hommes et leurs armes !*

— Non ! Non ! », crièrent des voix dans tous les coins du blockhaus.

Par défi, les hommes commençaient à arracher les culasses de leurs fusils et à les jeter par terre.

Un rire méprisant

Des hommes perdaient connaissance sous l'effet de la chaleur. Les genoux repliés, têtes ballottantes, ils restaient quand même debout : il leur était impossible de tomber par terre tant ils se trouvaient comprimés. Le jeune lieutenant continuait de supplier le capitaine, en vain. Personne ne pouvait approcher de la porte, car la meurtrière était juste à côté et le capitaine était là avec sa mitrailleuse.

Soudain, le capitaine cessa de tirer et, se tournant vers l'opérateur de radio, lui demanda :

« Vous les avez contactés ?

— Non, mon capitaine. »

Ce fut alors que le capitaine jeta un regard autour de lui, comme s'il voyait le blockhaus pour la première fois. Il parut interloqué et confondu. Puis il jeta sa mitrailleuse au sol et soupira :

« Ouvrez la porte. »

Häger vit un soldat qui faisait glisser par la meurtrière une crosse de fusil à laquelle était attaché un mouchoir blanc. Une voix, de l'extérieur, leur cria :

« Compris, Fritz. Dehors. Un par un. »

Derrière Omaha Beach, le major Werner Pluskat haletait au fond d'un

(A.F.P.)

HITLER A SON Q.G. DE BERCHTESGADEN (*).
On avait attendu le communiqué allié.

fossé. Il était presque méconnaissable, son casque perdu, son uniforme en lambeaux, sa figure meurtrie et sanglante. Depuis plus d'une heure et demie qu'il avait quitté son blockhaus de Sainte-Honorine pour regagner son P.C., Pluskat rampait à travers un *no man's land* d'apocalypse. Des centaines de chasseurs, volant en rase-mottes au-dessus des dunes, tiraient sur tout ce qui remuait, et les grosses pièces de la marine ne cessaient de canonner le secteur. Sa Volkswagen se trouvait quelque part derrière lui, amas de ferrailles tordues et fumantes.

De la fumée s'élevait en tourbillons des haies et des cultures incendiées. Çà et là, Pluskat avait vu des tranchées pleines de cadavres de soldats, fauchés par l'artillerie ou mitraillés par les avions. Lui aussi avait été mitraillé. Il pensait avoir couvert à peine seize cents mètres et se trouver à cinq kilomètres de son P.C. d'Etreham. Péniblement, il avançait. Devant lui, il aperçut une ferme. En l'atteignant, pensa-t-il, il bondirait de son fossé, traverserait la cour de ferme au galop et mendierait un verre d'eau aux habitants. En approchant, il fut stupéfait de voir deux Françaises tranquillement assises sur le pas de leur porte, comme si la mitraille ne pouvait les atteindre. Elles le regardèrent et l'une d'elles, avec un rire méprisant, lui lança :

« C'est terrible, n'est-ce pas ? »

Pluskat passa en rampant, le rire sonnant à ses oreilles. A cet instant, il haïssait les Français, les Normands et toute cette sacrée guerre.

« J'ai ordonné le repli... »

En Angleterre, il était 9 h. 30. Toute la nuit, le général Eisenhower avait arpenté le plancher de sa roulotte, attendant les premiers rapports. Il avait essayé de se détendre à sa façon habituelle, en lisant des récits du Far-West, mais sans grand succès. Enfin, les premiers messages arrivèrent. Ils étaient décousus, mais bons dans l'ensemble. Ses commandants de l'Air et de la Marine étaient plus que satisfaits du progrès des troupes, sur les cinq plages. Bien que la tête de pont fût encore précaire, il n'aurait pas à rendre public le communiqué qu'il avait calmement rédigé vingt-quatre heures plus tôt. En cas d'échec de l'offensive, Eisenhower avait écrit: *« Notre tentative de débarquement dans la région Cherbourg-Le Havre ayant échoué, j'ai ordonné le repli des troupes. Ma décision d'attaquer à cette date et en ce lieu reposait sur les meilleurs renseignements possible. Les hommes, les forces aériennes et la Marine ont fait preuve d'une bravoure et d'un sens du devoir remarquables. Si une faute a été commise, et si quelqu'un doit en être blâmé, c'est moi et moi seul. »*

Mais, certain désormais que ses troupes avaient pris pied sur les plages de débarquement, Eisenhower autorisa la diffusion d'un tout autre communiqué. A 9 h. 33, son attaché de presse, le colonel Ernest Dupuis, annonça la nouvelle au monde entier :

« Sous le commandement suprême du général Eisenhower, les forces navales alliées, soutenues par de puissantes forces aériennes, ont commencé ce matin à débarquer des armées alliées sur la côte nord de la France. »

La majorité des Anglais apprirent

(*) A l'extrême gauche, le feld-maréchal Wilhelm Keitel.

LONG DU SIÈCLE *(FIN)*

la nouvelle pendant leur travail. Dans certaines usines de guerre, le communiqué fut donné par les haut-parleurs, ouvriers et ouvrières abandonnèrent leurs machines-outils pour entonner le « God Save the King ». Les églises de villages ouvrirent toutes grandes leurs portes. Des inconnus s'adressèrent la parole dans les trains de banlieue. Dans les villes, des civils arrêtèrent des soldats américains pour leur serrer la main. De petits groupes s'agglutinaient aux coins des rues et levaient le nez pour observer dans le ciel la plus forte circulation aérienne qu'on eût jamais vue en Angleterre.

En robe de chambre

Aux Etats-Unis, il faisait encore nuit partout quand la nouvelle fut diffusée. Il était 3 h. 33 sur la côte de l'Atlantique et 0 h. 33 sur le Pacifique. La plupart des gens dormaient. Parmi les premiers à apprendre la nouvelle, il y eut les milliers d'ouvriers des équipes de nuit, les hommes et les femmes qui s'étaient appliqués à fabriquer les canons, les chars, les navires et les avions utilisés pour le débarquement. Dans toutes les immenses usines bourdonnantes, le travail s'arrêta pour une minute de méditation solennelle. Dans un chantier naval de Brooklyn, sous la lumière crue des lampes à arc, des centaines d'hommes et de femmes s'agenouillèrent sur le pont des Liberty ships en construction et récitèrent le *Notre Père*.

A Bedford, en Virginie, petit bourg de 3.800 habitants, la nouvelle prenait une signification particulière. Presque tout le monde avait un fils, un frère, un fiancé ou un mari dans la 29e. On ne le savait pas encore à Bedford, mais tous les hommes du pays avaient débarqué à Omaha Beach. Sur les quarante-six Bedfordiens du 116e régiment, il n'en reviendrait que vingt-trois.

⁂

A Berchtesgaden, on aurait pu croire que l'entourage de Hitler attendait le communiqué officiel allié avant d'oser lui annoncer la nouvelle. Il était 10 heures (9 à l'heure allemande), quand l'amiral Karl Jesko von Puttkamer téléphona au bureau de Jodl pour lui demander le dernier rapport. Il lui fut répondu qu'il y avait « *des indices certains permettant de penser qu'un important débarquement avait eu lieu* ». Rassemblant tous les renseignements qu'ils purent trouver, Puttkamer et son état-major préparèrent une carte en toute hâte. Puis le général Rudolf Schmundt, aide de camp de Hitler, alla réveiller le Führer. Celui-ci sortit de son appartement en robe de chambre, écouta calmement le rapport et envoya quérir le feld-maréchal Wilhelm Keitel, chef de l'O.K.W., et Jodl. Quand ces officiers se présentèrent, Hitler était habillé et les attendait — au comble de la surexcitation.

La conférence qui suivit fut, d'après les souvenirs de Puttkamer, « extrêmement agitée ». Les renseignements étaient flous, mais, se basant sur le peu que l'on savait, Hitler se persuada que ce n'était pas là la véritable offensive, et ne cessa de le répéter. La conférence ne dura que quelques minutes et se termina de façon abrupte, à en croire Jodl, quand Hitler se mit soudain à glapir à l'adresse de Jodl et de Keitel :

« *Alors, est-ce l'invasion, oui ou non ?* »

Puis il tourna les talons et quitta la salle.

L'attribution des réserves blindées à von Rundstedt ne fut même pas évoquée.

« Suis-je bête ! »

A 10 h. 15, le téléphone sonna dans la maison du feld-maréchal Erwin Rommel, à Herrlingen. C'était son chef d'état-major qui l'appelait pour lui faire le premier rapport complet sur le débarquement. Rommel écouta sans mot dire, bouleversé et stupéfait.

Ce n'était pas un raid du « genre de Dieppe ». Tout son instinct rusé — qui l'avait si bien servi tout au long de son existence — criait à Rommel que le jour qu'il attendait était venu, celui qui, avait-il dit, serait « *le plus long* ». Il attendit patiemment que Speidel eut achevé son rapport, puis il murmura calmement, sans la moindre note d'émotion dans la voix :

« *Suis-je bête ! Suis-je bête !* »

⁂

Farouchement, pas à pas, mètre par mètre, les hommes se frayaient un passage à travers Omaha la Sanglante. De la mer, la plage offrait un incroyable spectacle de mort et de destruction. La situation était si critique qu'à midi, le général Omar Bradley, à bord de l'« Augusta », commença d'envisager une évacuation éventuelle et le détournement des vagues d'assaut suivantes vers Utah et les plages britanniques. Mais au moment même où Bradley cherchait la solution de son problème, les hommes d'Omaha, en plein cataclysme, avançaient.

Le long de Dog Green et Dog White, un général sec et noueux de cinquante et un ans nommé Norman Cota marchait de long en large sous une grêle de fer et de feu, agitant un Colt 45 et criant à ses hommes de quitter la plage. Contre un bourrelet de galets, dans l'herbe sèche des dunes, au pied des escarpements, les soldats se pressaient, épaule contre épaule, écarquillant les yeux devant le général, refusant de croire qu'un homme pouvait se tenir debout, dans cet enfer, et ne pas être tué.

Un groupe de Rangers se pelotonnait près de la sortie de Vierville.

« *Montrez-nous le chemin, Rangers !* », leur lança Cota.

Les hommes se levèrent un par un. Un peu plus loin, un bulldozer bourré de TNT était abandonné sur le sable. Exactement ce qu'il fallait pour faire sauter le mur antichar à la sortie de Vierville.

« *Qui est-ce qui conduit ce foutu machin ?* », tonna Cota.

Deux sortes d'individus

Personne ne répondit. Les hommes étaient paralysés par le tir impitoyable qui balayait la plage. Cota commença à perdre patience. La moutarde lui monta au nez.

« *Alors, quoi ? Personne n'est assez gonflé pour conduire ce truc-là ?* », rugit-il.

Un soldat roux se releva lentement et, très posément, marcha vers le général.

« *J'y vais* », dit-il simplement.

Cota lui donna une grande claque dans le dos.

« *Bravo, mon garçon ! Et maintenant, quittons cette plage !* »

Il s'éloigna sans se retourner. Derrière lui, les soldats commencèrent à se remuer.

Dans la partie d'Omaha Beach dévolue à la 1re division, les anciens combattants de Sicile et de Salerne furent les premiers à se remettre du choc initial. Le sergent Raymond Strojny rallia ses hommes et les conduisit vers les dunes à travers un champ de mines.

Arpentant le secteur de haut en bas, insouciant du tir d'artillerie et de mitrailleuse qui rasait le sable, le colonel George A. Taylor, commandant le 16e régiment, se démenait et criait :

« *Il y a deux sortes d'individus qui restent sur la plage ! Les morts et ceux qui vont mourir ! Foutons le camp d'ici en vitesse !* »

Partout, des meneurs d'hommes intrépides, simples soldats ou généraux, montraient le chemin, encourageaient les hommes, leur faisaient quitter la plage. Une fois lancées, les troupes ne s'arrêtèrent plus.

Hors de cet enfer qu'avait été Omaha Beach, les hommes se déversèrent à l'intérieur des terres. A 1 h. 30, le général Bradley reçut le message suivant : « Les troupes jusqu'ici clouées au sol sur les plages Easy Red, Easy Green et Fox Red, progressent au-delà des hauteurs dominant les plages. » A la fin du jour, les soldats des 1re et 29e divisions

→

(A.F.P.)

Le feld-maréchal Erwin Rommel.
« *Jusqu'ici, j'ai toujours réussi !* »

(A.F.P.)

UN MORT DU JOUR J.
Le caporal Josef Häger le savait maintenant : c'était affreusement facile.

→

avaient avancé de près de deux kilomètres à l'intérieur. Le prix d'Omaha? On l'estima à 2.500 morts, blessés et disparus.

« Mon ennemi amical... »

Le feld-maréchal Rommel regardait le ruban blême de la route se dérouler devant lui et poussait son chauffeur.

« *Tempo ! Tempo ! Tempo !* », répétait-il.

Daniel écrasa l'accélérateur et la voiture bondit en avant. Ils avaient quitté Freudenstadt deux heures plus tôt, et depuis, Rommel avait à peine ouvert la bouche. Le capitaine Lang, assis à l'arrière, n'avait jamais vu le feld-maréchal si déprimé. Il aurait voulu parler du débarquement, mais Rommel ne se montrait pas enclin à la conversation. Pourtant Rommel se retourna soudain et dit :

« *J'ai toujours eu raison. Depuis le début. J'avais raison.* »

Puis il fixa de nouveau la route.

Vers 19 heures, la Horch s'arrêta à Reims. A la kommandantur de la ville, Lang demanda La Roche-Guyon au téléphone. Rommel s'entretint un quart d'heure avec son état-major. Lorsque le feld-maréchal sortit du bureau, Lang comprit que les nouvelles étaient mauvaises. La voiture repartit, dans un silence complet. Quelque temps après, Rommel frappa sa paume de son poing ganté et s'exclama amèrement :

« *Mon ennemi amical, Montgomery !* »

Un peu plus tard, ce fut :

« *Mon Dieu ! si la 21e Panzer arrive à temps, nous pourrons encore les repousser en trois jours !* »

⁂

Près de Paris, au Q.G. de von Rundstedt, le général Blumentritt appela Speidel au Q.G. de Rommel. L'unique phrase de la conversation a été dûment transcrite dans le journal d'opérations du groupe d'Armées B.

« *L'OKW,* annonça Blumentritt, *nous octroie la 12e SS et la « Panzer Lehr ».*

Il était 15 h. 40. Les deux généraux savaient qu'il était alors trop tard. Hitler et son état-major avaient retenu ces deux divisions blindées pendant plus de dix heures. Aucune n'avait plus le moindre espoir d'atteindre le secteur d'invasion en cette journée décisive. La 12e SS n'arriva devant la tête de pont qu'au matin du 7 juin. La « Panzer Lehr », décimée par des attaques aériennes continuelles, ne se présenta que le 9. Seule la 21e Panzer pouvait encore intervenir en ce 6 juin.

⁂

Au nord de Caen, le colonel Hermann von Oppeln-Bronikowski donna l'ordre d'attaquer. Il envoya 35 chars en avant, sous le commandement du capitaine Wilhelm von Gottberg, pour s'emparer des hauteurs de Périers, à six kilomètres de la côte. Lui-même comptait attaquer la crête de Biéville, à trois kilomètres, avec 25 autres chars.

Le général Edgar Feuchtinger, commandant la 21e Panzer, et le général Marcks, commandant le 84e Corps, étaient venus voir comment la contre-offensive se présentait. Marcks s'approcha de Bronikowski et lui dit :

« *Oppeln, mon cher, il se peut fort que l'avenir de l'Allemagne repose sur vos épaules. Si vous ne rejetez pas les Anglais à la mer, nous avons perdu la guerre.* »

Bronikowski claqua des talons, salua et répondit :

« *Mon général, je ferai de mon mieux.* »

Une incroyable portée

Les chars de Bronikowski grondaient sur la crête de Biéville. Jusque-là, ils n'avaient rencontré aucune résistance. Puis, au moment où le premier des chars modèle IV atteignait le sommet, il y eut un soudain rugissement de canons ouvrant le feu à courte distance. Impossible de dire s'ils venaient de se jeter contre des chars anglais ou si le tir venait de canons antichars. Mais la canonnade était précise et meurtrière. Elle paraissait venir d'une demi-douzaine d'endroits à la fois. Le char de tête sauta sans avoir pu tirer. Deux autres ouvrirent le feu. Mais ils ne semblèrent faire aucune impression sur les tireurs anglais. Bronikowski ne tarda pas à comprendre pourquoi. Les canons britanniques paraissaient jouir d'une incroyable portée. L'un après l'autre, les chars de Bronikowski furent mis hors de combat. En moins d'un quart d'heure, il en perdit six. Jamais il n'avait essuyé de tir semblable. Bronikowski ne pouvait plus rien. Il arrêta la contre-attaque et donna l'ordre de repli.

En quinze jours

Rommel se retourna à demi sur le siège avant de la Horch et dit à Lang :

« *J'espère qu'il n'y a pas un second débarquement en Méditerranée à ce moment même.* »

Il se tut un moment, et ajouta d'un ton rêveur :

« *Vous savez, Lang, si je commandais les forces alliées, je crois bien que je pourrais mettre fin à la guerre en quinze jours.* »

Se redressant, il recommença à contempler la route fixement. Lang l'observait, malheureux, incapable de l'aider. La Horch fonçait dans le crépuscule.

Lorsqu'elle s'arrêta enfin devant le château des ducs de La Rochefoucauld, à La Roche-Guyon, Lang sauta à terre et courut prévenir le général Speidel du retour du feld-maréchal. Dans le grand hall, il entendit les accents d'un opéra de Wagner venant du bureau du chef d'état-major. La musique s'enfla soudain quand la porte s'ouvrit, et Speidel parut.

Lang en fut furieux et choqué. Oubliant un instant qu'il s'adressait à un général, il s'écria :

« *Comment pouvez-vous écouter un opéra dans un moment pareil ?* »

Speidel sourit et répondit :

« *Mon cher Lang, vous ne pensez tout de même pas que c'est ma petite musique qui va nous empêcher de repousser l'envahisseur, j'imagine ?* »

Rommel avança à grands pas dans le hall, sanglé dans sa longue capote de campagne gris-bleu, son bâton de maréchal dans la main droite. Il entra dans le bureau de Speidel et, les mains derrière le dos, regarda la carte.

Un peu plus tard, la mauvaise nouvelle parvint à La Roche-Guyon : la contre-attaque de la 21e Panzer avait échoué. Lang se tourna vers le feld-maréchal :

« *Monsieur le maréchal, pensez-vous que nous pourrons les repousser ?* »

Rommel haussa les épaules, écarta les bras et répondit :

« *Je l'espère, Lang. Jusqu'ici, j'ai toujours réussi.* »

Puis il se détourna et Lang le regarda suivre le couloir jusqu'à son bureau. La porte se referma doucement sur lui.

A dater de ce jour, le IIIe Reich n'avait même plus un an à vivre. Au clocher de Saint-Samson, l'horloge sonna minuit.

CORNELIUS RYAN.

FIN

« Le Jour le plus long » est maintenant en vente en librairie, 312 pages, 15 NF. (Editions Robert Laffont.)

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Haakon Chevalier : Oppenheimer, la bombe et moi.*

« L'HOMME qui voulait être Dieu » (1) : c'est l'interprétation du physicien atomiste Oppenheimer que nous propose, dans son dernier roman, un homme qui a bien connu le grand savant américain.

Haakon Chevalier, qui j'interrogeai dans son tout petit bureau, à Montmartre, est un géant paisible qui tient son nom d'un père français et son prénom d'une mère norvégienne. Il a vécu longtemps aux Etats-Unis. Et c'est à l'Université de Californie que Chevalier, alors professeur de littérature française, rencontra Oppenheimer, qui enseignait lui aussi.

« *J'étais attiré par sa légende*, raconte Chevalier, *par son intelligence réputée phénoménale. Je me suis jeté dans son chemin.*

— Comment était-il ?

— *Imaginez un esprit universel, amateur d'art, de littérature et de musique, d'une grande souplesse dans les idées... C'est à Los Alamos, où 80.000 savants fabriquaient (certains sans le savoir) la première bombe atomique, que le génie organisateur d'Oppenheimer éclatait. Il voyait les grandes et les petites choses, coordonnait tout... Et c'était un homme très aimé, à l'époque...*

— Quelle époque ?

— *Pendant la guerre. Après aussi.*

(Charpentier.)

HAAKON CHEVALIER.
Dix ans après.

Maintenant, il a beaucoup d'ennemis. Mais longtemps avant les interrogatoires maccarthystes de 1953 (2), il avait beaucoup changé. C'est la bombe qui l'a détruit.

— Comment cela ?

— *Peut-être qu'il ne voulait pas être Dieu ; mais presque... Sans doute concevait-il la bombe A comme un instrument capable de régler le sort de l'humanité en mettant fin à toutes les guerres.*

— C'était donc un homme généreux ?

— *Généreux ? C'est Oppenheimer qui préconisait l'explosion sur Hiroshima, sur Nagasaki, alors que la plupart de ses collègues étaient contre. On aurait pu lancer cette bombe dans un désert, ou choisir un objectif purement militaire...* (3)

— Quel était votre rôle dans « l'affaire Oppenheimer » ?

— *Dès 1943, cet homme, que je croyais mon ami, m'accusait d'espionnage. A vrai dire, le F.B.I. ne l'a pas cru. La preuve, c'est que personne ne m'a rien demandé. J'ignorais même qu'on m'avait accusé. Et, officiellement, on ne l'a jamais fait.*

— Qui, finalement, vous a renseigné ?

— *Dix ans après, Oppenheimer, au cours d'un interrogatoire, réitéra cette fable, et d'autres fables aussi. Je l'ai appris par les journaux. A mes lettres, Oppenheimer répondit d'une manière évasive. Plus tard, il s'est rétracté.* »

Cette « fable » eut des répercussions importantes sur la vie professionnelle de Haakon Chevalier. Depuis 1943, l'Université de Californie lui refusait toute promotion. Comprenant enfin qu'on lui reprochait quelque chose, il démissionna et vint s'établir en France, où il exerce aujourd'hui le métier d'interprète et de traducteur.

« Diriez-vous donc que votre livre est un roman à clef ?

— *Seul le personnage principal est calqué sur Oppenheimer. Mais ce n'est pas tellement lui que j'attaque, c'est la bombe, la bombe A qui, à sa naissance même, était une monstruosité.* »

● *Claude Aveline : un penchant pour l'impossible.*

UN chauffeur de taxi qui découvre un chat à la place de son client, un antiquaire qui veille un cadavre inexistant, un homme qui devine la mort prochaine de ses semblables et le leur dit (après quoi ils tombent raides morts) — voilà quelques-uns des personnages qui peuplent un recueil envoûtant de nouvelles : « C'est vrai, mais il ne faut pas le croire », de Claude Aveline (4).

« Et pourquoi cette incursion dans le domaine du fantastique, monsieur Aveline ?

— *J'ai un penchant pour l'impossible, voyez-vous. Une nostalgie du miracle. Nous en sommes terriblement dépourvus... Et si brusquement dans la rue un passant s'envolait du trottoir ? Ne serait-ce pas une distraction ? Je dirais même : une grâce ?*

— Mais il ne faut pas y croire.

— *C'est vrai. En fait, on trouve toujours dans ces nouvelles des personnages qui n'y croient pas. Des gens très ordinaires qui, face à un événement extraordinaire, sont complètement désorientés. Leur désarroi même est comique.*

— Quelques-unes de ces nouvelles ont été lues, je crois, à la radio ?

— *Elles ont été jouées, tout comme des pièces.*

— Cette expérience orale est concluante ?

— *Oui. J'ai découvert que la radio exige l'écriture la plus limpide. En échange, ce mode de diffusion donne au mot toute sa valeur. C'est merveilleux, ce retour à la tradition orale ! Remarquez que j'en avais déjà pris l'habitude : je lis toujours mes œuvres à haute voix, pour mes amis... et même pour moi.*

— Vous ressuscitez le « gueuloir » de Flaubert ?

— *Disons le « murmuroir ». Excellente habitude. Cela donne du recul. Comme disait Giraudoux : « Je suis mon premier lecteur. » Et j'essaie de contenter celui-là.* »

Perfectionniste en toutes choses, Claude Aveline a aussi « revu et corrigé » son premier roman : « Le Point du Jour » (4) dont il voulait, après trente ans, « *chasser les impuretés* ». N'ayant pas lu la première version (impure), je ne puis qu'assurer le lecteur que la deuxième est impeccable.

● *Henri Kréa : comment on devient poète.*

UN jeune poète qui a été élevé en Algérie par sa mère musulmane (quoique son père soit français) vient de publier un livre dont le titre : « La Révolution et la Poésie sont une seule et même chose » (5), a provoqué un certain étonnement.

N'étant pas mieux informée que d'autres, j'ai demandé à Henri Kréa la raison de ce titre.

« *C'est un pléonasme, il me semble*, a-t-il répondu. *Tout poème qui recrée le monde est révolutionnaire par définition. Entendons-nous : je prends « poème » au sens large du mot...*

— Et « révolution » aussi.

— *Bien sûr. Une révolution n'est pas nécessairement un acte politique. De même qu'un poème révolutionnaire n'est pas nécessairement un poème de circonstance. Mallarmé a recréé le monde sans pour cela « s'engager ».*

— Ce n'est pas votre cas.

— *Non. Il y a la révolte algérienne. En tant que poète algérien, il m'est impossible, sans mauvaise foi, de parler d'autre chose.*

— Poétiquement, ce thème a ses limites...

— *Vous croyez ? Il s'agit d'une collectivité qui prend conscience d'elle-même. Cela s'est déjà vu, et se verra encore. Je pense au XVIII^e siècle, à l'Allemagne écartelée, morcelée, dont les poètes (Novalis, Hölderlin) s'apparentent aux nôtres. Eux aussi cherchaient leur raison d'être dans l'unité de leur pays.*

— Cette poésie algérienne, comment se distingue-t-elle de la nôtre ?

— *Il n'y a pas de divorce, chez nous, entre la poésie et le peuple. En Algérie, les Berbères disent des poèmes dans la montagne, les rebelles dans les prisons. La beauté est à tous, comme l'air et la lumière : hermétique s'il le faut, populaire en tout cas.*

— Pas en France.

— *Non, évidemment. D'ailleurs un pays qui s'embourgeoise regarde ses téléviseurs plus volontiers que ses poètes. Mais ce qui manque surtout à la poésie française, c'est un contexte dramatique.*

— ...Qui existe en Algérie.

— *Oui, nous sommes en fusion. En plein dérèglement des sens. Dans les pays « sous-développés », l'imagination poétique se « sur-développe » : elle devient mythologique.*

— Et qu'apportez-vous à la poésie ?

— *Une liberté totale, la recherche d'un moyen d'expression total, qui mettrait fin à la fragmentation artificielle des genres. J'écris un... une chose : « Les Orangers de Blida », qui tient à la fois de l'essai, du roman, du poème...*

— Il me semble que le français des Algériens n'est pas celui des... métropolitains.

— *C'est que nous nous sommes installés dans la langue française comme des Terriens sur Mars — avec un œil neuf. L'Algérien écrit physiquement : l'image précédant l'abstraction.* »

Henri Kréa est l'auteur de nombreuses plaquettes de poèmes, ainsi que d'une pièce, « Le Séisme ».

(Charpentier.)

HENRI KRÉA.
Une image surdéveloppée.

(Charpentier.)

CLAUDE AVELINE.
La chasse à l'impureté.

● *René Magritte : la différence entre le « vrai » et le « faux ».*

VU cette semaine : un court métrage hallucinant sur René Magritte, le peintre belge, trop peu connu aujourd'hui, qui joua un rôle capital dans les débuts du surréalisme.

Venu à Paris en 1921, Magritte lança un inconnu d'alors : Salvador Dali. A eux deux, ils donnèrent un nouveau sens au mot réalité. Un mot qui est, selon le narrateur du film, « *aussi vide de sens que Dieu, matière, concret ou abstrait* ».

Et de nous démontrer, à grands coups de toiles surréalistes, que le lien est fictif entre une chose, son image et son nom ; que le « vrai » est plus faux que le « faux »... Ou l'inverse ? Il y a de quoi perdre la tête.

Pourquoi, en effet, ne pas peindre un chapeau melon et lui donner le titre : « Neige » ? Pourquoi ne pas peindre en mille morceaux un paysage qu'on aurait vu à travers une vitre brisée ? Et pourquoi ne pas planter dans l'encadrure d'une fenêtre un tableau représentant un arbre qui se trouve, pour de vrai, derrière cette fenêtre ? (Ainsi l'arbre peint est continué, au-delà de la toile, par l'arbre naturel)...

FIN. Et l'assistance (parmi laquelle Alain Resnais, qui débuta par des courts métrages sur la peinture, et l'Américain Klein, qui va filmer, « en ionescorama », « Les Chaises » et « La Cantatrice chauve»), l'assistance, dis-je, se lève, étourdie, et félicite l'auteur du film, un compatriote de Magritte, qui s'appelle Luc de Heusch.

● « *Le Jour le plus long* » *: vers le grand succès.*

LES Editions Robert Laffont, nous apprennent que le premier tirage du « Jour le plus long », de Cornelius Ryan (dont « L'Express » a publié plusieurs chapitres) a été épuisé en une journée. Le tirage a déjà atteint 35.000 exemplaires.

ANNE GUERIN.

(1) Ed. du Seuil.
(2) Cette année-là, le Comité parlementaire des activités anti-américaines interrogea Oppenheimer, que l'on soupçonnait alors de « déloyauté » envers l'Etat. Ce chef d'accusation ne put être retenu contre lui et il fut entièrement disculpé.
(3) Il y a bien d'autres versions de ce dramatique débat qui aboutit à la décision du président Truman de bombarder Hiroshima. Nous laissons à M. Chevalier la responsabilité de la sienne.

(4) Mercure de France.
(5) Pierre-Jean Oswald.

RJ

LIVRES ET AUTEURS POUR VOS VACANCES

Richard Wright
FISHBELLY
roman
COLLECTION LES LETTRES NOUVELLES
« Les ouvrages de Richard Wright parlent à notre conscience et ne la laissent pas en repos. »
André ROUSSEAUX (Le Figaro Littéraire.)

Mikhail Cholokhov
LE DON PAISIBLE
roman
« Tout le monde reconnaît que LE DON PAISIBLE est un des chefs-d'œuvre de la littérature soviétique. »
Kléber HAEDENS (Paris-Presse.)

A. Fabre-Luce
LE PLUS ILLUSTRE DES FRANÇAIS
essai
« Ce livre doit prendre place dans la bibliothèque de l'homme libre, à côté des Mémoires du général de Gaulle. »
Jacques FAUVET (Le Monde.)

Gurdjieff
RENCONTRES AVEC DES HOMMES REMARQUABLES
« Ceux qui liront « RENCONTRES AVEC DES HOMMES REMARQUABLES » auront le plaisir que donne la lecture d'un livre à la fois écrit avec talent et pensé avec force ».
Pierre LAZAREFF (France-Soir.)

Jean-Louis Curtis
LA PARADE
roman
« Il y a dans l'art de Jean-Louis Curtis quelque chose du savoir-faire du prestidigitateur. Avec une discrétion, une habileté surprenantes, il dirige nos regards sur ce qu'il veut nous montrer. »
Matthieu GALEY (Arts.)

Jean-François Revel
SUR PROUST
essai
« Aucun des si nombreux livres parus sur le sujet, même parmi les plus sérieux, les plus méticuleux, ne semble avoir atteint à cette simplicité, à ce ton de bon sens qui apparaissent soudain neufs et riches... De bout en bout excitant et excellent. »
F. NOURISSIER (France-Observateur.)

Pierre Boulle
UN MÉTIER DE SEIGNEUR
roman
« Les amateurs de suspens qui, autant que la célèbre marche sifflée, ont fait la fortune du PONT DE LA RIVIÈRE KWAI, liront avec un très grand plaisir le nouveau roman de Pierre Boulle UN METIER DE SEIGNEUR ».
Emile HENRIOT de l'Académie Française (Le Monde)

ROMANS

« Un combat opiniâtre » par Robert André

● ***L'histoire étrange d'un comptable qui essaie d'échapper au monde en se réfugiant dans le jeu d'échecs. Les débuts brillants d'un jeune romancier.***

MARCEL LAMBERT se penche sur son passé... Comptable solide et sûr, comme tel très sollicité, il n'a pas hésité quand on lui a proposé de quitter Paris pour une petite ville de l'Est : au demeurant, son séjour sera bref, cinq semaines, juste le temps de mettre à jour la comptabilité d'une importante maison commerciale. Revenu à Paris, il ouvre l'agenda où il a noté, de manière allusive, les événements qui l'ont occupé tout le temps de son exil provincial : d'un samedi 6 décembre à un dimanche 5 janvier. Le roman qui porte ce titre : « Un combat opiniâtre » (1) est, d'un bout à l'autre, fait du commentaire de ces notes, curieuses et énigmatiques. Par exemple :

« Jeudi 5 décembre : Saint-Daniel. Elle a secoué la sonnette.

F x F	T x F
D 4	B 6
C x Ce 5	d 6 x Ce 5

Car Marcel Lambert passe ses soirées à jouer aux échecs. Pendant la journée, grâce à un échiquier portatif, il étudie les coups, prépare les combinaisons qu'il tentera de réussir contre ses adversaires. Ceux-ci se dérobent toujours au moment qu'il va gagner, renvoient la suite de la partie au lendemain : de là que Lambert note sur son agenda, outre quelques faits qui occupent sa vie diurne, les positions respectives des figurines blanches et noires.

Pourquoi cette obsession des échecs ? Comme si ce jeu reculait, de quelque manière, la prise de conscience d'un échec essentiel. Comme si Lambert tentait de jouer sur un échiquier sa partie d'homme, sentait qu'il la perd à cet autre jeu qu'il appellera une fois, d'un regrettable cliché, « le jeu de la vie ».

Amour et comptabilité

Quand il arrive dans la petite ville, cet homme de quarante-trois ans a toutes les raisons d'être satisfait de lui : il n'entreprend rien qu'il ne réussisse, les opérations de comptabilité comme les aventures amoureuses. Le monde ne lui pose pas de problèmes. Beau garçon, bien habillé, disert, il a passé sa jeunesse et le commencement de sa vie d'adulte à chasser la femme. Le voici, à présent, occupé à ravir un autre gibier : les pions de l'adversaire. Tout se passe comme si, brusquement, le monde facile et consentant des êtres et des choses résistait à ses tours, ses prises et que cette résistance lui fit obligation de trouver ailleurs un champ de manœuvres. Au jeu d'échecs, il tentera de forcer des victoires.

Les raisons de ce changement sont difficiles à présenter : Robert André, le romancier d' « Un combat opiniâtre », propose plus de faits qu'il ne fournit d'explications. Le lecteur qui ne se laisse pas totalement envahir par le mystère et la poésie de ces faits éprouve le besoin de les interpréter. Les voici dans leur nudité : Lambert découvre une province qui fut jadis allemande, avant d'être française ; les indigènes ont, en quelque sorte, une double nature, une double façon de s'exprimer, d'être, de se conduire. Lambert observe, non sans un profond malaise, que les autres existent accordés à des principes complexes et qu'il a toujours ignorés : ses pièges de vieux chasseur se révèlent dérisoires et ne happent que du vide. Le paysage, d'autre part, est de forêts, d'eaux croupissantes et limoneuses, de brumes. Là-dedans, les formes ne se réduisent plus à une seule apparence mais suggèrent dix existences possibles, parallèles ou complémentaires. Lambert, enfin, est un étranger. La ville le refuse, après avoir fait mine de l'adopter. De sa chambre, il en est réduit à guetter les ombres qui se dessinent, la nuit, sur les fenêtres de la maison en face. Avec ces fantômes, il échange des signes timides et incertains. Sans doute prend-il maîtresse aussi dans ce pays. Mais il la délaisse pour passer plus de temps en compagnie d'une petite fille et la panique lui monte à la gorge de découvrir qu'il préfère l'innocence, le monde vertigineux de l'enfance à celui des voluptés.

(Archives.)
ROBERT ANDRÉ.
Le champ du possible.

L'histoire de Lambert peut s'interpréter ainsi : celle d'un homme assuré de lui-même et du monde et qui remarque un jour l'ambigu, l'incertain, le contingent, bref, par les brumes et les brouillards des paysages et des existences, l'histoire d'un homme qui découvre tout *le champ du possible.*

Noir et blanc

De là qu'il se jette dans le jeu d'échecs et s'accroche à ses figurines. Avec les échecs, pas de hasard, pas de possible sinon celui que l'on a calculé, voulu, délimité, en quelque sorte apprivoisé. Réduire le monde à un échiquier et les êtres à des pions, telle est la parade que Lambert a trouvée pour se défendre du monde et des êtres qui le défont. Belle trouvaille, sans doute : dans la première partie du roman — « La partie des blancs » — Lambert gagne (à) tous les coups.

(1) Ed. Grasset, 263 p., 8,10 NF.

Les Cahiers de la République

Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE

JUILLET-AOUT 1960 — N° 26

AU SOMMAIRE :

- Où vont les étudiants ? par Jacques FREYSSINET
- La Politique étrangère américaine : S. HOFFMANN (L'apprentissage difficile). R. WOLFF (les Libéraux et Cuba).
- La suite de l'étude : L'AGRICULTURE, CETTE INCONNUE...
- Le Tableau économique de W. LEONTIEF, par M. MARANTZ.

Ephémérides - Chroniques : R. BARRILLON, G. LAVAU, J. DEROGY. Etc.

CE NUMERO : 3 NF 50 — Abonnement d'un an : 18 NF
C.C.P. PARIS 13.693-09 PARIS - LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE, 8, rue Henner - PARIS (IXe)

Mais dans la seconde moitié — « La partie des noirs » — il perd, et dès lors toutes les figurines, le roi, la reine, le fou, la tour, pactisent avec la ville, les paysages, la petite fille Odile pour inquiéter Lambert. Tout se brouille dans son esprit : traqué de case en case par un adversaire impitoyable auquel il ne résiste que parce que lui manque le courage de reconnaître qu'il a (est) perdu, il se laisse envahir par le souvenir d'un amour manqué et par les épisodes d'une tragédie dont il ne se rappellera le titre qu'à la fin du roman : « Richard II », de Shakespeare. Ainsi son échec aux échecs lui révèle-t-il l'échec d'une passion qui fut belle et celui encore de Richard II auquel, par l'intermédiaire de son maître pion : le roi noir, il s'identifie.

Les étoiles et les chemins

Quel usage fera Lambert de sa grande défaite ? Il est permis de se montrer optimiste pour lui. Car enfin il ne remportait que de fausses victoires, jusqu'à sa venue dans la petite ville. Il jouait une nature (comme on dit : un rôle) qui n'était pas la sienne. Cet homme était un intrus de lui-même, un faux assuré, un faux rassuré. Désarmé, vaincu, défait, occupé à des choses puériles : le mystère, la poésie, l'enfance, il découvre sa vérité, ses étoiles et ses chemins.

Ce très curieux et difficile roman est écrit d'insolite façon : la plupart des verbes sont au *plus-que-parfait*. Selon les grammaires, *« le plus-que-parfait exprime un fait qui s'est passé avant un autre, également passé »*. Ainsi sommes-nous, lisant « Un combat opiniâtre », toujours dans l'attente de quelque chose, de l'événement qui suivait celui que l'auteur rapporte. De là que le mot « fin » ne comble pas notre attente ni ne termine un livre fait de ce que Valéry appelait « des creux toujours futurs ». « Un combat opiniâtre » n'est pas fini quand nous avons fini de lire.

YVES BERGER.

ÉTÉ

SCÈNE DE BAINS EN 1900.
« A Leith où il faut vraiment en avoir envie. »

L'HISTOIRE DES BAINS DE MER

LES origines du bain de mer remontent à la mythologie grecque. C'est dire que cet agréable passe-temps ne date pas d'aujourd'hui. Pourtant, pendant des siècles, les Français se méfièrent des bains de mer. Il fallut que Rousseau lance son Emile dans les flots pour que ses compatriotes s'y risquent à leur tour.

Après Jean-Jacques, c'est la ruée (romanesque) vers la mer. Avec « Paul et Virginie », les exploits nautiques les plus périlleux sont admis.

Mais Byron les dépasse, et de loin. A Venise, il se jette tout habillé dans le Grand Canal, « s'avance jusqu'à trois milles du rivage, déjeune dans l'eau et y fume son cigare ».

Ces renseignements, que nous devons à Paul Morand, sont tirés de son livre — qui vient d'être publié — « Bains de mer, bains de rêve » (1) — étude sans doute définitive sur le bain dans le temps (section historique) et dans l'espace (section géographique). Paul Morand rappelle dans ce livre qu'il a écrit le « Poème balnéaire des années 1920 ». Le voici :

...A Woolwich, d'où l'on sort avec un collier de suie,
dans la Mer Morte où l'on ne peut plonger,
au Lido, où la marquise se baignait nue,
à Key West, parmi les éclairs des dorades,
à Royan, où les mères attendent avec un peignoir et du vin Mariani,
...à La Havane, en plein punch, sous la lune,
à Dieppe, dans l'ecume de la malle anglaise...
à Hendaye, jusqu'à l'eau plus froide de la Bidassoa,
...à Tamaris, la mer vacille, sous les tirs d'escadre,
à Deva flottent les scapulaires perdus par les scaphandriers,
à Hong-Kong, nous fîmes le tour des cuirassés assis sur leur naphte,
à Palma de Majorque, où le corps, sous l'eau, est bleu,
à Thérapia, devant les réservoirs de la Standard Oil,
...à Algésiras, où la mer roule des dieux phéniciens,
à Barcelone, dans l'ombre des chantiers Vulcan,
au Phalère, sous les excentriques pailletées qui dansent sur la corde
on voit l'Acropole à travers les mâts métalliques de l' « Averoff »,
à Tanger, où les plongeurs ont le dessous des pieds blancs,
à Leith, où il faut vraiment en avoir envie...

(1) Ed. Clairefontaine, Lausanne.

« Le Jeu de l'Oie » par Marcel Schneider

5 + 8 = 13, le chiffre de la mort. A partir d'un jeu d'enfant, un écrivain cherche à recréer le destin de l'homme.

CHOISIR son jeu, c'est choisir sa vie : l'un tire ses images du football, l'autre de la chasse, le troisième des échecs. M. Marcel Schneider brave la difficulté et l'ironie facile en donnant pour titre à un livre de sagesse « Le Jeu de l'Oie » (1).

En apparence, c'est le comble de la passivité : il s'agit de parcourir presque au hasard, selon le caprice des dés, un itinéraire pittoresque et enfantin de soixante-trois cases, château, puits, prison, avec la protection de neuf en neuf d'un animal qui n'a pas la réputation d'être fort intellectuel. Mais regardons mieux. Les nombres, on le sait depuis Pythagore, ont un sens et une valeur : le neuf est chanceux, le treize ne l'est pas, et neuf est ici le chiffre de l'Oie, cinquante-huit, c'est-à-dire 5 + 8 = 13, le chiffre de la mort qui oblige à revenir au point de départ ; trente et un (3 + 1) et quarante sont les cases du puits et de la prison, comme quatre est le chiffre de la matière (les 4 éléments). Le jeu enfantin correspond donc à une symbolique des nombres, l'escargot dessiné sur la table par les soixante-trois cases est une image de la vie humaine, comme les dessins classiques de la table de Cébès, de la montée du Carmel de saint Jean de la Croix ou de la carte du Tendre. M. Georges Méautis, qui a consacré un petit livre l'an dernier aux « Pèlerinages de l'âme », de Pythagore à René Daumal, aurait pu faire une place au « Jeu de l'Oie ». C'est-à-dire que celui qui jette les dés construit son itinéraire : le hasard des nombres qu'il tire définit un certain nombre de situations dont l'enchaînement lui appartient seul. L'ensemble de ces chiffres constitue une sorte de grille qui, appliquée sur la carte du jeu, laisse apparaître une figure unique, un caractère, une destinée...

(1) Grasset, 210 p., 7,5 0N.F.

Le lac sacré

Dès lors, jouant le jeu, M. Marcel Schneider a mis dans ce livre le meilleur de lui-même. Quatorze méditations sur son chemin de l'Oie lui permettent de raconter des anecdotes, de construire de petites nouvelles, d'ébaucher des essais. Autant de manières d'explorer sa géographie personnelle qui va de l'Espagne des moines catholiques à la Yougoslavie des moines orthodoxes en franchissant le Rhin des romantiques allemands. Cela se transpose souvent dans un monde à demi fantastique, comme dans la dizaine de très beaux romans que M. Marcel Schneider a déjà écrits, mais il s'en explique fort bien : « Seul le fantastique donne à l'écrivain le moyen de décrire en termes concrets, en images sensibles les problèmes qui nous touchent : le temps, la destinée, la survie de l'âme, le visage de Dieu. Il reste lié à notre sort : le fantastique, c'est l'homme. » Seuls ceux qui pourraient ne pas être touchés par ces problèmes-là verront dans ce « Jeu de l'Oie » une œuvre mineure.

→

« un "MARK TWAIN juif"
CHOLEM ALEICHEM
LE TAILLEUR ENSORCELÉ
"PRÉSENCES DU JUDAISME"
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
"LE RIRE C'EST LA SANTE"

ISAAC DON LEVINE
L'HOMME QUI A TUÉ TROTSKY
COLLECTION "L'AIR DU TEMPS"
dirigée par Pierre Lazareff
nrf

Et cet appel au fantastique complète, argit la sagesse humaine du livre. Il a du mondain dans cet homme-là, t ce n'est pas un hasard si nous rap-rochions tout à l'heure carte du 'endre et Jeu de l'Oie. L'attitude de-ant la vie qui se dégage de ces récits et de ces réflexions est faite de ourtoisie, de mesure, d'élégance, de sens de l'honneur, de respect des règles du jeu. Parfois, très rarement, cela reste un peu trop bien peigné, au niveau des opinions d'un honnête homme. Mais le plus souvent un détail du récit semble insolite, la lumière change, et sous l'homme du monde, apparaît un homme d'un autre monde : si c'est la pensée de l'amour qui surgit, c'est l'amour brûlant, l'amour orage, celui de Tristan et d'Isolde chez Wagner ; et si c'est la pensée de la mort, elle a de la grandeur, une sorte de majesté terrifiante comme la dernière apparition du commandeur au don Juan de Mozart. La magie de la grande musique et la grande musique de la magie transfigurent la vie de l'homme du monde attentif...

Et cela nous porte vers quelque chose de sacré — la soixante-troisième case est le lac sacré sur lequel flottent les oies, c'est la récompense du gagnant, la délivrance de l'homme qui a été attentif tout le long de la partie au concert de ses voix intérieures et qui se découvre tel qu'en lui-même... Bien loin d'être un pur divertissement, ce très beau livre est donc cette chose si rare dans la littérature d'aujourd'hui, l'œuvre d'un homme qui croit que l'on peut faire quelque chose et devenir quelqu'un.

R. K.

« Comme l'ombre sur la terre » par Sophie Bodhan

Sur les traces de Katherine Mansfield et de Marie Bashkiertsief.

ENCORE des confidences. Mais celles de Sophie Bohdan (1) ont une qualité littéraire et un pouvoir d'émotion qui confinent à la grande tradition slave.

Cette petite fille polonaise que fut Sophie Bohdan, torturée par une ambiance familiale à la fois tragique et burlesque, revit dans chacune des pages de ce beau livre cruel. Et en même temps se dresse la figure atroce, bouffonne, obsédante, de son vieux clown de père, avilissant jour après jour, sciemment ou pas, l'image de ce qu'une enfant désire par-dessus tout respecter, à l'âge le plus tendre, celle de ses parents.

A travers une série de scènes familières, sans lien, sans rime ni raison, les acteurs entrent en scène, jouent leur bout de rôle et s'en vont. Depuis le chien jusqu'au héros démesuré et pitoyable du foyer — ce père inexorablement présent et qu'il faut bien haïr puisqu'on ne peut ni l'aimer ni demeurer indifférente devant lui — tous concourent à faire de cette maisonnée varsovienne une ligne de fracture où se succèdent les tremblements de terre et les bouleversements fracassants.

De Varsovie à Buenos Aires

Mais, chez la petite fille trop sensible, trop nerveuse, le déchirement devient intérieur : que ce soit lorsque le père, tirant sur la nappe, brise d'une secousse tout le service de cristal *« parce qu'on n'est pas assez riche pour offrir une réception »* ; ou bien que ce soit lorsque l'écolière découvre que son père a une façon très varsovienne de faire des affaires *« et qui consiste à en parler »* ; elle ne peut que souffrir, de ce mal que ressentent les enfants.

Ni le style ni l'unité du livre n'ont souffert des circonstances assez exceptionnelles dans lesquelles il a été rédigé : nul lecteur ne devinerait que Sophie Bohdan en a écrit une partie en français et une autre en polonais, pour en retraduire ensuite les deux parties, chacune dans l'autre langue, de sorte qu'il n'existe pratiquement pas de texte original de cette œuvre. Car cet excellent auteur « français » qui fut la fameuse « correspondante argentine » de Reverzy (celui-ci, peu avant sa mort, l'avait poussée à écrire ce livre) chassée de Varsovie par la guerre, s'est finalement retrouvée, après quelque temps d'errance, à Buenos Aires, où elle vit toujours, ce qui lui fait au moins trois patries, tant spirituelles que légales.

Ce qui importe, en revanche, c'est que son œuvre, très probablement, va rejoindre dans la littérature, les confessions héroïques de Marie Bashkiertsief ou de Katherine Mansfield.

MARC LAPORTE.

(1) Ed. Calmann-Lévy - 233 pages - 9 NF. 20.

HISTOIRE

« Hébert » par Louis Jacob
« Les sans-culottes parisiens en l'An II » par Albert Soboul

Deux livres qui font changer le visage de la Révolution française.

L'IMAGE que nous nous formons de la Révolution française change comme un arc-en-ciel avec la marche du promeneur. Ainsi, après Mirabeau, Danton, Robespierre, tour à tour « réhabilités » par les historiens, le peuple lui-même sort de l'ombre : les deux livres de Louis Jacob (1) et d'Albert Soboul (2) nous rappellent que les « leaders » jouaient leur rôle sur une scène qui s'appelait l'Histoire et qu'un *public actif* applaudissait, critiquait ou souffrait...

Les messagers des profondeurs

Aucun des Conventionnels n'a été autant calomnié que le fut le Cordelier Jacques Hébert, dit « le Père Duchesne », selon le patronyme qu'il se donna pour son journal. Parce qu'il a été « liquidé » par Robespierre, à la gauche de qui il se situait, les ennemis de Robespierre virent en lui un dangereux anarchiste. Et pour ceux qui firent de Robespierre l'expression la plus achevée de la Révolution, Hébert n'était qu'un fâcheux « gauchiste » qui méritait bien le sort que lui réserva l'avocat d'Arras.

En vérité, l'importance d'Hébert est grande, comme le rappelle justement Louis Jacob : son journal « Le Père Duchesne » tira certains de ses numéros à 600.000 exemplaires et fut le reflet exact des fluctuations de l'opinion « sans-culotte » ; l'action politique que mena Hébert aux Cordeliers ou à la Commune répond exactement aux aspirations de la grande masse des révolutionnaires parisiens. A travers son aventure personnelle, nous déchiffrons donc en lui le visage du peuple de Paris — ce mystérieux héros qui organise des « journées », fait pression sur le pouvoir et agit dans les innombrables sections de quartier.

Michelet, dans les belles pages qu'il consacre à la Révolution, nomme « peuple » une entité trop vague et mystique : entre la masse flottante des idéologies et les besoins réels de la nation s'impose aujourd'hui l'image plus rude, moins romantique, de la « sans-culotterie ».

Louis Jacob ne prétend pas seulement rendre justice à Hébert en restituant l'importance de son rôle politique, il veut aussi rétablir la vérité sur un écrivain dont les Goncourt furent les premiers à admirer la langue savoureuse, le style de journaliste véhément et cru.

Il devrait être difficile d'évoquer cette période de la Terreur sans examiner d'abord, comme le fait Louis Jacob, ce représentant des masses, cet avocat véhément des intérêts peu

(1) Ed. Gallimard. 364 pages. 12,50 NF.

(2) Librairie Clavreuil, 37, rue Saint-André-des-Arts. 1.168 pages, 40 NF.

LA MUSE DE LA ROMANCIÈRE. (« New York Times ».)

(Cossira.)

HÉBERT.
Un gauchiste fâcheux.

(Cossira.)

ROBESPIERRE.
Les Comités contre les bras nus.

connus des « sans-culottes ». N'est-ce pas lui qui leur a donné un style ? Par lui, les profondeurs sociales souvent négligées par les historiens prennent une couleur nouvelle.

On s'étonne parfois que la chute de Robespierre n'ait entraîné aucun mouvement populaire. C'est que l'on assimile faussement Robespierre et le peuple parisien, la « sans-culotterie » et l'avocat d'Arras qui mit le premier en place un appareil administratif et répressif dans un climat de révolution. Et cet appareil avait déjà, bien avant Thermidor, brisé les nerfs de la révolte populaire.

Durant les mois qui suivent la victoire des Montagnards, des mouvements en profondeur se développent, sur lesquels les historiens possèdent peu de lumière. Albert Mathiez, dont on vient de rééditer le livre classique (3), se montrait tellement « robespierriste » que son optique était parfois faussée par son désir de rendre justice au grand Jacobin. Sans prendre le contre-pied de son prédécesseur, Soboul tente néanmoins d'éclairer des événements mal connus — ceux qui caractérisent la poussée populaire des masses parisiennes entre le 2 juin 93 et le 9 Thermidor.

Contre Robespierre

Le livre de Soboul est d'abord une thèse de doctorat et une thèse qui fera date ; c'est que l'auteur a tenté de pénétrer dans les méandres de la vie sociale. Utilisant une documentation constituée par les papiers des sections parisiennes et les multiples journaux d'opinion, l'historien analyse la formation de la conscience « sans-culottique » et l'évolution du mouvement politique qui lui correspond.

Ici, l'histoire sociale répond à l'histoire politique, comme elle lui répondait déjà dans l'œuvre du meilleur connaisseur de la vie économique et sociale de la Révolution, Georges Lefebvre, mort voici quelques mois. C'est que la « sans-culotterie » constitue la toile de fond sur laquelle se développent les « journées » et les événements connus.

Dix ans avant Soboul, le sociologue Daniel Guérin, dans un livre sur « La lutte de classes sous la Ire République » (4) avait déjà opposé l'administration des Comités de Salut Public à ceux qu'il appelait les « bras nus ». Soboul, pourtant, diffère de Guérin en ce qu'il se refuse à condamner explicitement Robespierre (5).

Si nous laissons de côté les querelles d'interprétation, si nous nous contentons de suivre avec Soboul la vie des sections, la vie grouillante des assemblées de quartiers, nous découvrons le peuple parisien au moment de sa première grande expérience politique.

Sans-culottes ou prolétaires

Un instant, Soboul se demande si les « sans-culottes » constituent réellement une classe sociale, au sens marxiste de ce mot.

Certes, il paraît impossible d'attribuer aux hommes groupés dans les sections le titre de prolétaires que Marx prétendait réserver aux ouvriers de l'industrie capitaliste ; du moins doit-on constater que ces « sans-culottes » prennent conscience très tôt de leur existence particulière. Et l'on sait que Marx avait défini la classe par sa place dans la production, autant que par sa conscience.

Or, cette conscience est vive : très nettement opposée à l'aristocratie, moins clairement différenciée de la bourgeoisie, la « sans-culotterie » est une « coalition d'éléments socialement disparates, minée par des contradictions internes qui expliquent son incapacité à établir un programme cohérent et, en dernière analyse, son échec politique ».

Des hommes comme le fut Hébert — sans parler des nombreux « leaders » de quartiers — ne surent sans doute que refléter une mentalité collective qu'ils ne pouvaient chercher à cristalliser autour d'une idéologie politique. Face à la « nouvelle classe » dirigeante formée par les Conventionnels et les Comités, le « peuple » restait impuissant.

Pourtant, les raisons de ce conflit et l'examen des formes qu'il a prises ne relèvent plus tout à fait de l'Histoire et appellent une analyse sociologique de la Révolution française — analyse qui n'existe pas encore...

JEAN DUVIGNAUD.

(3) « La Révolution française », A. Colin, éd.

(4) Ed. Gallimard.

(5) Voir à ce sujet la discussion de Soboul et de Guérin dans la revue « Arguments », de déc. 1957.

Un certain Monsieur BLOT

Texte intégral

«Les Caractères de La Bruyère version 1960» (Elle)

«Puisque ce livre est bon pourquoi ne le dirait-on pas ?» (Le Monde)

«Il n'y a pas de bons mots dans "Monsieur BLOT" *il n'y a que des mots justes placés au bon endroit»* (Le Canard Enchaîné)

«Humoriste, mais aussi moraliste sans cesser de nous amuser. C'est l'art suprême» (Le Provençal)

DANINOS

HACHETTE

PAUL REYNAUD
mémoires
★ venu de ma montagne

LE LIVRE DE VOS VACANCES

Il a tenu tête, avec une vaillance inflexible et forcé le respect de ses geôliers.
Une destinée à ce point singulière...
André FRANÇOIS-PONCET
de l'ACADÉMIE FRANÇAISE
(Le Figaro)

A quel point un homme d'Etat célèbre peut être un homme mal connu.
André STIBIO
(Carrefour)

Que de révélations pour les jeunes !
Roger GIRON
(France-Soir)

Ce livre passionnant et passionné.
L'homme politique le plus clairvoyant, le plus courageux de l'entre-deux guerres.
Des batailles perdues devant les contemporains mais gagnées devant les historiens.
Raymond ARON
(Jours de France)

Ce livre est une révélation...
Un film historique.
Jean-Claude VAJOU
(Combat)

Une grande, une extraordinaire réussite.
Une langue admirablement jeune, nette, brillante.
Un prodigieux roman.
(La Voix du Nord)

Première édition épuisée en 15 jours

Flammarion

ROGER VAILLAND
LA FÊTE
50.000 exemplaires
nrf

Classiques Garnier

DEUX NOUVEAUTÉS :

BALZAC
LE PÈRE GORIOT
Introduction, notes et appendice critique par
PIERRE-GEORGES CASTEX
Professeur à la Sorbonne

Un volume in-16, de 572 pages, broché rogné, illustré de 23 reproductions, sous jaquette illustrée, vernie deux couleurs. 8,50 NF + t. l.
Relié demi-basane, genre ancien, tête dorée (COLLECTION "PRESTIGE") .... 15,00 NF + t. l.

ROUSSEAU
RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE
Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par
HENRI RODDIER
Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon

Un volume in-16, de 364 pages, broché, illustré de 15 reproductions, sous jaquette illustrée, vernie deux couleurs.. 7,50 NF + t. l.
Relié demi-basane, genre ancien, tête dorée (COLLECTION "PRESTIGE") .... 15,00 NF + t. l.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Un jeu de vacances

ÊTES-

Vous avez lu le Goncourt et l'Interallié. Vous avez peut-être été voir au théâtre la pièce de Sartre ou de Sagan ; sinon vous les avez trouvées en librairie. Vous avez entendu parler de « Justine » et des trois romans qui l'ont suivi. Bref, vous avez conscience d'être au courant de

LES « BEST-SELLERS »

Voici les auteurs de huit ouvrages qui figurent parmi les « best-sellers » de l'année littéraire. Les phrases sous les photos sont tirées de ces huit ouvrages. Rendez chacune à son auteur.

(Voir en bas de la page 31 les deux bulletins-réponse.)

1. Françoise Sagan.

a) Les gens ne connaissent pas leur bonheur, mais celui des autres ne leur échappe jamais.

2. J.-R. Tournoux.

b) — Votre Majesté devrait se laver les mains.
— Non. Cela les salirait.

3. Jean-Paul Sartre.

c) Le poulet se réjouit-il de servir à la glorification du Seigneur ? Non. Le poulet se désole... raisonnablement, d'être né poulet, égorgé poulet et dégusté poulet.

4. Charles de Gaulle.

d) — Qui t'a choisi ?
— L'Histoire.

5. Roger Vailland.

e) Chacun lui conseillait de changer d'air, et elle (...) allait simplement changer d'amant : moins dérangeant, plus parisien, tellement fréquent.

6. Pierre Daninos.

f) Amputée de son bras séculier, sans armée et sans police, la IVe ressemblait à un Etat manchot. Que ce soit à droite, à gauche, au centre, les cœurs héroïques font défaut.

7. A. Schwarz-Bart.

g) Il envisageait d'acheter, quand il serait las de la D.S., une voiture américaine, huit cylindres (...) ou bien une Mercédès à injection.

8. H. de Montherlant.

h) Est-ce, pour toujours, la victoire de la mort ? Non ! (...) Immobile au fond des ténèbres, je pressens le merveilleux retour de la lumière et de la vie.

VOUS A LA PAGE ?

la dernière saison littéraire, d'être à la page. Alors vous pouvez jouer avec nous cette semaine en vérifiant vos connaissances.

Pour chaque réponse exacte, marquez un point. Le score idéal est de 52 points. Si vous y parvenez, vous pouvez travailler immédiatement chez un grand éditeur !

Si vous marquez 40 points, vous êtes encore un brillant sujet. A 30 points, vous êtes raisonnablement « à la page ». A moins de 20 points, reprenez, s'il vous plaît, la collection de « L'Express » et relisez les rubriques littéraires... ou bien, rendez-vous à l'année prochaine. **(Solution en page 33.)**

LES GRANDS PRIX

Six de ces sept romanciers ont vu leur œuvre couronnée pendant la saison littéraire. Rendez chaque lauréat à son prix, et trouvez l'auteur qui n'a pas été couronné cette année.

9. Antoine Blondin. **Un Singe en Hiver.**

10. André Schwarz-Bart. **Le Dernier des Justes.**

11. Bernard Privat. **Au Pied du Mur.**

12. Albert Palle. **L'Expérience.**

13. Romain Gary. **La Promesse de l'Aube.**

14. Claude Mauriac. **Le Dîner en Ville.**

15. Yves Bonnefoy. **Hier régnant désert.**

a) Prix Médicis.
b) Prix Nouvelle Vague.
c) Prix Goncourt.
d) Prix Interallié.
e) Prix Femina.
f) Prix Renaudot.

L'ÉCOLE DU NOUVEAU ROMAN

Voici des photos de quatre objets qui jouent un rôle important dans les romans publiés cette saison. Rendez chaque objet au roman « objectal » où il figure.

16. « Le Planétarium » de Nathalie Sarraute.

17. « Degrés » de Michel Butor.

18. « Le Dîner en ville » de Claude Mauriac.

19. « Le Labyrinthe » d'Alain Robbe-Grillet.

a) Réverbère.

b) Poignée de porte.

c) Tableau noir.

d) Verre de champagne et carafe.

LE THÉATRE

20. Ces pièces de théâtre ont connu un grand succès en librairie cette année. Laquelle n'a pas encore été jouée ?

a) Jean - Paul Sartre.
Les Séquestrés d'Altona.

b) H. de Montherlant.
Le Cardinal d'Espagne.

c) Françoise Sagan.
Château en Suède.

d) Samuel Beckett.
La Dernière Bande.

L'ACADÉMIE

Quatre académiciens ont été élus cette année. Pour chacun d'eux, voici les titres de trois œuvres, dont deux lui appartiennent. Laquelle ne lui appartient pas ?

21. Henri Massis.
a) « Défense de l'Occident ».
b) « Visages des idées ».
c) « De l'Homme à Dieu ».

22. René Huygues.
a) « Dialogue avec le Visible ».
b) « Cent chefs-d'œuvre au Musée du Louvre ».
c) « Degas ».

23. Henry de Montherlant.
a) « La Reine morte ».
b) « Les Pèlerins ».
c) « La Relève du matin ».

24. René Clair.
a) « La Beauté du diable ».
b) « La Princesse de Chine ».
c) « La Traversée de Paris ».

LES ÉDITEURS

Ces six hommes dirigent chacun une maison d'édition. Laquelle ?

25. Paul Flamand.

26. Jérôme Lindon.

27. Bernard Privat.

28. Gaston Gallimard.

29. Maurice Bourdelle.

30. Edmond Buchet.

a) N.R.F.
b) Seuil.
c) Corrêa.
d) Editions de Minuit.
e) Plon.
f) Grasset.

LES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

Les romans d'Italo Svevo, Hermann Broch, Giuseppe di Lampedusa, Robert Musil, figurent parmi les grands succès littéraires de la saison. Voici les résumés de ces quatre ouvrages. Trouvez, pour chacun, l'auteur et le titre :

31. Dans un petit village autrichien arrive un vagabond déséquilibré qui sème la discorde et excite les paysans contre une famille étrangère depuis longtemps installée dans la commune.

32. A 40 ans, le héros s'éprend d'une jeune fille et sa sœur d'un sculpteur. Séparée du sculpteur par les soins de son frère, la sœur se drogue. Le frère rompt avec la jeune fille.

33. Dans une école de cadets de la vieille Autriche, deux jeunes gens découvrent que leur camarade est voleur. Ils en profitent pour l'humilier et le réduire à l'esclavage.

34. Un jeune homme noble fait la guerre pour l'unification de son pays. Il épouse la fille d'un métayer.

LES PERSONNAGES

A quel auteur appartiennent ces personnages ?

35. Darley.

36. Anne.

37. Golda.

38. Léone.

39. Snopes.

a) William Faulkner, « Le Hameau ».
b) Marguerite Duras, « Moderato Cantabile ».
c) Roger Vailland, « La Fête ».
d) André Schwarz-Bart, « Le dernier des Justes ».
e) Lawrence Durrell, « Mountolive ».

LES CRITIQUES

Chacun de ces hommes de lettres est critique littéraire dans un quotidien parisien. Lequel ?

40. Claude Roy.

41. Emile Henriot.

42. André Billy.

43. Roger Giron.

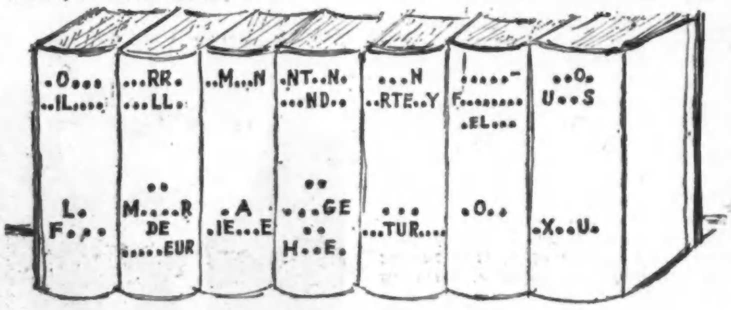
44. Jean Mistler.

45. Kléber Haedens.

a) Le Monde.
b) L'Aurore.
c) France-Soir.
d) Libération.
e) Paris-Presse.
f) Le Figaro.

LA BIBLIOTHÈQUE

Un lecteur sans soin a laissé moisir ses livres dans l'humidité de sa bibliothèque. Certaines lettres des titres et des noms d'auteurs ont été effacées. Pouvez-vous retrouver les titres de ces livres, tous parus cette année, et leurs auteurs ?



Découpez suivant le pointillé pour obtenir deux bulletins-réponses.

BULLETINS - REPONSE

1	12	23	34	45 ....
2	13	24	35	46 ....
3	14	25	36	47 ....
4	15	26	37	48 ....
5	16	27	38	49 ....
6	17	28	39	50 ....
7	18	29	40	51 ....
8	19	30	41	52 ....
9	20	31	42	
10	21	32	43	
11	22	33	44	

1	12	23	34	45 ....
2	13	24	35	46 ....
3	14	25	36	47 ....
4	15	26	37	48 ....
5	16	27	38	49 ....
6	17	28	39	50 ....
7	18	29	40	51 ....
8	19	30	41	52 ....
9	20	31	42	
10	21	32	43	
11	22	33	44	

(Solution en page 33.)

LA SEMAINE

Une Américaine vous raconte

A Paris, le cinéma français a pris ses quartiers d'été : les salles des Champs-Elysées somnolent doucement, les films aussi. Nos metteurs en scène sont dans le Midi.

Mais il y a cependant quelque chose de nouveau à Paris: un brusque arrivage de metteurs en scène américains. Notre collaboratrice américaine, Cynthia Grenier, est allée les voir.

● *Hubert Cornfield : 8 kilos en 10 jours.*

HUBERT CORNFIELD, 29 ans, est gros, chauve, il a de grands yeux bleus pleins de franchise. Il est le réalisateur de « Allô, l'assassin vous parle » que les critiques parisiens ont salué comme un film de la « nouvelle vague » américaine.

« Ça n'a vraiment aucun sens de me ranger parmi les réalisateurs de la « nouvelle vague ». La « nouvelle vague », ça n'existe pas aux Etats-Unis. Il y a cinq ans — j'avais 24 ans — que j'ai fait mon premier film à petit budget pour la Fox, à Hollywood, et à ce moment-là on ne parlait pas de nouvelle vague. »

Cornfield est le premier à reconnaître que, pour lui, le fait d'être le fils de son père (ce dernier, Albert Cornfield, était, jusqu'à ces derniers mois, le directeur de la Fox pour l'Europe) lui a beaucoup facilité sa carrière.

« *Bizarrement*, dit-il, *M. Spyros-Skouras, président de la Fox, avait l'air de s'imaginer que j'étais intelligent et que je méritais d'être encouragé. Moi, toute mon ambition c'était de faire du dessin publicitaire et j'allais au cinéma comme les gens vont à l'église, sans y accorder d'importance. Skouras m'envoyait à l'Actors' Studio deux ou trois jours par semaine et moi, je continuais à travailler à Madison Avenue, là où se trouvent des agences de publicité. J'étais parfaitement heureux. Et puis, c'est arrivé. J'ai fait un petit film expérimental, j'ai fait le scénario, la photo, le montage, j'ai tout fait tout seul. Un vrai coup de foudre. Brusquement, j'ai eu la foi, si vous voulez.*

— Comment avez-vous réussi à tourner votre premier long métrage ?

— *Ça s'est passé drôlement. Je venais de me faire opérer une oreille et j'avais un énorme pansement autour de la tête. Un jour, je tombe sur Skouras. Sans doute a-t-il eu pitié de moi car il m'a proposé de réaliser un film. Je me suis mis à lire tous les livres que j'ai trouvés sur la mise en scène. J'ai été regarder travailler des metteurs en scène et j'ai demandé conseil à des gens comme William Wyler. Lui m'a dit : « Vous cherchez « une bonne scène et vous y mettez « tout ce que vous pouvez. Ne vous « cassez pas la tête avec des his- « toires de porte ou de sortie de « champ à gauche ou à droite. » Le drame, c'était que je n'avais pas une seule bonne scène dans mon scénario. Je me suis donc attaché à sortir des petits détails. Résultat : tout le monde a proclamé que j'étais un grand technicien.*

« Mon chemin de croix, si je puis dire, ç'a été mon second film, « Lure of the Swamp » (1) : je n'ai rien fait de ce que j'ai voulu. J'ai subi la loi des producteurs, et je n'ai jamais été aussi malheureux. Le seul metteur en scène que je connaisse qui aime le film, c'est Chabrol. Il ne doit pas être normal.

— Et la « nouvelle vague » en Amérique ?

— *Ça n'existe pas. Il est impossible de faire, aux Etats-Unis, un film bon marché qui puisse avoir un succès commercial, comme cela se passe en France. Les syndicats exigent une équipe technique très importante, la guilde des acteurs réclame de gros cachets, même pour des inconnus. Il est impossible de réduire le budget. Si on veut être distribué, on est obligé de passer par l'intermédiaire d'une des grandes compagnies et cela signifie l'interdiction de plaisanter avec les règles syndicales ou alors pas de distribution. Je suis très flatté quand on me compare à René Clément, mais comme je n'ai jamais vu « Plein Soleil », il est difficile de dire que j'ai été influencé par lui dans « Allô, l'assassin vous parle ».*

— Quels sont vos projets ?

— *Simone Signoret veut faire un film avec moi, et Raoul Lévy veut que je tourne pour lui en France. Moi, ça me va parfaitement parce que j'adore vivre à Paris. En mangeant de la cuisine française, j'ai pris huit kilos en dix jours. »*

● *Jules Dassin : « Je cherche Alcibiade. »*

JULES DASSIN : de grands yeux bleus brillant d'intelligence, des cheveux blancs frisés et l'air de l'homme parfaitement heureux.

« Je n'aurais jamais pensé que « Jamais le dimanche » aurait un pareil succès. C'est absolument incroyable. Le ministre des Affaires étrangères grec, lors de son séjour à Paris, a fait la queue trois quarts d'heure pour voir le film. Quand le directeur du cinéma a appris qu'il était là, il a voulu le faire entrer mais le ministre a refusé, en disant que cela lui faisait plaisir de voir une foule pareille. C'est une extraordinaire publicité pour la Grèce. Je n'y ai jamais tant vu de touristes français que depuis que le film a été présenté. J'ai été fait citoyen d'honneur du Pirée et d'Athènes. Je viens d'être décoré par le gouvernement grec. Que demander de plus ?

— Et votre prochain film ?

— *Deux sujets qui me passionnent, produits tous les deux par « Les Artistes Associés ».*

« Le premier sera un film à grand spectacle sur l'âge d'or de la Grèce. Ce sera mon premier film en couleurs. Il y a énormément de choses à dire. Je veux étudier le combat mené pour la démocratie par des hommes qui comprenaient à peine ce que cela signifiait, une démocratie probablement plus proche de Lénine que de Jefferson. Je suis obligé de lire des masses de livres et de faire des masses de recherches, mais c'est une période qui me fascine, et je suis très heureux d'être obligé de l'étudier de si près.

« Jamais le dimanche », je l'ai écrit en dix jours. Vous pensez peut-être que c'était vite, mais j'ai écrit le « Rififi » en huit jours. Peut-être qu'en effet, ça a été trop vite et que le film aurait été meilleur si j'avais travaillé plus longtemps. En tout cas, le scénario de ce film sur la Grèce me prendra sûrement très longtemps. Le tournage ne commencera qu'en avril.

« Je voudrais centrer l'histoire sur Alcibiade qui est un des personnages les plus fascinants de l'Histoire, mais je ne sais pas très bien par qui le faire jouer. Il n'y a malheureusement qu'un seul Marlon Brando.

— Et « Le Dernier des Justes » ?

— *Dès que j'ai eu le livre entre les mains, j'ai eu envie de le tourner. Mais, malgré son succès extraordinaire, aucun producteur ne voulait s'intéresser à ce projet. Ils prétendaient que ça ne toucherait pas le public. Finalement, « Les Artistes Associés » prennent le risque. Je ne pense pas qu'ils le regretteront. Il y a tant de choses dans le bouquin de Schwarz-Bart. C'est tellement juif. C'est un livre dont je me sens très proche. J'ai écrit jadis des nouvelles en yiddish. Il y a une sorte d'humour juif, très particulier et très riche. C'est cet humour, qui échappe à certains lecteurs non juifs, que je voudrais faire sentir dans le film. »*

(1) « Le Mirage des marais ».

(Agip.)
JULES DASSIN.
Le ministre faisait la queue.

(Charpentier.)
HUBERT CORNFIELD.
Après une otite.

● *Joshua Logan : un petit mot difficile à traduire.*

« JE *suis très content*, me dit Joshua Logan, dans son somptueux appartement de l'avenue d'Iéna. *Je crois que « Fanny » va être un bon film, un très bon film. C'est la première fois que j'ai ce sentiment-là à ce stade du tournage.*

« Je sais qu'il est toujours risqué de faire un remake d'un classique d'un autre pays, mais je crois que le résultat plaira beaucoup aux Français. Bien sûr, ils n'oublieront pas Raimu, mais en voyant le film, ils aimeront beaucoup Charles Boyer qui joue César.

« Savez-vous que j'ai été une sorte d'idole pour ces jeunes gens de la « nouvelle vague » ? J'ai même été interviewé par ce petit Truffaut, il y a quelques années. Il m'a même fait peur, avec son air de gosse délinquant. Et ces questions qu'il m'a posées sur le contenu philosophique de « Bus Stop » et de « Picnic » ! Je crois qu'ils ont tous eu l'impression que je les ai trahis avec « Sayonara » et « South Pacific ». Je me demande si « Fanny » va me remettre bien avec eux. J'ai tout gardé de l'original, sauf le mot « m... ». C'était vraiment trop difficile à traduire en anglais. »

CYNTHIA GRENIER.

(Archives.)
JOSHUA LOGAN.
« Ce petit Truffaut m'a fait peur. »

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin OPE. 81-50
FELLINI - MAGNANI
ROSSELLINI - COCTEAU
PICASSO - EMMER
La Voix Humaine ; Le Miracle ; Picasso

les aoûtiens sont partis !
vous qui restez
profitez
du calme des affaires pour venir écouter avec vos amis
LES MEILLEURS ENSEMBLES HI-FI ET STEREO
dans les nouveaux salons d'écoute de
POINT D'ORGUE
PARIS FACE SALLE PLEYEL CAR 93-91

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

RADIO-TÉLÉVISION
DUCASTEL
DAHG
le monde à portée de votre main !

Transistor RUBY
208 bis Rue Lafayette - PARIS Xe - Tél. : NORD- 01-74

Cabarets Dancings

Le SEXY
Nancy Holloway
58, rue Pierre-Charron
BAL. 25-18

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec 1/2 bout. champagne
ELY. 11-61

CINÉMA

Quels sont les films que « L'Express » vous recommande ? Voir notre Sélection en page 21.

L'opinion de Françoise Sagan

● « *Je pleure mon amour* » : *pauvres travailleurs du mois de juillet !*

VOILA une bien triste histoire (1). Figurez-vous que Lana Turner est correspondante de guerre à Londres en 43 et que pendant un quart d'heure, au début, elle assiste au désamorçage d'un V2 en compagnie de son amant Sean Connery (2). Vu le titre du film, je m'attendais au pire : qu'elle prenne ses hauts talons dans un fil et fasse exploser le V2, que Sean lève la tête par-dessus l'abri au mauvais moment, Dieu sait quoi... Mais non. Tout se passe bien. La catastrophe est ailleurs.

Ne voilà-t-il pas que Sean Connery est marié et père d'un petit garçon. Non seulement il le lui avait caché — forcément, il l'aimait — mais en plus, il le lui dit, comme ça, brusquement, au moment précis où elle partait dire à son patron qu'elle ne voulait plus l'épouser, à cause de Sean. Tout cela parait horriblement embrouillé et que l'on m'en excuse. En tout cas, l'avion de Sean a un accident et Sean meurt.

Cher disparu

Restent donc en scène Lana, qui pleure, et son patron, qui comprend. Mais le film a duré une demi-heure et le mot « end » serait prématuré. De plus, Lana est très choquée — au sens traumatique du terme — et elle ne se contente pas de pleurer son amour, elle veut savoir où il a vécu, comment il était petit garçon, etc. Elle part donc pour le petit village de Cornouailles d'où Sean était natif. (Ravissant village au demeurant, le Saint-Tropez anglais, mais peuplé uniquement de rudes pêcheurs.) Et ne voilà-t-il pas qu'au cours de son pèlerinage, un bambin trébuche dans ses jambes, qu'elle reconnait le fils de

LANA TURNER DANS « JE PLEURE MON AMOUR ». (Archives.)
Aucune raison pour que ça cesse.

Connery et qu'elle pâlit affreusement. Et ne voilà-t-il pas qu'une jeune femme émue par sa pâleur l'invite à prendre le thé. Qui est-ce ? Je vous le donne en mille : la veuve de Sean, la très bonne comédienne Glynis Johns.

Donc, Lana s'installe chez la veuve de son amant et elles pleurent ensemble, Lana sans préciser sur qui, naturellement. La nuit, elle se promène dans le bureau du cher disparu, elle écoute sa voix au magnétophone, elle embrasse furtivement le bambin, et il n'y aurait aucune raison que ça cesse.

Heureusement, le patron compréhensif (le très séduisant Barry Sullivan) vient la chercher. Mais elle trouvera néanmoins le temps de gaffer et d'apprendre à l'épouse légitime que non seulement elle est veuve mais qu'elle était trompée. Ça ne parait pas très adroit, mais, finalement, Glynis prend ça assez bien et elles se serrent la main sur le quai de la gare sous l'œil fatigué de Barry Sullivan. Il y a une heure et demie qu'on est là et le mot « end » est justifié.

Consciencieusement, j'ai été voir un autre film dont je tairai le nom par charité et qui est de la même eau. Personnellement, ce n'est pas sur Sean Connery que je pleure. C'est sur les pauvres Parisiens travailleurs du mois de juillet qui, pour se détendre, ont le choix entre deux ou trois nouveautés de ce genre. Et sur moi-même.

FRANÇOISE SAGAN.

(1) Elysées Cinéma.
(2) Prononcer : Conneraie.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *Le Théâtre des Nations : un musée imaginaire des arts de la parole.*

QUAND tous ses spectacles seraient décevants, ce qui est loin d'être le cas, le Théâtre des Nations serait encore une expérience prodigieusement enrichissante. C'est une sorte d'immense scène tournante qui, pendant quatre mois, offre au spectateur parisien immobile, un échantillonnage du théâtre de toute la planète, de l'Inde au Brésil, de la Côte-d'Ivoire à la Pologne.

Nous avons vu « Phèdre » en allemand (un peu trop vite, un peu trop raide), « Poil de Carotte » en brésilien (mieux qu'au Français) et « Œdipe Roi » en turc (dans le grand style pompier). Nous avons goûté au mélodrame brésilien (Pigalle sur un air de samba) et au mélodrame iranien (magie, mystique et mille et une nuits). Nous avons vu des Anglais jouer leur « Hamlet » avec des travestis dans les rôles féminins et cela ne suffisait pas à sauver le spectacle de la médiocrité ; et des Grecs transformer « Les Euménides » de leur Eschyle en une sorte de spectacle de patronage où les petites « mouches » du bon Sartre braillaient de pieux cantiques. Nous avons constaté que le « Rhinocéros » d'Ionesco qui nous avait paru un peu enrubanné sur la scène du Théâtre de France, avait tendance à retrouver son naturel rugueux sur les scènes allemandes, alors que « La Dernière Bande » de l'Irlandais Beckett se déroulait plutôt mieux, avec plus de force et de profondeur à la fois, à Paris qu'à Berlin. La farce napolitaine jouée par les Napolitains de M. de Filippo a paru un peu longuette, et le Workshop de Joan Littlewood a déçu dans « Every Man in His Humour » de Ben Jonson : peut-être parce que cette pièce savante et presque pédante, pleine d'allusions devenues hermétiques pour la plupart des spectateurs, convient particulièrement mal à une troupe qui recherche d'abord la liberté et la spontanéité du jeu des acteurs.

Un voyage rapide

A rappeler ainsi quelques souvenirs bigarrés, on reste étourdi comme par un voyage trop rapide. Un palmarès dressé par la critique donne le prix du meilleur spectacle à l'« Arturo Ui » du Berliner Ensemble : la pièce de Brecht est décevante, mais, en effet, nous n'avons pas vu de meilleur ensemble que cet ensemble-là, et si la discipline fait la force d'un spectacle, celui-ci méritait la victoire. Un prix d'interprétation est allé à M. Cyril Cussack, de Dublin, inférieur à M. Chauffard dans « La Dernière Bande », mais magistral dans « Arms and the Man » de Bernard Shaw, et un prix de mise en scène à M. Giovanni Poli, du théâtre Ca'Foscari de Venise dont le spectacle était à la fois une passionnante leçon d'histoire du théâtre (des masques latins à la genèse des personnages de la comédie italienne dans le théâtre de la Renaissance) et un divertissement plein de goût et de bonne humeur. Voilà une jeune compagnie comme on voudrait en voir beaucoup à Paris et en français.

Changeant sans cesse de spectacle, si bien que la critique n'a guère qu'un

→

ÊTES-VOUS A LA PAGE ?

Solution du jeu des pages 30-31

1 : e
2 : f
3 : d
4 : h
5 : g
6 : a
7 : c
8 : b
9 : d
10 : c
11 : e
12 : f
13 : n'a pas été couronné cette année.
14 : a
15 : b

16) « C'est tout trouvé, c'est cela, ça crève les yeux : la poignée, l'affreuse poignée en nickel, l'horrible plaque de propreté en métal blanc... C'est cela qui donne à tout cet air vulgaire — une vraie porte de lavabos. »
N. Sarraute : « Le Planétarium »

17) « Au tableau noir, je venais de dessiner un schéma pour vous faire comprendre les fuseaux horaires, comme il est minuit aux antipodes quand il est midi à Paris... »
M. Butor : « Degrés »

18) « Glissant en tournoyant lentement et en se déformant le long des parois transparentes de mon verre, que ne sachant pas presque vide, j'ai porté à mes lèvres, une carafe de cristal soudain allongée est prise au piège d'un miroir déformant et mouvant qui semble étirer vers le haut les êtres et les choses. »
C. Mauriac : « Le Dîner en ville »

19) « Un peu de neige s'est accumulée à la partie supérieure du dernier anneau saillant qui enserre la base élargie du réverbère, formant un cercle blanc au-dessus du cercle noir par lequel celui-ci repose sur le sol. »
A. Robbe-Grillet : « Dans le Labyrinthe »

20 : b

21 a. Henri Massis est l'auteur de « L'Occident et son destin ». « Défense de l'Occident » est un ouvrage de Drieu La Rochelle.

22 c. René Huygues n'a pas écrit de « Degas ».

23 b. H. de Montherlant n'a écrit aucune œuvre intitulée « Les Pèlerins ».

24 c. René Clair a filmé « Sous les Toits de Paris ». « La Traversée de Paris » est de Claude Autant-Lara.

25 : b
26 : d
27 : f
28 : a
29 : e
30 : c

31) Hermann Broch, « Le Tentateur ».
32) Italo Svevo, « Senilità ».
33) Robert Musil, « Les Désarrois de l'élève Törless ».
34) Giuseppe di Lampedusa, « Le Guépard ».

35 : e
36 : b
37 : d
38 : c
39 : a
40 : d
41 : a
42 : f
43 : c
44 : b
45 : e

46) Roger Vailland, « La Fête ».
47) Pierre Boulle, « Un Métier de Seigneur ».
48) Simenon, « La Vieille ».
49) Antoine Blondin, « Un singe en hiver ».
50) Jean Lartéguy, « Les Centurions ».
51) Louis-Ferdinand Céline, « Nord ».
52) Léon Uris, « Exodus ».

10, rue des URSULINES (5e) ODE 39-19
En version INTEGRALE - v. o. st. fr.
ALEXANDRE NEWSKI
de S. M. EISENSTEIN, Mus. Serge PROKOFIEV

rôle rétrospectif ; présentant les œuvres dans la langue originale, ce qui, malgré un système satisfaisant de traduction simultanée aux écouteurs, représente un gros effort d'attention, le Théâtre des Nations ne peut guère atteindre le très grand public. Son statut est à la fois celui d'un théâtre d'essai et celui d'un théâtre de prestige. C'est un luxe, mais honorable, et même nécessaire dans la mesure où il réalise pour les arts de la parole ce que le musée imaginaire est pour les voix du silence.

(Agnès Varda.)

CATHERINE SELLERS DANS « ANTIGONE ».
Sur les barricades d'Alger ou dans un réseau de soutien ?

Antigone à Avignon

● ***Dans la cour du Palais des Papes, la première tragédie grecque du T.N.P.***

EN abordant pour la première fois, après quatorze festivals et plus de quarante spectacles, la tragédie grecque, Jean Vilar est resté fidèle à lui-même.

Face aux gradins qui reconstituent, dans la cour du Palais des Papes, une sorte d'amphithéâtre de bois, comme au temps de Sophocle, sur le plateau nu où les jeux de la lumière et du vent mettent en valeur les attitudes et les costumes, Antigone reprend son dialogue perpétuel avec Créon et, nous, notre recherche de la vérité et de la justice.

De cette petite Antigone, on fait volontiers une héroïne nationale de la patrie humaine, figure sublime qui désobéit à la légalité transitoire du régime au nom d'une expérience inaliénable de la justice et de la liberté. Mais est-ce si simple, est-il si facile de décider quand, et dans quelle mesure, la rébellion témoigne pour une supra-légalité et laquelle ? Qu'une poissarde monte demain sur les barricades d'Alger ou d'ailleurs, est-ce que ce ne sera pas une Antigone abusive ? Est-elle fille d'un réseau de soutien ou d'évasion, est-ce ou n'est-ce pas une Antigone abusée ?

Mais celle que Sophocle nous montre, c'est une jeune fille sèche, butée, farouche, qui n'a pas une parole d'amour pour sa sœur ou pour son fiancé, qui marche à la mort en s'attendrissant surtout sur elle-même et qui sait ce qu'elle fait, non par fidélité à la mémoire de son père, mais par un souci borné de respecter un caveau funéraire, et par prévoyance de bigote qui veut s'assurer une bonne place chez les morts.

Et pourtant nous sommes avec elle, comme Hémon, comme Tirésias, comme le peuple de Thèbes ; nous avons l'impression qu'elle défend quelque chose pour nous, qu'elle est une sainte pour nous. Nous le sentons encore lorsque son fiancé prend sa défense contre Créon. Mais ce sont les interventions du chœur qui sont significatives. La première est un hymne au soleil, à la foudre divine. La seconde, un hymne à la grandeur de l'homme, merveille des merveilles. La troisième, un hymne à la puissance divine qui règle le bien et le mal, et les autres sont des lamentations sur cette héroïne prise au piège, qui ne peut être fidèle à la loi de l'univers, ainsi chantée devant nous, qu'en poussant la grandeur humaine jusqu'au sacrifice.

Sur le plateau d'Avignon, Mlle Catherine Sellers a bien rendu le côté fermé du personnage. Son Antigone est un petit être noir, tendu, douloureux, agressif, beaucoup plus qu'une fille à la recherche de la vérité et de la lumière. Elle joue moins bien la tragédie que Mme Renée Faure, que nous avons vue cet hiver dans le même rôle, dans le même texte (celui d'André Bonnard), mais elle est plus tragique par le ton, par le maquillage, par la passion ; elle semble d'une autre race, une Juive, une Barbare égarée parmi les Grecs.

Une voix grave

Mlle Sellers étant ce qu'elle est, peut-être M. Georges Wilson pourrait-il être, lui, encore plus Grec, encore plus ferme dans Créon, plus intransigeant dans son droit, auquel il manque très peu, une étincelle de charité, et il ne le sait pas, pour être le bon droit. Et de même M. Mario Pilar a paru un peu gêné et un peu trop raide dans le rôle d'Hémon, qui est un rôle porté par notre sympathie.

Les évolutions du chœur sont réduites au minimum ; ses interventions scandées ou chantées sur une musique de M. André Jolivet ne sont toujours ni très intelligibles ni très heureuses, d'autant que M. Gustave Singier, qui a fait de beaux, d'éclatants costumes pour les grands rôles, a affublé les vieillards thébains de défroques dans le goût des bourgeois de Calais.

Mais M. Jean Vilar, dont la mise en scène très adroitement tient la balance le plus longtemps possible entre Antigone et Créon, s'est réservé le rôle du Coryphée, si bien que, finalement, c'est sa belle voix grave et chantante qui fait monter vers le ciel l'ultime appel à la sérénité et à la sagesse.

ROBERT KANTERS.

P.-S. — Vous pouvez voir « Antigone » les 21, 24, 27, 30 et 31 juillet. « Mère Courage » avec Germaine Montero, les 22, 25 et 28 juillet. « Erik XIV » de Strindberg, avec Daniel Gélin et Jean Topart (c'est une pièce qui gagne un peu au plein air, surtout dans la première partie), les 23 et 29 juillet.

UNE NOUVELLE COLONIE FRANÇAISE ?

par ART BUCHWALD

Art Buchwald, qui vit à Paris depuis près de quinze ans, publie trois fois par semaine, dans l'édition européenne du « New York Herald Tribune », une chronique qui est diffusée par des dizaines de journaux américains. Voici, écrit pour « L'Express », son compte rendu d'un récent et bref voyage aux Etats-Unis.

IL n'y a pas si longtemps, les journaux de Paris menaient grand tapage sur la corruption de la France par la culture des Cadillac et du Coca-Cola. Il ne se passait pas de jour sans qu'un grand écrivain français s'en prenne au rock'n roll, aux billards électriques, aux juke-boxes et au chewing gum. L'avenir de la France paraissait fort sombre. Mais je reviens d'un séjour aux Etats-Unis et il faut que je dise ce qui se passe là-bas. Nos routes sont infestées de petites Dauphine qui détalent sous nos roues et de Citroën au bec d'ornithorynque. Alors que nos publicités chantaient autrefois les louanges de « l'American Way of Life » et du « Bon Vieux Savoir-Faire Américain », elles célèbrent aujourd'hui en français « Le Car Hot » et « Le Cinéma Magnifique ».

Dans beaucoup de villes américaines, les « Ice-Cream parlors » se transforment en « Cafés » et les immuables « Bars américains » sont rebaptisés « Bistrots ». Le long des grandes routes, d'immenses panneaux vantent les vertus du Cinzano et du Dubonnet. A la radio et à la télévision, les Américains reçoivent cet avertissement : « Promettez-lui tout mais donnez-lui Arpège ».

(A. P.)

ART BUCHWALD.
« Vive Chicago ! »

Il est manifeste que la France est en train de corrompre les Etats-Unis et que, si des mesures rapides ne sont pas prises, nous serons bientôt envahis par la culture française. Le plus grave est que la plupart des Américains ne réalisent pas ce qui leur arrive. Cette année, lorsque le général de Gaulle a visité San Francisco, la plus chauvine de toutes les villes américaines, un lapsus l'a fait répondre aux acclamations de la foule par le cri de « Vive Chicago ! ». Ce qui est terrible, c'est que personne, à San Francisco, n'a songé à protester.

Enfin, symbole même de la sexualité américaine, Marilyn Monroe a choisi un Français, Yves Montand, pour lui donner la réplique dans son dernier film, à Hollywood.

Beaucoup d'Américains, dont moi-même, deviennent extrêmement nerveux. Si cela continue, la France va bientôt offrir de racheter la Louisiane.

A. B.

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

● *Comment, en une nuit d'émeute, le Festival de Newport a vécu ses dernières heures.*

Au volant de sa Mercédès 190 SL, le pianiste noir Oscar Peterson se dirigeait tranquillement vers le parking à l'angle de Freebody Park. C'était la quatrième année qu'il se rendait à Newport, la plus élégante ville de villégiature des Etats-Unis, pour se produire sur la petite estrade du plus célèbre des festivals de jazz mondiaux. Deux coups d'avertisseur pour libérer la chaussée encombrée par une bande de gamins en blue-jeans et soudain son pare-brise vola en éclats, traversé par une bouteille de bière.

Le Festival de Newport allait mourir.

Plus de douze mille jeunes gens et jeunes filles mettaient la ville en état de siège. D'incroyables scènes d'ivresse collective se succédaient au long des rues et à l'intérieur des parcs, jonchés de bouteilles de bière vides. Des passants étaient molestés, les automobiles bloquées et renversées.

Une voix de majorité

Deux heures plus tard, une gigantesque bagarre éclata entre les « hooligans » et les forces de police. Au nombre d'une centaine, les policiers locaux furent rapidement débordés. Des détachements de « Marines » et des forces de police arrivèrent en renfort. Pendant près de quatre heures, les bagarres firent rage entre les manifestants armés de bouteilles, de barres de fer, de pavés et les militaires qui firent copieusement usage de leurs matraques et de gaz lacrymogènes.

Vers deux heures du matin, le calme était à peu près revenu dans la ville, occupée militairement par les forces armées et la police. Le bilan de cette nuit d'émeute s'établissait à un mort — une personne âgée frappée d'une crise cardiaque — des dizaines de blessés et des centaines d'arrestations.

Le lendemain matin, Newport avait recouvré sa physionomie coutumière. Le vent du large soufflait contre les murs couverts de lierre, les mouettes passaient au-dessus des rares promeneurs matinaux. Seule la multitude des débris qui obstruaient les rues témoignait des violences de la nuit. Mais le conseil municipal décidait, à une voix de majorité (quatre contre trois), d'interdire le déroulement ultérieur du festival.

Tout cela ne serait qu'un chapitre douloureux, mais banal, à ajouter à l'histoire des « rebelles sans cause » à travers le monde si le jazz ne s'était trouvé fortuitement et bien malgré lui mêlé à ces événements : à aucun moment les manifestants ne s'intéressèrent au festival lui-même. Celui-ci n'avait été qu'un prétexte, qu'une occasion pour douze mille jeunes gens aux instincts tumultueux. Il faut remarquer aussi que les voyous s'en prirent à des gens de couleur. Aucun Noir ne figurait parmi eux. Les autorités de Newport furent débordées, affolées, et crurent redresser la situation en signant l'arrêt de mort du festival. C'était supprimer le malade et non la maladie.

Cette décision porte un tort considérable aux hommes qui n'ont cessé de lutter depuis des années pour le jazz.

Le cœur serré

Le Festival de Newport 1960 était en effet remarquable par sa haute tenue musicale. On avait entendu de l'excellent jazz dès le premier jour avec la formation de Cannonball Adderley et le « Jazztet » de Benny Golson et Art Farmer, le grand orchestre de Gerry Mulligan, le quintette de Dizzy Gillespie et Louis Armstrong et son « All Stars ». Au plus fort des bagarres du samedi soir, le festival poursuivait imperturbablement sa route : les musiciens — notamment Horace Silver et Ray Charles — et le public ne se doutaient même pas de ce qui se passait à quelques centaines de mètres de l'enceinte du parc.

Quant au dernier concert, il eut lieu dans une atmosphère de grande ferveur. Après Jimmy Rushing et John Lee Hooker, cet autre légendaire chanteur de blues, Muddy Waters, interpréta une composition créée sur l'heure par le poète noir Langston Hughes, et intitulée « Good bye Newport Blues ». Newport vivait ses dernières minutes. La foule des vrais amateurs de jazz — les authentiques « fans » — quitta lentement les tribunes, le cœur serré.

DANIEL FILIPACCHI.

(Archives.)

HENRI ROUART DEVANT SON USINE, PAR DEGAS.
« Vous avez un grave défaut, Valéry. »

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *« Je n'aime pas les courants d'air » : Edgar de Gas, dit Degas, préférait les danseuses.*

« *Degas se trouve pris entre les commandements de M. Ingres et les charmes étranges de Delacroix ; tandis qu'il hésite, l'art de son temps se résout à exploiter le spectacle de la vie moderne.* »

Au peintre qu'il aimait entre tous, mais qu'il savait déchiré entre les exigences de la tradition et le besoin de nouveautés, Paul Valéry avait pris soin d'adresser ce blâme en le rédigeant de telle sorte qu'il aurait pu s'appliquer — compte tenu de son goût personnel pour les disciplines classiques et de ses tentations baroques — à son propre cas. Il répondait également ainsi à l'un des « mots » que Degas lançait si volontiers, trop volontiers même :

« *Vous avez un grave défaut, Valéry, vous voulez tout comprendre...* »

Féroce à l'égard des littérateurs, Degas ne l'était pas moins à l'égard des peintres, ses confrères. D'un « Bord de Seine » de Monet, il disait :

« *Je n'aime pas les courants d'air.* »

Et, ricanant devant un sous-bois de Courbet :

« *Joli coin pour pisser !* »

Ou encore :

« *Ces paysagistes qui installent leurs chevalets dans la campagne, les gendarmes devraient leur tirer dessus.* »

Né d'une famille de banquiers installés à Naples depuis 1789, Hilaire-Germain-Edgar de Gas (1834-1917), dit Degas, n'a guère été qu'un « compagnon de route » occasionnel de l'impressionnisme. Pas seulement parce qu'il avait mauvais caractère. Aussi parce qu'il avait horreur du spectacle de la nature devant lequel les impressionnistes s'efforçaient alors de traduire leurs émotions les plus profondes. Rationaliste et considérant la peinture comme une science au même titre que les mathématiques, il estimait que « *l'étude de la nature était insignifiante et que, la peinture étant un art de convention, il valait infiniment mieux apprendre à dessiner d'après Holbein* » (1).

La très belle copie du tableau de Holbein le Jeune représentant Anne de Clèves, qui figure à l'entrée de l'actuelle exposition Degas (2), prouve assez qu'il était capable d'aller jusqu'au bout de ses boutades.

D'une certaine façon, il n'est pas sans parenté, à la mode du XIX[e] siècle, avec les Primitifs qu'il étudia pendant un an à Rome et à Naples, de 1856 à 1857. Le hiératisme humanisé, la joyeuse gravité d' « Henri Valpinçon enfant », distraitement veillé, dans sa voiture à trois roues, par une nurse pensive et joufflue, ou le portrait d'Henri Rouart en gibus, devant son usine, ne montrent toutefois qu'un aspect du génie de Degas, dont l'exposition de chez Durand-Ruel permet d'apprécier l'exceptionnelle diversité.

Les yeux brûlés

Il peut être à la fois peintre — merveilleusement peintre — et caricaturiste impitoyable. Exemples : ses fameuses « Repasseuses » ; ou les componctueux Ludovic Halévy et Albert Boulanger-Cave en train de bavarder dans les coulisses de l'Opéra, avec, au revers de leurs vestons, deux rubans de Légion d'honneur luisant comme des points d'ironie ; ou l'affreux « Petit rat à l'éventail », et aux mollets veules, dont la tête ingrate est l'image même de la prétention exemplairement stupide.

Et puis, tout d'un coup, un bouleversant paysage dans les brumes du soir. Laissées à nu, les veines du bois sur lequel il le peignit suffisent à figurer, au ras de l'horizon, la lumière mourante. Deux cavaliers — casaques bleu et rose, chevaux roux — quittent le tableau vers la droite, du côté de la nuit.

Le XIX[e] siècle tire à sa fin. Les yeux brûlés — peut-être — par les feux de la rampe sous lesquels il peignit ou crayonna au pastel ces « danseuses » qui ont fait sa gloire, Degas, qui mourra complètement aveugle vingt ans plus tard, à 83 ans, commence à perdre la vue. Et la course désespérée commence contre la lumière qui le fuit chaque jour davantage.

Sans oublier que « l'orangé colore, le vert neutralise, le violet ombre », ni « qu'un tableau est une combinaison originale de lignes et de tons qui se font valoir », il emploie des couleurs de plus en plus vives, ordonne bientôt ses compositions en larges touches, en grandes masses contrastées et vibrantes.

Des enchères fabuleuses

Impressionniste par raccroc, il semble que, dans ses derniers tableaux, il soit passé directement d'Ingres à Bonnard. L'œuvre de ce dernier y est, en tout cas, déjà nettement dessinée dans ses contours futurs. Et déjà la voie y est ouverte aux audaces de l'abstraction la plus passionnée.

De tous les « peintres maudits » de la grande époque, c'est lui qui devait ouvrir l'ère des enchères fabuleuses. En 1912, à la vente Rouart, ses « Danseuses à la barre » atteignirent 435.000 francs (3).

Homme comblé par la fortune de sa naissance à sa mort, l'irascible Degas n'atteignit, en peinture, à la sérénité qu'au moment de sombrer dans la nuit. Pour n'avoir pas été, en son temps, le reflet de la vie moderne, cette sérénité n'en est pas moins directement à l'origine d'une bonne part de notre peinture moderne.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Cité dans « L'Art de la Peinture », de Jacques Charpier et Pierre Seghers, page 479, éditions Seghers.

(2) Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.

(3) Soit environ 2.333.000 N.F., selon les estimations de M[e] Maurice Rheims. (« La Vie étrange des objets », Plon).

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 planches en couleurs grand format

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

10 JUILLET

PEUT-ETRE serai-je jugé sévèrement par certains si je semble me désintéresser de la chose publique. Mais c'est une forme du don de soi-même que cette ouverture sur notre propre vie, que cette invitation adressée à tous d'y entrer s'ils en ont le désir. Je vous agace ? Je vous irrite ? Eh bien, rien ne vous oblige à pousser cette porte entrebâillée. Je ne m'adresse aujourd'hui qu'à ceux qui m'aiment, ou qui du moins ne me haïssent pas.

Ce frère, Raymond, qui vient d'être englouti à son tour, était mon aîné de cinq ans. Cette brume dans laquelle il a disparu, cette confusion de la pensée que nous redoutons tous quand nos forces déclinent, peut-être est-elle une faveur dévolue à ceux qui souffriraient trop de regarder la mort en face. Cette prière qui m'est chère de Gertrude, la vieille Abbesse : « O mon Jésus du soir, faites que je m'endorme en vous d'un sommeil tranquille... » appelle peut-être sur nous l'obscurcissement de l'esprit. La pitié de Dieu nous fait faire nos derniers pas vers l'éternité, protégés par cette colonne de brume, par cette nuée sombre.

MAIS mon frère enfant était déjà ce rêveur, toujours absent, toujours ailleurs, si différent du brillant Pierre. Je le revois sans cesse en retard d'une leçon, d'un devoir. Notre mère, qui était une femme forte, s'en attristait ; son fils aîné lui paraissait trop craintif devant la vie, trop replié sur lui-même et sur ses lectures. Au vrai, plus qu'aucun de nous héritier du côté landais de notre famille. Cet amour de la lande, c'est moi qui l'aurai exprimé dans mes livres, mais lui qui l'aura réellement vécu, dans ses courses sans fin, l'arme à la bretelle, à travers les taillis et les marais de Saint-Symphorien.

UN titre de Drieu La Rochelle, « Rêveuse Bourgeoisie », conviendrait à une histoire de Raymond. Absurde bourgeoisie, aussi, en certains de ses rites. Qu'une étude d'avoué ait été l'occupation de ce songeur, le plus doux et le moins astucieux des hommes, qu'il ait repris, comme si la chose allait de soi, l'étude d'un de nos oncles, cela ouvre un jour sur cet aspect de la vie provinciale d'autrefois où la convention était souveraine. Il fallait que tel garçon achetât une étude. « La famille y tient absolument... » disait-on, quand il était question d'un mariage.

Et certes, mon aîné s'intéressa, je crois, à tout ce que son métier lui révélait de certains dessous humains qu'il n'avait connus que par ses lectures. Peut-être y gagna-t-il cette peur d'être dupe, d'être lésé, qui fut un trait de sa nature, jusqu'à ce que l'écriture vint le délivrer. J'avais introduit le bacille dans la famille. Qu'il en eût le don, son premier roman, « Individu », en témoigne.

AH ! c'est assez parlé de l' « individu » au sens absolu, que Raymont fut lui-même, retranché des hommes, solitaire (nous le sommes tous) et qui en d'autres temps aurait peut-être fini seul, comme plus d'un de ceux dont nous sommes issus, dans une de nos métairies perdues que l'incendie a dévorées. Aucun ruban à sa boutonnière. Il a reçu tout de même, au bord de la tombe, l'hommage mesuré et délicat du président de ses pairs. Ironie du hasard ! au moment précis où son cercueil glissait dans la fosse, une sonnerie de clairons, suivie d'une « Marseillaise », retentit tout près, derrière le mur du cimetière. Je crus voir audedans de moi mon frère sourire — de ce sourire un peu contraint qui lui était habituel, ses épaules éternellement soulevées devant l'absurdité de tout.

L'AVOUERAI-JE ? La liturgie catholique des funérailles me glace, oui, malgré l'évangile de Lazare, malgré l'épître qui évoque la résurrection des morts. Pourquoi la crainte et le tremblement devant la dépouille de ceux qui ont été des justes, ou qui se sont réconciliés, et qui se sont endormis dans le Seigneur ? Le Magnificat insolite chanté à Notre-Dame sur la dépouille de Paul Claudel devrait saluer l'entrée dans l'éternité de tous les chrétiens en état de grâce, de tous les bons larrons : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis ».

LE jour de notre mort devrait être fêté comme celui de notre naissance, comme le matin de nos noces quand triomphait notre jeune tendresse. La crainte et le tremblement sont certes inséparables de tout amour. Nous tremblons, non de n'être pas aimés, mais de nous en sentir trop indignes. Il ne s'agit pas de la terreur qu'inspire un maître rigoureux et impitoyable. Ah ! nous ne connaissons pas l'esprit dont nous sommes. Nous ne croyons pas à l'amour, même nous, les croyants. Nous ne savons pas jusqu'où nous avons été aimés. Nous n'avons pas la foi. Kierkegaard disait que le contraire du péché, ce n'est pas la vertu, c'est la foi. Je sens profondément ce qu'il veut faire entendre. Mais je ne me risquerai pas dans cette dangereuse théologie...

RIEN de si animal en nous que ce lâche soulagement au retour du cimetière, que cette détente, que ce soupir qui monte du fond de notre être : « Il est doux de voir la lumière ! ».

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **1.25 NF.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

Belgique : 1 an : **625 francs belges.**
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C. C. P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : **12 dollars.**
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél : Spring 7-0819

PAR AVION :
Algérie, Tunisie, Maroc : **72 NF.**
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie : **79 NF.**
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : **93 NF.**
Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria : **130 NF.**
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, île Maurice : **152 NF.**
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : **162 NF.**
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : **172 NF.**
République du Vietnam : **183 NF.**
Australie, Nouvelle-Zélande : **245 NF.**

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF.** (Etudiants : **50 NF.**)

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE EAGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

INSTITUT DE CHAILLOT
93, rue Lauriston - PARIS (XVIe)
KLE. 46-24 et 24-04
(METRO BOISSIERE - VICTOR-HUGO)
Cours de Vacances
Préparation intensive à l'entrée dans les différentes classes, de la 6e à la 1re, au B.E.P.C. et au baccalauréat, session de septembre
Révision des programmes - Exercices d'entraînement
Compositions de contrôle
★
EFFECTIFS LIMITES
EXTERNAT ET DEMI-PENSION
4 SEMAINES
22 août - 17 septembre

Avec l'appareil POLYMICRO
Et le papier POLYCLAIR
Vos photocopies en quelques secondes
★ PRIX DU TIRAGE 21 x 27 : 0,25 NF
★ UN SEUL PAPIER - NEGATIF ARCHIVABLE
★ NOMBRE DE POSITIFS ILLIMITE
★ RESTITUTION DES DOCUMENTS MICROFILMES
Renseignements Documentation POLYCLAIR 52, rue de Ponthieu PARIS-8e - ELY. 89.81

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber